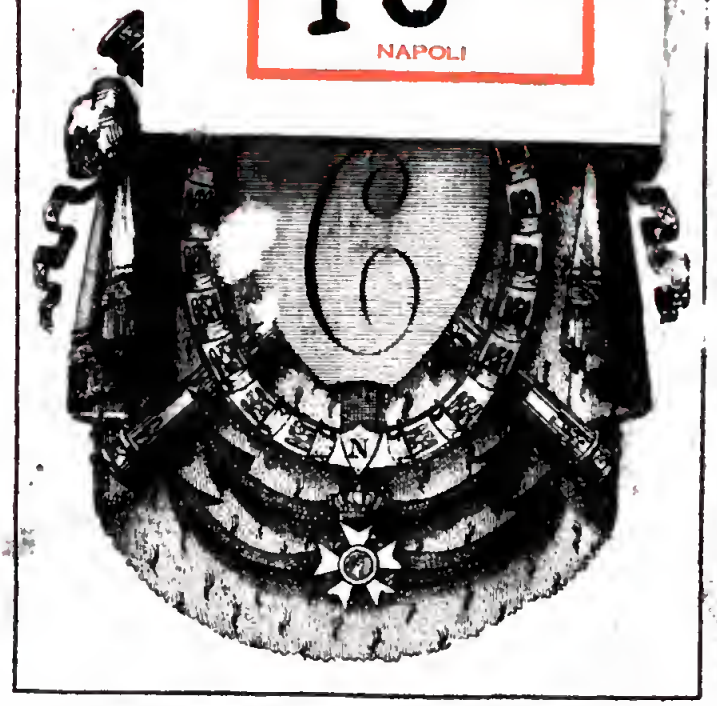
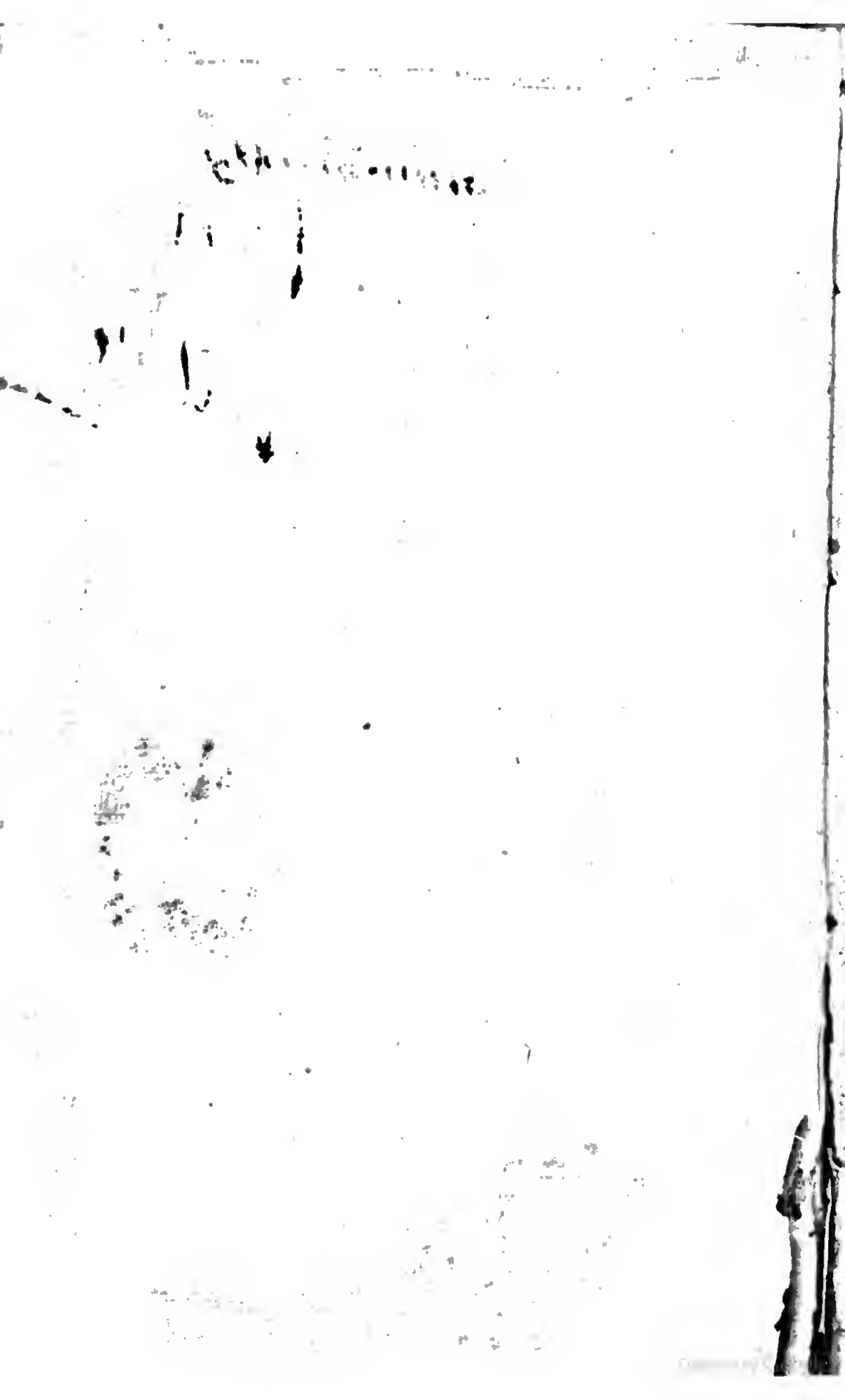
BIBLIOTECA NAZ.
141
D
13
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
141
D
13
NAPOLI



Digitized by Google



MÉMOIRES
DE MONSIEUR LE DUC
DE S. SIMON,
OU
L'OBSERVATEUR VÉRIDIQUE,

Sur le Règne de LOUIS XIV, *& ſur les premières époques des Règnes ſuivans.*

TOME PREMIER.

A LONDRES,

Et ſe trouve, A PARIS, chez BUISSON, Libraire rue des Poitevins.

Et A MARSEILLE, chez JEAN MOSSY, Pere & Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXXXVIII.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR de cet Ouvrage, homme de qualité, attaché à la Cour de LOUIS XIV, avoit des mœurs auſtères, ainſi qu'une franchiſe peu commune, qui le rendoient très-ſévère dans ſes jugemens. Son pinceau eſt toujours ferme, quelquefois brûlant, plus ſouvent incorrect. Il écrit ſans ordre, & s'appeſantit ſur des diſcuſſions minutieuſes. Nous ne donnons qu'un extrait de ſes Mémoires; mais nous avons conſervé ſcrupuleuſement ſes expreſſions, craignant d'ôter à l'éner-

gie du ſtyle, ce que nous aurions donné à la plus grande pureté du langage ; mais on ſent que cette fidélité ne pouvoit s'étendre à conſerver ce qu'il y avoit de rebutant dans les détails, & de fatigant dans les redites.

Au reſte, cet Extrait, dans lequel nous n'avons pas écrit une ſeule phraſe, préſentera un Tableau naturel & très-intéreſſant, d'un Siècle qu'on pourroit appeller : les Temps héroïques de la France.

L'Auteur eſt mort dans un âge très-avancé, retiré de la Cour, & preſque ignoré, dans ſa Terre.

MÉMOIRES
DE MONSIEUR LE DUC
DE S. SIMON,
Sur le Règne de Louis XIV, & sur les premières Époques des Règnes suivans.

LIVRE PREMIER,
DE LA VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE DE LOUIS XIV.

PREMIÈRES ANNÉES DE LOUIS XIV.

LOUIS, Dauphin, nâquit à Saint-Germain en Laye, le 5 Septembre

1638, dans la vingt-troiſième année du mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche.

La Reine accoucha, le 21 Septembre de l'année ſuivante, d'un ſecond fils, qui porta d'abord le nom de Duc d'Anjou, & qui fut MONSIEUR, Duc d'Orléans.

Le Roi Louis XIII étoit atteint, depuis quelques années, d'une maladie de langueur, qui lui fit ſentir, vers le milieu d'Avril 1643, que ſa mort approchoit. Il s'y prépara, & fit une Déclaration touchant la manière dont il vouloit que le Royaume fût gouverné, durant la minorité de ſon Succeſſeur.

Louis XIII mourut un Vendredi, 14 de Mai 1643, dans la quarante-deuxième année de ſon âge, à pareil jour qu'étoit décédé Henri IV ſon Père.

Ainſi Louis XIV parvint au Trône

à l'âge de quatre ans, ſix mois & neuf jours.

La Reine-Mère ſe fit donner ſans reſtriction, malgré le teſtament du feu Roi, la Régence du Royaume & la tutelle de ſon fils.

Le Cardinal Mazarin fut Surintendant de l'éducation de l'enfant Roi.

Le jeune Monarque fut retiré, en 1645, des mains des femmes, pour paſſer en celles des hommes. Il eut alors beaucoup de peine, ſuivant les Mémoires du tems, de ce qu'on ne lui faiſoit plus de contes de peau-d'âne pour l'endormir.

La Porte, ſon premier Valet-de-Chambre, y ſubſtitua la lecture de l'Hiſtoire de France par Mezerai.

Ce La Porte étoit un homme zélé pour l'inſtruction de ſon Maître. Ayant remarqué, à Ruel, que l'enfant affectoit, dans ſes jeux, de faire le perſonnage de valet, il ſe mit dans ſon fauteuil,

le chapeau en tête, & joua le rôle de Roi. La Reine Mère, inſtruite par ſon fils de ce manque d'égards ; le Valet-de-Chambre dit devant lui : » Puiſ- » que le Roi a choiſi mon métier, n'eſt- » il pas raiſonnable que je faſſe le ſien ? » & en vérité, je ne perds pas au chan- » ge . . . . » Cette leçon lui fut ſenſible, & n'eut pas beſoin d'être répétée.

Le Grand Condé, au retour d'une campagne de Flandres, où il avoit remporté une victoire, s'empreſſa de s'informer en ſecret du jeune Roi. Comme on lui répondit qu'il donnoit beaucoup d'eſpérance : „ Ah ! vous me raviſſez » » dit-il ; car il y a plaiſir d'obéir à un „ Prince qui s'y connoît.

On ſait que l'affection extrême de la Reine pour le Cardinal, & la haine de la Cour & du peuple pour ce premier Miniſtre, excitèrent des troubles en France, ſoulevèrent les Parlemens,

armèrent les Princes, & firent errer la Régente, ſon Favori, & le Roi même, de ville en ville, dont les portes leur étoient ſouvent fermées.

Le Roi avoit atteint ſa majorité ; mais il n'en avoit pas plus d'autorité, ni de crédit auprès de la Régente & du premier Miniſtre.

Ce Prince errant fut expoſé au ſiège d'Eſtampes, où l'on tira pluſieurs volées de canon, qui ne paſſèrent pas loin de lui, & dont il ne témoigna aucun effroi.

COMMENCEMENT DU RÈGNE DE LOUIS XIV.

IL ne faut pas s'étendre davantage ſur les premières années de Louis XIV.

Roi preſqu'en naiſſant, étouffé par la politique de la Reine mère, qui vouloit gouverner ; plus encore, par le vif intérêt du Cardinal Mazarin, qui vouloit toujours ſoutenir ſa grandeur ; aſſervi ſous une main inflexible, tant que vécut ce premier Miniſtre ; c'eſt autant de retranché ſur le règne de ce Monarque.

Toutefois il pointoit ſous le joug ; il ſentoit l'amour ; il comprenoit que l'oiſiveté étoit l'ennemie de la gloire ; il avoit en vain eſſayé vers l'un & vers l'autre de foibles efforts ; enfin ce jeune Monarque eut aſſez de ſentimens pour ſe croire affranchi, à la mort de Mazarin, s'il n'eût pas aſſez de force pour ſe délivrer plutôt de ſa domination.

Il prit dès-lors une réſolution, mais qu'il ne put ſoutenir avec une conſtante fermeté, parce qu'il ne s'apperçut, preſque pas dans l'effet, qu'elle lui échappât ſans ceſſe ; ce fut de gouverner par lui-même ; ce fut la choſe dont il ſe

piqua le plus, dont on le loua, & dont il ſe flatta.

Né avec un eſprit médiocre, mais capable de ſe former, de ſe limer, de ſe rafiner, d'emprunter d'autrui, ſans imitation & ſans gêne, il profita infiniment d'avoir toujours vécu avec les perſonnes du monde qui avoient le plus d'eſprit, & des plus différentes ſortes, en hommes, & en femmes de tout âge, de tout genre, & de tous perſonnages.

La première entrée de ce Roi, de 23 ans dans le monde, fut heureuſe; il ſe vit environné d'hommes diſtingués de toute eſpèce. Ses Miniſtres étoient alors les plus habiles de l'Europe; ſes Généraux les plus grands; les ſeconds, les meilleurs, & qui ſont devenus de Capitaines à leur école: les noms illuſtres des uns & des autres ont paſſé comme tels à la poſtérité, d'un conſentement unanime.

Les mouvemens dont l'Etat avoit été ſi furieuſement agité, au-dedans & au-dehors, depuis la mort de Louis XIII, avoient compoſé une Cour d'habiles perſonnages, & de Courtiſans raffinés.

MAISON DE LA COMTESSE DE SOISSONS.

LA Comteſſe de Soiſſons, Nièce du Cardinal Mazarin, comme Surintendante de la Maiſon de la Reine, logeoit à Paris, aux Thuileries, où étoit la Cour, & y dominoit par ſon eſprit & ſon adreſſe : c'étoit-là où ſe raſſembloit tous les jours tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué en hommes & en femmes, qui rendoient cette maiſon le centre de la galanterie de la Cour, & des intrigues & des menées de l'ambition ; elle étoit alors autant

priſée, comptée & reſpectée qu'elle a été depuis oubliée.

Ce fut dans cet important & brillant tourbillon que le Roi ſe jetta d'abord; il y prit cet air de politeſſe & de galanterie qu'il ſut conſerver toute ſa vie. On peut dire qu'il étoit fait pour en impoſer, & qu'au milieu de tous les autres hommes, ſa taille, ſon port, ſa beauté, le ſon de ſa voix, l'adreſſe & la grace naturelle de toute ſa perſonne, le firent diſtinguer juſqu'à ſa mort, comme le Roi des Abeilles; & ne fût-il né que ſimple particulier, il auroit eu également le talent des fêtes, des plaiſirs, de la galanterie, & de faire naître les plus grandes paſſions.

MADAME DE LA VALLIERE.

LA première inclination du Roi fut celle pour Madame de la Valliere. Arrachée à elle-même par ſes propres yeux,

modeſte, déſintéreſſée, douce, bonne au dernier point, combattant ſans ceſſe contre elle-même ; victorieuſe enfin de de ſon déſordre, elle finit par fuir la Cour, & ſe conſacrer à la plus dure & la plus ſainte pénitence.

Ajoutons que ce Prince ſi foible eut cependant aſſez de force pour ſe défendre ſouvent de cette paſſion en faveur de la gloire.

PREMIER AGE DE CE RÈGNE.

BRILLANTES ÉPOQUES DE LA GLOIRE DE LOUIS XIV.

LA preſſéance ſolemnellement cédée par l'Eſpagne, & la ſatisfaction entière qu'elle fit par le Baron de Vatteville au Comte, depuis Maréchal d'Eſtrades, Ambaſſadeur des deux Couronnes, à Londres, & l'éclatante raiſon tirée de l'inſulte faite au Duc de Créqui, Ambaſſadeur de France, par le Gouverneur de

Rome, par les parens du Pape, & par les Corſes de ſa garde, furent les premiers éclats de la grandeur de ce Règne.

Bientôt après, la mort du Roi d'Eſpagne fit ſaiſir à ce jeune Prince, avide de gloire, une occaſion de guerre dont les renonciations ſi récentes & ſi ſoigneuſement ſtipulées dans le contrat de mariage de la Reine ne purent le détourner.

Il marcha en Flandres. Ses conquêtes furent rapides. Le paſſage du Rhin fut ſignalé. La triple alliance de l'Angleterre, de la Suède & de la Hollande ne fit que l'animer; il alla prendre en plein hiver toute la Franche-Comté.

Tout étoit floriſſant dans l'État; tout y étoit riche : Colbert avoit mis les Finances, la Marine, le Commerce, les Manufactures, les Lettres même, au plus haut point; & ce ſiècle, ſemblable à celui d'Auguſte, produiſoit, à l'envi, des hommes illuſtres en tout genre, juſqu'à ceux même qui ne ſont bons que pour les plaiſirs.

RIVALITÉ DES MINISTRES.

CAUSE DE LA GUERRE.

LE Tellier & Louvois ſon fils, qui avoient le département de la guerre, frémiſſoient des ſuccès & du crédit de Colbert, & n'eurent pas de peine à mettre en tête au Roi une guerre nouvelle, dont les ſuccès cauſèrent une telle frayeur à l'Europe, que la France ne l'en a pu remettre qu'après y avoir penſé ſuccomber : elle en ſentira long-tems le poids & le malheur.

Telle fut la véritable cauſe de cette fameuſe guerre de Hollande, à laquelle le Roi ſe laiſſa pouſſer, & que ſon foible pour Madame de Monteſpan, rendit ſi funeſte à ſon Etat & à ſa gloire.

Tout conquis, tout pris, la ville d'Amſterdam prête à lui envoyer ſes clefs, le Roi cède à ſon impatience, quitte l'armée, vole à Verſailles, & détruit, en un inſtant,

tout le ſuccès de ſes armes. Il répara cette faute par une ſeconde conquête, en perſonne, de la Franche-Comté qui, pour cette fois, eſt demeurée à la France.

GUERRE DE FLANDRES.

CONSEIL DE GUERRE, SINGULARITÉS INTÉRESSANTES ET PEU CONNUES.

EN 1676, le Roi retourna en Flandres, prit Condé, & MONSIEUR s'empara de Bouchain. Les Armées du Roi & du Prince d'Orange s'approchèrent de ſi près, & ſi ſubitement, qu'elles ſe trouvèrent en préſence, & ſans ſéparation, près de la cenſe d'Hertebitte.

Il fut queſtion de décider ſi on donneroit bataille, & de prendre ſon parti ſur le champ. MONSIEUR n'avoit pas encore été joint à Bouchain; mais le Roi, ſans cela, étoit ſupérieur à l'armée ennemie. Les Maréchaux de Schomberg, d'Humières, de la Feuillade, de Lorge &c.,

s'assemblèrent à cheval autour du Roi, avec quelques-uns des plus distingués d'entre les Officiers-Généraux, & les principaux Courtisans, pour tenir une espèce de conseil de guerre. Toute l'armée crioit au combat, & tous ces Maréchaux voyoient bien ce qu'il y avoit à faire; mais la personne du Roi les embarrassoit; & bien plus Louvois qui connoissoit son maître, & qui cabaloit depuis deux heures, de sorte qu'on commençoit d'appercevoir où les choses en pouvoient venir.

Louvois, pour intimider l'assemblée, parla le premier en Rapporteur, & dissuada de donner bataille. Le Maréchal d'Humières, son ami intime, & le Maréchal de Schomberg qui le ménageoit fort, furent de son avis. Le Maréchal de la Feuillade, hors de mesure avec Louvois, mais favori qui ne connoissoit pas moins bien de quel avis il falloit être, après quelques propos douteux, conclut comme eux.

M.

M. de Lorge, inflexible pour la vérité, touché de la gloire du Roi, ſenſible au bien de l'État, mal avec Louvois comme le neveu, favori de M. de Turenne, tué l'année précédente, & qui venoit d'être fait Maréchal de France malgré le Miniſtre, & Capitaine des Gardes-du-Corps, opina de toutes ſes forces pour la bataille; il en déduiſit tellement les raiſons, que Louvois même & les Généraux demeurèrent ſans repartie. Le peu de ceux de moindre grade qui parlèrent après, osèrent encore moins déplaire à Louvois; mais ne pouvant affoiblir les raiſons de M. le Maréchal de Lorge, ils ne firent que balbutier. Le Roi, qui écoutoit tout, prit encore les avis, ou plutôt ſimplement les voix, ſans faire répéter ce qui avoit été dit par chacun; puis avec un petit mot de regret de ſe voir retenu par de ſi bonnes raiſons, & du ſacrifice qu'il faiſoit de ſes déſirs, à ce qui étoit l'avantage de

l'État, tourna bride ; & il ne fut plus queſtion de bataille.

Le lendemain, & c'eſt de M. le Maréchal de Lorge que je le tiens, qui étoit la vérité même, à qui je l'ai ouï raconter plus d'une fois, & jamais ſans dépit ; le lendemain, dis-je, il eut occaſion d'envoyer un trompette aux ennemis qui ſe retiroient ; ils le gardèrent un jour ou deux dans leur armée. Le Prince d'Orange le voulut voir, & le queſtionna fort ſur ce qui avoit empêché le Roi de l'attaquer, ſe trouvant le plus fort, les deux armées en vue, ſi près l'une de l'autre & en raſe campagne, ſans quoi que ce ſoit entre deux. Après l'avoir fait cauſer devant tout le monde, il lui dit avec un ſouris malin, pour montrer qu'il étoit bien averti, & pour faire dépit au Roi, qu'il ne manquât pas de dire au Maréchal de Lorge, qu'il avoit grande raiſon d'avoir voulu & ſi opiniâtrement ſoutenir la bataille ;

que jamais lui ne l'avoit manqué ſi belle, ni ne s'étoit trouvé ſi aiſe que de ſe voir hors de la portée de recevoir le combat ; qu'il auroit été battu ſans reſſource & ſans pouvoir l'éviter, s'il avoit été attaqué, & il en déduiſit en peu de mots les raiſons.

Le Trompette tout glorieux d'avoir eu avec le Prince d'Orange un ſi long & ſi glorieux entretien, le débita, non-ſeulement à M. le Maréchal de Lorge, mais au Roi qui voulut le voir ; & de là aux Maréchaux, aux Généraux, & à qui le voulut entendre ; il augmenta ainſi le dépit de l'Armée, & en fit un grand à Louvois.

Cette faute, & ce genre de faute, ne fit que trop d'impreſſion ſur les Troupes, & excita par-tout de cruelles railleries dans le Public & dans les Cours Etrangères.

Le Roi ne demeura guère à l'Armée depuis ; quoiqu'on ne fût qu'au mois de Mai, il s'en revint à la Cour.

L'année ſuivante, il retourna en Flandres : il prit Cambrai, & MONSIEUR fit le ſiège de St. Omer. Il fut au-devant du Prince d'Orange, qui venoit ſecourir la place, lui donna bataille près de Caſſel, & remporta une victoire complette, prit tout de ſuite St. Omer, puis alla rejoindre le Roi.

Ce contraſte fut ſi ſenſible au Monarque, que jamais, depuis, il ne donna d'Armée à commander à MONSIEUR. Tout l'extérieur fut parfaitement gardé; mais, dès ce moment, la réſolution fut priſe & toujours bien tenue.

L'année d'après, le Roi fit en perſonne le ſiège de Gand, dont le projet & l'exécution fut le chef-d'œuvre de Louvois. La paix de Nimègue mit fin, cette année, à la guerre avec la Hollande, l'Eſpagne, &c.; & au commencement de l'année ſuivante, avec l'Empereur & l'Empire.

SUITE DES GUERRES ET DES SUCCÈS DES ARMÉES DE LOUIS XIV.

L'Amérique, l'Afrique, l'Archipel, la Sicile reſſentirent vivement la puiſſance de la France; & en 1684, Luxembourg fut le prix des retardemens des Eſpagnols à ſatisfaire à toutes les conditions de la paix.

Gênes bombardée ſe vit forcée à demander la paix par ſon Doge en perſonne, accompagné de quatre Sénateurs, au commencement de l'année 1685.

Depuis, juſqu'en 1688, le tems ſe paſſa dans le cabinet, moins en fêtes qu'en dévotions & en contraintes. Ici finit l'apogée de ce Règne, & le comble de gloire & de proſpérité. Les grands Capitaines, les grands Miniſtres au dedans & au dehors n'étoient plus; mais il en reſtoit les Elèves.

Nous allons voir le ſecond âge qui ne répondra guère au premier, mais qui, en tout, fut encore plus différent du dernier.

SECOND AGE DE CE RÈGNE.

ETRANGE CAUSE DE LA GUERRE DE 1688.

ANECDOTE DE LA FENÊTRE DE TRIANON.

LA guerre de 1688 eut une étrange origine, dont l'anecdote, également certaine & curieuſe, eſt ſi propre à caractériſer le Roi, & Louvois ſon Miniſtre, qu'elle doit tenir place ici.

Louvois, à la mort de Colbert, avoit eu la Surintendance des bâtimens. Le petit Trianon de Porcelaine, fait autrefois pour Madame de Monteſpan, ennuyoit le Roi, qui par-tout vouloit des Palais. Il s'amuſoit fort à ſes bâtimens. Il avoit auſſi le compas dans l'œil pour la juſteſſe, les proportions, la ſymétrie; mais le goût n'y répondoit pas.

Ce château ne faiſoit que de ſortir de deſſous terre, lorſque le Roi s'apperçut d'un défaut à une croiſée qui s'achevoit dans la longueur du rez-de-chauſſée.

Louvois, qui naturellement étoit brutal, & de plus gâté juſqu'à ſouffrir difficilement d'être repris par ſon maître, diſputa fort & ferme, & maintint que la croiſée étoit bien. Le Roi tourna le dos, & alla ſe promener ailleurs dans le bâtiment.

Le lendemain il rencontra Le Notre, bon Architecte, fameux par le goût des jardins, qu'il a commencé à introduire en France, & dont il a pouſſé la perfection à un haut point; lui ayant demandé s'il avoit été à Trianon, il répondit que non. Le Roi lui expliqua ce qui l'avoit choqué, & lui dit d'y aller. Le lendemain, même queſtion, même réponſe; le jour d'après autant. Le Roi vit bien qu'il n'oſoit s'expoſer à trouver qu'il eût tort, ou à blâmer Louvois; il

ſe fâcha, & il lui ordonna de ſe rendre le lendemain à Trianon, où il iroit & où il feroit venir Louvois auſſi.

Il n'y eut plus moyen de reculer : le Roi les vit le lendemain tous les deux à Trianon. Il y fut d'abord queſtion de la fenêtre. Louvois diſputa : Le Notre ne diſoit mot. Enfin le Roi lui ordonna d'alligner, de meſurer & de dire après ce qu'il auroit trouvé. Tandis qu'il y travailloit, Louvois, en furie de cette vérification, grondoit tout haut, & ſoutenoit, avec aigreur, que cette fenêtre étoit en tout pareille aux autres. Quand tout fut bien examiné, il demanda à Le Notre ce qui en étoit, & Le Notre à balbutier. Le Roi ſe mit en colère, & ordonna à Le Notre de parler net. Alors Le Notre avoua que le Roi avoit raiſon, & dit ce qu'il y avoit trouvé de défectueux. Il n'eut pas plutôt achevé, que le Roi ſe tournant vers Louvois, lui dit qu'on ne pouvoit tenir à ſes opiniâtretés ; que ſans ſa remarque on auroit bâti tout de

travers, & qu'il auroit fallu tout abattre, auſſi-tôt que le bâtiment auroit été achevé; en un mot il lui lava fortement la tête.

Louvois outré de cette ſortie, & de ce que Courtiſans, Ouvriers & Valets en avoient été témoins, arrive chez lui furieux; il y trouva St. Fouange, Villneuf, le Chevalier de Nogent, les deux Tilladets, quelques autres féaux intimes, qui furent bien alarmés de le voir en cet état.

» C'en eſt fait, leur dit-il, je ſuis perdu » auprès du Roi de la façon dont il vient » de me traiter pour une fenêtre. Je n'ai » de reſſources qu'en une guerre qui le » détournera de ſes bâtimens, & qui me » rende néceſſaire; & parbleu il l'aura.

En effet, quelques mois après, il tint parole; & malgré le Roi & les autres Puiſſances, il la rendit générale. Elle ruina la France au-dedans, ne l'étendit pas au-dehors malgré la proſpérité de ſes armes, & produiſit au contraire des événemens honteux.

FAUTE INSIGNE,

QUI SAUVE L'ARMÉE ENNEMIE.

DE toutes les fautes, celle qui porta le plus à plomb sur le Roi, fut celle commise dans la dernière campagne, qui ne dura pas un mois. Il avoit en Flandres deux armées formidables, supérieures du double au moins, à celle de l'ennemi, qui n'en avoit qu'une. Le Prince d'Orange n'en étoit qu'à une lieue, & Monsieur de Luxembourg, avec l'autre Armée, à une demi-lieue de celle du Roi, & rien entre les trois. Le Prince d'Orange se trouvoit tellement enfermé, qu'il s'estimoit sans ressource dans les retranchemens qu'il fit relever à la hâte autour de son camp, & en si grand danger, qu'il le manda à Vaudemont, son ami intime, à Bruxelles, durant quatre ou cinq fois, & qu'il ne voyoit nulle sorte d'espérance d'échapper & de sau-

ver ſon Armée. Rien ne la ſéparoit de celle du Roi que ſes mauvais retranchemens ; & rien de plus aiſé & de plus ſûr que de le forcer avec l'une des deux Armées, & de pourſuivre ſa victoire avec l'autre toute fraîche, & qui toutes deux étoient complettes, indépendantes l'une de l'autre, & bien pourvues de vivres & d'artillerie.

On étoit aux premiers jours de Juin ; & que ne promettoit pas une telle victoire au commencement d'une campagne ? Auſſi l'étonnement fut extrême & général dans les trois Armées, quand on y apprit que le Roi ſe retiroit, & faiſoit deux gros détachemens de preſque toute l'Armée qu'il commandoit en perſonne ; un pour l'Italie, l'autre pour l'Allemagne ſous MONSEIGNEUR.

M. de Luxembourg, qu'il manda le matin de la veille de ſon départ pour lui apprendre les nouvelles diſpoſitions, ſe jetta à ſes genoux, & les lui tint long-tems embraſſés pour l'en détourner,

& pour lui démontrer la facilité, la certitude & la grandeur du ſuccès, en attaquant le Prince d'Orange. Il ne réuſſit qu'à importuner d'autant plus ſenſiblement, qu'il n'y eut pas un mot à oppoſer.

Ce fut une conſternation dans les deux Armées qui ne peut ſe repréſenter. Juſqu'aux Courtiſans, ſi aiſes d'ordinaire de retourner chez eux, ne purent contenir leur douleur. Elle éclata par-tout auſſi librement que la ſurpriſe; & à l'une & à l'autre ſuccédèrent de fâcheux raiſonnemens.

Le Roi partit le lendemain pour aller rejoindre Madame de Maintenon & les Dames, & retourner avec elles à Verſailles pour ne plus revoir la frontière, ni l'Armée, que pour le plaiſir & en tems de paix.

La victoire de Neerwinde que Monſieur de Luxembourg remporta ſix ſemaines après, ſur le Prince d'Orange que la nature du terrein prodigieuſement aidée de l'art avoit furieuſement retranché,

renouvella d'autant plus les douleurs & les diſcours, qu'il s'en falloit de tout, que le poſte de l'Abbaye de Parc reſſemblât à celui de Neerwinde; il s'en falloit preſque de tout, que nous euſſions les mêmes forces, & plus que tout que faute de vivres & d'équipages ſuffiſans d'artillerie, cette victoire pût être pourſuivie.

Pour achever ceci tout à la fois, on ſut que le Prince d'Orange, averti du départ du Roi, avoit mandé à Vaudemont, qu'il en avoit l'avis d'une main toujours bien ſûre, & qui ne lui en avoit jamais donné de faux; mais que pour celui-là, il ne pouvoit y ajouter foi, ni ſe livrer à l'eſpérance; & par un ſecond courrier, que l'avis étoit vrai que le Roi partoit, que c'étoit à une inconcevable réſolution qu'il devoit uniquement une ſi ineſpérée délivrance. Le plus rare, c'eſt que Vaudemont, établi longtems depuis à notre Cour, l'a ſouvent conté à ſes amis, même à ſes compagnies,

& juſques dans le ſallon de Marly.

PAIX DE RISWICH.

LA paix qui ſuivit cette guerre, & après laquelle le Roi & l'Etat, aux abois, ſoupiroient depuis long-tems, fut honteuſe. Il fallut en paſſer par ce que Monſieur de Savoie voulut, pour le détacher de ſes alliés, & reconnoître enfin le Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre, après une ſi longue ſuite d'efforts, de haine & de mépris perſonnels, & recevoir encore Portland, ſon Ambaſſadeur, comme une eſpèce de divinité. Notre précipitation nous coûta Luxembourg, & l'ignorance Militaire de nos Plénipotentiaires, qui ne fut point éclairée du cabinet, donna aux ennemis de grands avantages pour former leurs frontières. Telle fut la paix de Riſwich, conclue en Septembre 1691.

Le repos des armes ne fut guère que

de trois ans. On ſentit cependant toute la douleur de la reſtitution des pays & des places que nous avions conquiſes, avec le poids de tout ce que la guerre avoit coûté.

Ici ſe termine le ſecond âge de ce Règne.

TROISIÈME AGE DU RÈGNE DE LOUIS XIV.

LE troiſième âge s'ouvrit par un comble de gloire & de proſpérités inouies. Le tems en fut court ; il énivra, & prépara d'étranges malheurs, dont l'iſſue a été une eſpèce de miracle. D'autres ſortes de malheurs accompagnèrent & conduiſirent le Roi au tombeau. Heureux s'il n'eût ſurvécu que peu de mois, à l'avènement de ſon petit-fils, à la totalité de la Monarchie d'Eſpagne,

dont il fut d'abord en poſſeſſion, ſans coup férir !

Cette dernière époque eſt encore ſi proche de ce tems, qu'il n'y a pas lieu de s'y étendre ; mais le peu qui a été retracé du Règne du feu Roi étoit néceſſaire, pour mieux faire entendre ce qu'on va dire de ſa perſonne.

PORTRAIT ET CARACTÈRE DE LOUIS XIV.

SON PEU D'INSTRUCTION. SES PRÉJUGÉS.

IL faut le dire, l'eſprit du Roi étoit au-deſſous du médiocre, mais très-capable de ſe former. Il aima la gloire, & voulut l'ordre & la règle ; il étoit né ſage, modéré, ſecret, maître de ſes mouvemens & de ſa langue ; de lui-même il étoit bon & juſte ; & Dieu lui

avoit donné assez de talens pour un bon Roi, & même un assez grand Roi. Tout le mal lui vint d'ailleurs.

Sa première éducation fut négligée. On lui a souvent ouï parler de ces tems avec amertume, jusques-là qu'il racontoit qu'on le trouva un soir tombé dans le bassin du Palais Royal, à Paris, où la Cour demeuroit alors.

Il fit quelquefois, en public, de fortes mépriſes. Monsieur de la Feuillade, plaignant exprès, devant lui, le Marquis de Resnel (qui fut tué depuis, étant Lieutenant-Général & Mestre de Camp Général de la Cavalerie) de n'avoir pas été Chevalier de l'Ordre en 1661, le Roi pensa; puis dit, avec mécontentement, qu'il falloit aussi se rendre justice.

Resnel étoit Clermont-Gallerande, ou d'Amboise; & le Roi, qui depuis, n'a été rien moins que délicat là-dessus, le croyoit un homme de fortune. De

De cette même Maiſon étoit Monglat, Maître de ſa Garde-Robe, qu'il traitoit bien, & qu'il fit Chevalier de l'Ordre en 1661; qui a laiſſé de très-bons Mémoires. Monglat avoit épouſé la fille du Chancelier de Cheverni. Leur fils unique porta, toute ſa vie, le nom de Cheverni, dont il avoit la terre, & paſſa ſa vie à la Cour. Ce nom de Cheverni trompa le Roi; il le crut peu de choſe; il n'avoit point de charge, & ne put être Chevalier de l'Ordre. Le haſard détrompa le Roi, à la fin de ſa vie.

St. Herem avoit paſſé ſa vie dans la Charge de Grand Louvetier, puis Gouverneur & Capitaine de Fontainebleau; mais il ne put être Chevalier de l'Ordre. Le Roi, qui le ſavoit beau-frère de Courtin, Conſeiller d'Etat, le crut par-là un homme de fortune: cependant il étoit Montmorin, & le Roi ne le ſut que fort tard, par M. de la Ro-

chefoucault ; encore fallut-il expliquer quelles étoient ces Maiſons que leur nom ne lui apprenoit pas.

Il ſembleroit, par ces exemples, que le Roi auroit aimé la grande Nobleſſe, & qu'il ne lui en vouloit pas égaler d'autre. Sa condeſcendance pour ſes Miniſtres, dont quelques-uns haïſſoient & rabaiſſoient, pour s'élever, tout ce qu'ils n'étoient pas, & ne pouvoient être, l'avoient mis en garde contre la naiſſance diſtinguée, même contre le mérite tranſcendant.

On s'apperçut qu'il avoit plus de foible que de goût pour la gloire. Trop ſenſible à la flatterie, c'étoit par elle qu'on s'approchoit de lui ; & ceux qu'il aima n'en furent redevables qu'à heureuſement remontrer, & à ne ſe jamais laſſer en ce genre.

C'eſt ce qui donna tant d'autorité à ſes Miniſtres, par les occaſions continuelles qu'ils avoient de l'encenſer, ſur-tout de lui attribuer toutes choſes, & de feindre

de les avoir appriſes de lui. La ſoupleſſe, l'air dépendant de lui, étoient les uniques voies de lui plaire. Pour peu qu'on s'en écartât, on n'y revenoit plus; & c'eſt ce qui acheva la ruine de Louvois.

SUITE DU CARACTÈRE DE LOUIS XIV.

CE poiſon de la flatterie ne fit que s'étendre; il parvint juſqu'à un comble incroyable, dans un Prince qui n'étoit pas dépourvu d'eſprit, & qui avoit de l'expérience.

Lui-même, ſans avoir ni voix ni muſique, chantoit les endroits les plus à ſa louange, des prologues d'opéra. On l'y voyoit ſe complaire; & juſqu'à ſes ſoupers publics au grand couvert, où il avoit quelquefois des violons, il chantonnoit entre ſes dents les mêmes louanges, quand on jouoit les airs qui étoient faits deſſus.

De-là ce déſir de gloire qui l'arrachoit par intervalles à l'amour; de-là cette

facilité à Louvois de l'engager dans de grandes guerres, tantôt pour culbuter Colbert, tantôt pour ſe maintenir, ou s'accroître; & de lui perſuader, en même tems, qu'il étoit plus grand Capitaine qu'aucun de ſes Généraux, & pour les projets & pour les exécutions; à quoi les Généraux ſe prêtoient quelquefois eux-mêmes pour plaire au Roi.

Il s'approprioit tout, avec une facilité & une complaiſance admirable en lui-même, & ſe croyoit tel qu'ils le dépeignoient en parlant. De-là ce goût de revues; ce goût de faire des ſièges, de s'y faire retenir, afin d'étaler ſa capacité, ſa prévoyance, ſa vigilance, ſes fatigues, auxquelles ſon corps robuſte, & admirablement conformé, étoit merveilleuſement propre, ſans ſouffrir de la faim, de la ſoif, du froid, du chaud, de la pluie, ni d'aucun mauvais tems.

Il étoit ſenſible auſſi à entendre admirer, le long des camps, ſon grand air & ſa bonne mine, ſon adreſſe à cheval, & tous ſes travaux.

C'étoit de ſes Campagnes & de ſes Troupes qu'il entretenoit le plus ſouvent ſa ſociété intime ; il parloit bien, en bons termes, avec juſteſſe ; il racontoit mieux qu'homme du monde. Ses diſcours les plus communs n'étoient jamais dépourvus d'une naturelle & ſenſible majeſté.

Cependant ſon eſprit ſe plut en toutes ſortes de détails. Il entra ſans ceſſe dans ceux, des Troupes ; des habillemens, armemens, évolutions, exercice, diſcipline ; en un mot, de toutes ſortes : il ne s'occupoit pas moins de ſes bâtimens de ſa maiſon civile, de ſes extraordinaires de bouche. Il croyoit toujours apprendre quelque choſe aux plus habiles, qui recevoient en novices des leçons qu'ils ſavoient par cœur depuis long-tems.

Les pertes de tems, qui paroiſſoient au Roi avoir tout le mérite d'une application continuelle, étoient le triomphe de ſes Miniſtres, qui, avec un peu d'art

& d'expérience à le tourner, faiſoient venir comme de lui, ce qu'ils vouloient eux-mêmes; & qui le conduiſoient ſelon leurs vues, & trop ſouvent ſelon leur intérêt, tandis qu'ils s'applaudiſſoient de le voir ſe noyer dans ces détails.

La vanité & l'orgueil du rang, qui vont toujours croiſſant, qu'on nourriſſoit, & qu'on augmentoit ſans ceſſe en lui, ſans même qu'il s'en apperçût, & juſques dans les chaires par les Prédicateurs en ſa préſence, devinrent la baſe de l'exaltation de ſes Miniſtres par-deſſus toute autre grandeur.

AUDIENCES DE LOUIS XIV.

LE plus grand Seigneur, comme le plus ſubalterne de tous les états, parloit librement au Roi, allant ou revenant de la meſſe, paſſant d'un appartement à un autre, ou allant monter en caroſſe; les plus diſtingués, même quelques autres,

à la porte de ſon cabinet, mais ſans oſer l'y ſuivre : c'eſt à quoi ſe bornoit la facilité de ſon accès.

Ainſi on ne pouvoit s'expliquer qu'en deux mots, d'une manière fort incommode, & toujours entendue de ceux qui environnoient le Roi ; ou, ſi on étoit plus connu de lui, dans ſa perruque ; ce qui n'étoit pas plus avantageux.

La réponſe ſûre étoit un *je verrai*, utile à la vérité pour s'en donner le tems, mais ſouvent peu ſatisfaiſante ; moyennant quoi tout paſſoit néceſſairement par les mains des Miniſtres, ſans qu'il pût jamais y avoir d'éclairciſſemens ; ce qui les rendoit les maîtres de tout ; & le Roi le vouloit bien, ou ne s'en appercevoit pas.

D'audiences à eſpérer dans ſon cabinet, rien n'étoit plus rare, même pour les affaires du Roi, dont on avoit été chargé ; jamais, par exemple, à ceux qu'on envoyoit ou qui revenoient d'emplois étrangers ; jamais un Officier-gé-

néral, ſi on en excepte certains cas particuliers & peu fréquens ; & encore, mais peu ſouvent, quelques-uns de ceux qui étoient chargés de ces détails de Troupes où le Roi ſe plaiſoit tant ; de courtes inſtructions aux Généraux d'Armée qui partoient, & en préſence du Secrétaire d'Etat de la guerre ; de plus courtes à leur retour ; quelquefois, ni en partant ni en revenant.

Jamais de lettres d'eux, qui allaſſent directement au Roi, ſans paſſer auparavant par le Miniſtre, ſi on en excepte quelques occaſions infiniment rares & momentanées ; & le ſeul Maréchal de Turenne, ſur la fin, qui ouvertement brouillé avec Louvois, & brillant de gloire & de la plus haute conſidération, adreſſoit ſes dépêches au Cardinal de Bouillon, qui les remettoit directement au Roi, & qui n'en étoient pas moins vues après par le Miniſtre, avec lequel les ordres & les réponſes étoient concertés.

La vérité eſt cependant que, quelque jaloux que fût le Roi de ſa grandeur & de ſon autorité, qui avoient étouffé toute autre conſidération en lui, il y avoit à gagner dans ſes audiences, quand on pouvoit les obtenir, & qu'on ſavoit s'y conduire avec tout le reſpect dû à la royauté.

Je puis parler de ces audiences d'après ma propre expérience. Là, quelque prévenu que fût le Roi, quelque mécontentement qu'il crût avoir lieu de ſentir, il écoutoit avec patience, avec bonté, avec envie de s'éclaircir & de s'inſtruire; il n'interrompoit que pour y parvenir. On y découvroit un eſprit d'équité & de déſir de connoître la vérité; & cela juſqu'à la fin de ſa vie. Là, tout pouvoit ſe dire, pourvu, encore une fois, que ce fût avec cet air de ſoumiſſion, de reſpect, de dépendance, ſans lequel on ſe ſeroit encore plus perdu qu'auparavant; mais avec lequel auſſi, en diſant vrai, on interrompoit le Roi à

ſon tour; on lui nioit crûment des faits qu'il rapportoit; on élevoit le ton au-deſſus du ſien en lui parlant; & tout cela, non-ſeulement, ſans qu'il le trouvât mauvais; mais ſe louant après de l'audience qu'il avoit donnée, & de celui qui l'avoit eue; ſe défaiſant des préjugés qu'il avoit pris, ou des fauſſetés qu'on lui avoit impoſées, & le marquant après par ſes traitemens.

Auſſi les Miniſtres avoient-ils grand ſoin d'inſpirer au Roi de l'éloignement d'en donner, à quoi ils réuſſirent, comme dans tout le reſte. C'eſt ce qui rendoit les charges, qui approchoient de la perſonne du Roi, ſi conſidérables, & ceux qui les poſſédoient ſi conſidérés, & des Miniſtres même, par la facilité qu'ils avoient de parler au Roi ſeul, ſans s'éfaroucher d'une audience qui étoit toujours ſûre, & de l'obtenir librement, & ſans qu'on s'en apperçût, quand ils en avoient beſoin; ſur-tout les grandes entrées étoient, par cette même raiſon,

le comble des graces, encore plus que de la diſtinction. C'eſt ce qui, dans les grandes récompenſes des Maréchaux de Boufflers & de Villars, les fit mettre de niveau à la Pairie, & leur fit accorder la ſurvivance de leurs Gouvernemens à leurs enfans tous jeunes, dans le tems que le Roi n'en donnoit plus à perſonne.

GUERRE DE HOLLANDE.

INIMITIÉ PERSONNELLE DU PRINCE D'ORANGE ET DE LOUIS XIV.

LA guerre de Hollande en 1670, effraya toute l'Europe pour toujours, par le ſuccès que le Roi y eut, & qu'il abandonna. Elle fit revivre le parti du Prince d'Orange, perdit le parti républicain, donna aux Provinces-Unies le Chef le plus dangereux par ſa capacité, ſes vues, ſa ſuite, ſes alliances, qui, par le refus ſuperbe qu'il fit de l'ainée des filles naturelles de Louis XIV, le piqua au plus

vif, juſqu'à n'avoir pu ſe l'adoucir dans la ſuite par la longue continuité de ſes reſpects, de ſes déſirs, de ſes démarches; qui, par le déſeſpoir de ce mépris, devint ſon plus perſonnel & ſon plus redoutable ennemi, & qui ſut en tirer de ſi prodigieux avantages, quoique toujours malheureux à la guerre contre lui.

Son coup d'eſſai fut la fameuſe ligue d'Ausbourg, qu'il ſut former de la terreur qu'avoit inſpirée la puiſſance de la France, qui nourriſſoit chez elle un plus cruel ennemi. C'étoit Louvois, l'auteur & l'ame de toutes les guerres, parce qu'il en avoit le département, & parce que jaloux de Colbert, il le vouloit perdre, en épuiſant les finances, & le mettant à bout.

Colbert trop foible pour pouvoir détourner la guerre, ne voulut pas ſuccomber. Ainſi à bout d'une adminiſtration ſage, mais forcée, & de toutes les reſſources qu'il avoit pu imaginer, il renverſa enfin ſes anciennes & vénéra-

bles barrières, & leur ruine devint néceſſairement celle de l'Etat, & l'a peu-à-peu réduit aux malheurs qui ont tant de fois épuiſé les particuliers, après avoir ruiné le Royaume.

C'eſt ce qu'opérèrent ces corps d'armées & ces troupes ſans nombre, qui accablèrent d'abord les ennemis, mais qui leur apprirent enfin à avoir des armées auſſi nombreuſes que les nôtres; & tandis que l'Allemagne & le Nord étoient inépuiſables en hommes, la France ſe dépeupla.

Ce fut la même jalouſie qui écraſa la Marine dans un Royaume flanqué des deux mers, parce qu'elle étoit floriſſante ſous Colbert & ſon fils; ce fut ce qui empêcha l'exécution d'un ſage projet à la Hogue, pour s'aſſurer d'une retraite dans la Manche: faute énorme qui, bien des années après, coûta, au même lieu de la Hogue, la perte d'une Flote nombreuſe que la France avoit remiſe enfin en mer avec tant de dépenſes; ce fut cette même ja-

louſie qui anéantit la Marine, & ne lui laiſſa pas le tems, après avoir été ſi cherement relevée, de ranimer le Commerce, la ſource des richeſſes, & pour ainſi dire, l'ame d'un Etat, dans une ſi heureuſe poſition entre les deux mers.

Cette même jalouſie de Louvois, contre Colbert, dégoûta le Roi des négociations, dont le Cardinal de Richelieu eſtimoit l'entretien ſi néceſſaire, auſſi bien que la Marine & le Commerce, parce que toutes les trois étoient entre les mains de Colbert & de Croiſſy ſon frère, à qui Louvois ne deſtinoit pas la dépouille du ſage & de l'habile Pomponne, quand il ſe réunit à Colbert pour le faire chaſſer.

GUERRE DE LA FRANCE, CONTRE L'EMPIRE, L'ANGLETERRE, LA HOLLANDE, &c.... QUELLE EN FUT LA CAUSE SECRETTE.

CE fut dans cette triſte ſituation intérieure, que la Fenêtre de Trianon fit,

comme on l'a dit plus haut, la guerre de 1688, que le Roi fut d'abord détourné par Louvois de ne rien croire des avis de Davaux, Ambaſſadeur en Hollande, & d'autres qui mandoient de la Haye poſitivement, & de pluſieurs endroits, le projet & les préparatifs de la révolution d'Angleterre. Il fit ſortir nos Armées, qui étoient en Flandres, pour les porter ſur le Rhin, & par là, il ſut embarquer ſûrement la guerre.

Louvois frappa ainſi deux coups à la fois pour ſes vues perſonnelles; il s'aſſura, par cette expreſſe négligence, d'une longue & forte guerre avec la Hollande & l'Angleterre, où il étoit bien aſſuré que la haine invétérée du Roi pour la perſonne du Prince d'Orange, ne ſouffriroit jamais ſa grandeur & ſon établiſſement ſur les ruines de la religion catholique & de Jacques II. ſon ami perſonnel, tant qu'il pourroit eſpérer de renverſer l'un & de rétablir l'autre; en même tems, il profita de la mort de l'Electeur

lecteur de Cologne, qui ouvroit la diſpute de l'élection en ſa place, entre le Prince Clement de Bavière ſon neveu, & le Cardinal de Furtemberg ſon Coadjuteur, portés chacun ouvertement par l'Empereur & par la France ; & ſous ce prétexte, il perſuada au Roi d'attaquer l'Empereur & l'Empire par le ſiège de Philisbourg ; & pour rendre cette guerre plus animée & plus durable, il fit brûler Wormes, Spire & tout le Palatinat, juſqu'aux portes de Mayence, dont les Troupes du Roi s'emparèrent.

Après ce ſubit début, & certain par là de la guerre avec l'Empereur, l'Empire, l'Angleterre & la Hollande, l'intérêt particulier de la faire durer, lui fit changer le plan de ſon théâtre. Il comprit que l'Allemagne dénuée de places, & pleine de Princes, dont les médiocres Etats dépourvus n'auroient pû la ſoutenir, le menaçoit de ce côté d'une paix trop prompte, malgré la fureur qu'il y avoit allumée par ſes cruelles inſcendies ;

la Flandre, au contraire, étant hériſſée de places, après une déclaration de guerre, il n'étoit pas aiſé d'y pénétrer.

Ce fut donc de la Flandre dont il perſuada au Roi de faire le vrai théâtre de la guerre, d'y porter les plus grands efforts, & rien en Allemagne qu'une Armée d'obſervation & de ſubſiſtance.

Il ſe flatta de conquérir des places en perſonne, de châtier une autrefois les Hollandois, qui venoient de mettre le Prince d'Orange ſur le Trône du Roi Jacques, refugié en France avec ſa famille, & engagea ainſi une guerre à ne point finir, tandis qu'elle eût été courte avec l'Empereur & l'Empire, en portant bruſquement dans le milieu de l'Allemagne, & demeurant ſur la défenſive en Flandre, où les Hollandois contens de leurs ſuccès en Angleterre, n'auroient pas ſongé à faire des progrès parmi tant de places.

Mais ce ne fut pas tout ; Louvois voulut être exact à ſa parole. La guerre

qu'il venoit d'allumer ne lui ſuffit pas ; il la dirigea contre toute l'Europe.

INTRIGUES DE LOUVOIS CONTRE LE DUC DE SAVOIE.

L'Eſpagne, inſéparable de l'Empereur, & même des Hollandois, à cauſe de la Flandre Eſpagnole, s'étoit déclarée. Ce fut un prétexte pour des projets ſur la Lombardie ; & ces projets en ſervirent d'un autre pour faire déclarer le Duc de Savoie.

Ce Prince ne déſiroit que la neutralité, & comme le plus foible, de laiſſer paſſer par ſon pays, à petites bandes limitées avec ordre & meſure, ce qu'on auroit voulu, en payant.

Cela étoit bien difficile à refuſer ; auſſi Catinat ſur la frontière, avec les Troupes deſtinées à ce paſſage, eut-il ordre d'entrer en négociation ; Mais à meſure qu'elles avançoient, Louvois deman-

doit davantage, & envoyoit d'un courrier à l'autre des ordres ſi contradictoires, que Monſieur de Savoie, ni Catinat même, n'y comprenoient rien.

M. de Savoie prit le parti d'écrire au Roi, pour lui demander ſes volontés à lui-même & s'y conformer. Ce n'étoit pas le compte de Louvois, qui vouloit forcer ce Prince à la guerre.

Il oſa ſupprimer la lettre au Roi, & faire, à ſon inſu, des demandes ſi exhorbitantes, que les accorder & livrer tous ſes Etats à la diſcrétion de la France, étoient la même chose.

Le Duc de Savoie ſe récria; & offenſé de ne pouvoir recevoir de réponſe du Roi à lui directe, il ſe plaignit fort haut. Louvois en prit occaſion de le traiter avec inſolence, de le forcer par mille affronts, à plus que de ſimples plaintes, & là-deſſus fit agir Catinat hoſtilement, qui ne pouvoit comprendre le procédé du Miniſtre, puiſque, ſans guerre avec

la Savoie, il obtenoit au-delà de ce qu'il pouvoit propoſer.

Pendant cette étrange manière de négocier, l'Empereur, le Prince d'Orange, les, Hollandois, qui regardoient avec raiſon la jonction du Duc de Savoie dans leur parti comme une choſe capitale, ſurent en profiter. Ce Prince ſe ligua donc avec eux par force de dépit; il devint, par ſa ſituation, l'ennemi de la France le plus couteux & le plus redoutable; & c'eſt ce que Louvois vouloit, & ce qu'il fit opérer.

CARACTÈRE DE LOUVOIS.

SES QUALITÉS SON AMBITION.

TEL fut l'aveuglement du Roi. Telle la hardieſſe, l'adreſſe, la formidable autorité d'un Miniſtre le plus éminent pour les projets & pour les exécutions; mais le plus funeſte pour diriger en premier; qui, ſans être premier Miniſtre, abattit

tous les autres, ſut mener le Roi où, & comme il voulut, & devint en effet le maître. Il eut la joie de ſurvivre à Colbert & à Seignelay ſes ennemis, & longtems ſes rivaux. Cette joie fut de courte durée : l'épiſode de la diſgrace & de la fin d'un ſi célèbre Miniſtre eſt trop curieuſe pour devoir être oubliée, & ne peut être mieux placée qu'ici. Quoique je ne fiſſe que de poindre, quand elle arriva, & de poindre encore dans le domeſtique, j'en ai été ſi bien informé depuis, que je ne craindrai pas de raconter ici ce que j'en ai appris des ſources & dans la plus exacte vérité, parce qu'elles n'y étoient en rien intéreſſées.

La fenêtre de Trianon a montré un échantillon de l'humeur de Louvois ; à cet humeur qu'il ne pouvoit contraindre, il joignoit un ardent déſir de grandeur & de proſpérité pour ſon maître & pour ſa gloire, ce qui étoit le fondement & la plus aſſurée protection de ſa propre fortune & de ſon énorme autorité.

PROJET CRUEL DE LOUVOIS.

COLÈRE FURIEUSE DU ROI CONTRE CE MINISTRE.

LOuvois, non-content des terribles exécutions du Palatinat, voulut encore brûler Trèves ; il le propoſa au Roi comme plus néceſſaire encore que ce qui avoit été exécuté à Wormes & à Spire, dont les ennemis avoient fait leurs places d'armes, & qui en feroient une à Trèves dans une poſition à notre égard bien plus dangereuſe. La diſpute s'échauffa, ſans que le Roi pût ou voulût être perſuadé. On peut juger qu'après ſa ſortie, Madame de Maintenon n'adoucit point les choſes.

A quelques jours delà, Louvois qui avoit le défaut de l'opiniâtreté, & la confiance d'emporter toujours ce qu'il vouloit, vint, à ſon ordinaire, travailler, avec le Roi, chez Madame de

Maintenon. A la fin du travail, il lui dit qu'il avoit ſenti que le ſcrupule étoit la ſeule raiſon qui l'eût retenu de conſentir à une choſe auſſi néceſſaire à ſon ſervice, qu'étoit l'incendie de Trèves; qu'il croyoit lui en rendre un eſſentiel que de l'en délivrer, en s'en chargeant lui-même; & que pour cela, ſans lui en avoir voulu parler, il avoit dépêché un courrier, avec l'ordre de brûler Trèves, à ſon arrivée.

Le Roi fut à l'inſtant, & contre ſon naturel, ſi tranſporté de colère qu'il ſe jetta ſur les pincettes de la cheminée, & en alloit charger Louvois ſans Madame de Maintenon, qui ſe jetta auſſitôt entre deux, en s'écriant! » Ah! Sire, » qu'allez-vous faire? » & lui ôta les pincettes des mains. Louvois cependant gagnoit la porte; le Roi cria après lui pour le rappeller, & lui dit, les yeux étincelans de fureur. « Dépêchez un » courrier, tout de ſuite, avec un contre» ordre, & qu'il arrive à tems; & ſa-

» chez que votre tête en répond, ſi on
» brûle une ſeule maiſon. »

Louvois, plus mort que vif, s'en alla ſur le champ : ce n'étoit pas dans l'impatience de dépêcher le contre-ordre. Il s'étoit bien gardé de laiſſer partir le premier courrier. Il lui avoit donné ſes dépêches, portant l'ordre de l'incendie; mais il lui avoit ordonné de l'attendre tout botté au retour de ſon travail ; il n'avoit oſé haſarder cet ordre, après la répugnance & le refus du Roi à y conſentir ; & il crut, par cette ruſe, que le Roi pourroit être fâché ; mais que ce ſeroit tout. Si la choſe ſe fût ainſi paſſée, il faiſoit partir le courrier, en revenant de chez lui.

Il n'eut donc que la peine de rependre ſes dépêches, & de faire débotter ſon courrier. Il paſſa toujours auprès du Roi pour parti, & le ſecond pour être arrivé aſſez à tems pour empêcher l'exécution ; mais après une auſſi étrange aventure, & auſſi nouvelle au

Roi, Madame de Maintenon eut beau jeu contre le Miniſtre, dont elle étoit perſonnellement mécontente.

SIÈGE DE MONS.

NOUVELLES CAUSES DE DISGRACE DE LOUVOIS. ANECDOTE.

UNe autre action acheva ſa perte. Il fit, dans l'hiver de 1690 à 1691, le projet de prendre Mons à l'entrée du printems, & même auparavant; comme tout ne ſe meſure que par comparaiſons, les Finances abondantes alors, eu égard à ce qu'elles ont été depuis, mais fort courtes par l'habitude précédente d'y nâger, engagèrent Louvois de propoſer au Roi de faire le voyage de Mons, ſans y mener les Dames.

Chamlay, qui étoit de tous les ſecrets militaires, même avec le Roi, avertit Louvois de prendre garde à une propoſition qui offenſeroit Madame de Maintenon, qui d'ailleurs l'aimoit pas, & avoit

aſſez de crédit pour le perdre. Louvois trouva tant de dépenſes & tant d'embarras au voyage des Dames, qu'il préféra le bien de l'Etat & la gloire du Roi à ſon propre danger : Le ſiège ſe fit par le Roi, qui prit la place, & les Dames reſtèrent à Verſailles où le Roi les revint trouver auſſi-tôt qu'il eut pris Mons.

Mais, comme c'eſt la dernière goutte d'eau qui fait répandre le verre, un rien, arrivé à ce ſiège, conſomma la perte de Louvois. Le Roi, qui ſe piquoit de ſavoir mieux que perſonne les moindres choſes militaires, ſe promenant autour de ſon Camp, trouva une garde ordinaire de Cavalerie mal placée, & lui-même la replaça autrement ; ſe promenant encore le même jour l'après dîner, le haſard fit qu'il repaſſa devant cette même garde qu'il trouva placée ailleurs. Il en fut ſurpris & choqué ; il demanda au Capitaine, qui l'avoit mis où il le voyoit, celui-ci répondit que c'étoit M. de Louvois qui avoit paſſé par-là : mais,

reprit le Roi, ne lui avez-vous pas dit que c'étoit moi qui vous avois placé ? Oui, Sire, répondit le Capitaine. Le Roi piqué ſe tourna vers ſa ſuite, & dit: » N'eſt-ce pas là le métier de Louvois ? » Il ſe croit un grand homme de guerre » & ſavoir tout ! » & en même tems, il replaça le Capitaine avec ſa garde où il l'avoit mis le matin.

C'étoit en effet ſottiſe ou inſolence de la part de Louvois, & le Roi avoit dit vrai ſur ſon compte ; mais il en fut ſi bleſſé qu'il ne put le lui pardonner ; & qu'après ſa mort, ayant rappellé Pomponne dans ſon Conſeil d'Etat, il lui conta cette aventure, piqué encore de la préſomption de Louvois. Je tiens cette Anecdote de l'Abbé de Pomponne.

DISGRACE DE LOUVOIS.

ANECDOTES.

DE retour de Mons, l'éloignement du Roi pour Louvois ne fit qu'augmenter, & à tel point que ce Miniſtre ſi préſomptueux, & qui, au milieu de la plus grande guerre, ſe croyoit ſi indiſpenſablement néceſſaire, commença à tout apréhender.

La Maréchale de Rochefort, qui étoit demeurée ſon amie intime, étant allée avec Madame de Blanyac ſa fille, diner avec lui à Meudon, il les mena à la promenade. Ils n'étoient qu'eux trois dans une petite calèche légère qu'il menoit; elles l'entendoient ſe parler à lui-même, rêvant profondément, & ſe dire à diverſes repriſes: « Le feroit-il?... » Le lui feroit-on faire?.... Mais ce- » pendant.... Non, il n'oſeroit .... »

Pendant ce monologue, il alloit toujours, & la mère & la fille ſe taiſoient & ſe pouſſoient, quand tout-à-coup la Maréchale vit les chevaux ſur les derniers rebords d'une pièce d'eau, & n'eut que le tems de ſe jeter en avant ſur les mains de Louvois pour arrêter les rênes, croyant qu'il les menoit noyer. A ce cri & à ce mouvement, Louvois ſe réveilla comme d'un profond ſommeil, recula quelques pas, & tourna, en diſant qu'en effet il rêvoit, & ne penſoit pas à la voiture.

Dans cette perplexité, il ſe mit à prendre des eaux le matin à Trianon. Le 16 Juillet 1691 j'étois à Trianon pour une affaire aſſez étrange, dont le Roi avoit voulu donner tout l'avantage à mon père, qui étoit à Blaie avec ma nièce, contre Sourdis qui commandoit en chef en Guienne, & que Louvois avoit inutilement ſoutenu. Nonobſtant ce, je fus conſeillé de l'aller remercier, & j'en reçus autant de complimens & de politeſſes que

s'il avoit bien ſervi mon père : ainſi va la Cour. Je ne lui avois jamais parlé ; ſortant un jour du dîner du Roi, je le rencontrai. M. de Marſan lui parloit ; il alloit travailler chez Mde. de Maintenon, qui devoit après, ſe promener à pied dans les jardins de Verſailles, où les gens de la Cour avoient la liberté de le ſuivre.

MORT SUBITE DE LOUVOIS.

ÈTRANGES DISPOSITIONS DU ROI A SON ÉGARD. ANECDOTES.

SUR les quatre heures après midi du même jour, j'allai chez Madame de Châteauneuf, où j'appris qu'il s'étoit trouvé un peu mal chez Madame de Maintenon ; que le Roi l'avoit forcé de s'en aller ; qu'il étoit retourné à pied chez lui, où le mal avoit ſubitement

augmenté ; qu'on s'étoit hâté de lui donner un lavement, qu'il avoit rendu auſſi tôt, & qu'il étoit mort en le rendant, & en demandant ſon fils Barbeſieux, qu'il n'eut pas le tems de voir, quoiqu'il accourût de ſa chambre.

On peut juger de la ſurpriſe de toute la Cour. Quoique je n'euſſe guère que quinze ans, je voulus voir la contenance du Roi à un événement de cette nature. J'allai l'attendre, & je le ſuivis pendant toute ſa promenade. Il me parut avec toute ſa majeſté accoutumée ; mais je ne ſais quoi de leſte & de délibéré, qui me ſurprit aſſez, pour en parler après, d'autant plus que j'ignorois alors, & long-tems depuis, les choſes que je viens d'écrire. Je remarquai encore qu'au lieu d'aller voir ſes fontaines, & de diverſifier ſa promenade, comme il faiſoit toujours dans ſes jardins, il ne fit jamais qu'aller & venir le long de la baluſtrade de l'orangerie, d'où il voyoit, en revenant

revenant, le logement de la Surintendance, où Louvois venoit de mourir, qui terminoit l'ancienne aîle du Château ſur le flanc de l'Orangerie, vers lequel il regarda toutes les fois qu'il revenoit vers le Château. Jamais le nom de Louvois ne fut prononcé, ni pas un mot de cette mort ſi ſurprenante & ſi ſoudaine, qu'à l'arrivée d'un Officier que le Roi d'Angleterre envoya de Saint Germain, qui vint trouver le Roi ſur cette terraſſe, & qui lui fit de ſa part un compliment ſur la perte qu'il venoit de faire: » Monſieur, lui répondit le Roi, d'un air & d'un ton plus que dégagé, » faites mes compli-» mens & remercîmens au Roi & à la » Reine d'Angleterre, & dites leur de » ma part, que mes affaires & les ſien-» nes n'en iront pas moins bien... L'Officier fit une révérence, & ſe retira, l'étonnement peint ſur le viſage & dans tout ſon maintien. J'obſervai curieuſement tout cela, & que les principaux perſonnages qui étoient à la promenade, s'interro-

geoient des yeux, ſans proférer une ſeule parole.

Barbeſieux avoit eu la ſurvivance de Secrétaire d'Etat, dès 1685, qu'il n'avoit pas 18 ans, lorſque Louvois la fit ôter à Courtenvaux ſon ainé, qu'il en jugea incapable. Ainſi Barbeſieux, à la mort de Louvois, avoit exercé ſous lui en apprentif-commis, près de ſix ans, & en avoit vingt-quatre à ſa mort; & cette mort arriva juſtement pour ſauver un grand éclat.

Louvois étoit, quand il mourut, tellement perdu qu'il devoit être arrêté le lendemain & conduit à la Baſtille. Quelles en euſſent été les ſuites? C'eſt ce que ſa mort a ſcellé dans les ténèbres; mais le fait de cette réſolution, priſe & arrêtée par le Roi, eſt certain. Je l'ai ſu depuis par des gens bien informés; mais ce qui demeure ſans réplique, c'eſt que le Roi même l'a dit à Chamillart qui me l'a conté. Or, voilà ce qui explique, je penſe, cet air ſatisfait du Roi,

le jour de la mort de ce Miniſtre, qui ſe trouvoit ſoulagé de l'exécution réſolue pour le lendemain, & de toutes ſes importanes ſuites.

REFUS GÉNÉREUX DE CHAMLAI DU MINISTERE DE LA GUERRE. SON PORTRAIT. SON ÉLOGE.

LE Roi, en rentrant de la promenade chez lui, envoya chercher Chamlai, & voulut lui donner la charge de Secrétaire d'Etat de Louvois, à laquelle eſt attachée le département de la guerre. Chamlai remercia & refuſa avec perſéverance. Il dit au Roi, qu'il avoit trop d'obligations à Louvois, à ſon amitié, à ſa confiance, pour ſe revêtir de ſes dépouilles au préjudice de ſon fils, qui en avoit la ſurvivance. Il parla de toute ſa force en faveur de Barbeſieux, s'offrit à travailler ſous lui, à tout ce qu'on voudroit, & à lui communiquer

tout ce que l'expérience lui auroit appris, & conclut par déclarer que, ſi Barbeſieux avoit le malheur de n'être pas conſervé dans ſa charge, il aimoit mieux la voir en quelques mains que ce fût qu'entre les ſiennes, & qu'il n'accepteroit jamais la place de Louvois & de ſon fils.

Chamlai étoit un homme fort gros, blond & court, l'air groſſier; il n'étoit pas de grande naiſſance. Il avoit de l'eſprit, de la politeſſe, un grand & reſpectueux ſavoir-vivre avec tout le monde; bon, doux, affable, obligeant, déſintéreſſé, avec un grand ſens, & un talent unique à connoître les pays; & il n'oublia jamais la poſition des moindres lieux, ni le cours & la nature du plus petit ruiſſeau.

Il avoit long-tems ſervi de Maréchal des Logis des Armées, où il fut toujours fort eſtimé des Généraux, & fort aimé de tout le monde. Un grand éloge pour lui eſt que M. de Turenne ne put

& ne voulut jamais s'en paſſer juſqu'à ſa mort ; & que malgré tout l'attachement qu'il conſerva pour ſa mémoire, M. de Louvois le mit dans toute ſa confiance. M. de Turenne, qui l'avoit fort vanté au Roi, l'en avoit fait connoître. Il étoit déjà entré dans les ſecrets militaires : M. de Louvois ne lui cacha rien, & y trouva un grand ſoulagement pour les diſpoſitions & les marches des troupes qu'il deſtinoit ſecrétement aux projets qu'il vouloit exécuter.

Cette capacité, jointe à ſa probité & à la facilité de ſon travail, de ſes expédiens, de ſes reſſources, le mirent de tout avec le Roi, qui l'employa même en des négociations ſecrettes, & en des voyages inconnus. Il lui fit du bien, & lui donna la grande Croix de Saint Louis. Sa modeſtie ne ſe démentit jamais, juſques là qu'il fût ſurpris & honteux de l'applaudiſſement que reçut la belle action qu'il venoit de faire, que le Roi ne cacha pas, & que Barbeſieux, à qui elle

valut ſa charge, prit plaiſir de publier.

On ſera moins ſurpris par la ſuite, lorſque le Roi & Madame de Maintenon ſeront plus développés, de leur voir confier, à un homme de vingt-quatre ans, une charge ſi importante, au milieu d'une guerre générale avec toute l'Europe, & au fils de ce Miniſtre qu'ils alloient envoyer à la Baſtille, lorſque ſa mort les prévint.

Je joins ici le Roi & Madame de Maintenon enſemble, parce que ce fut elle qui perdit le père, & elle qui fit donner la charge au fils. Le Roi, à ſon ordinaire, paſſa chez elle après la converſation de Chamlai; & ce fut ce ſoir l'à-même que la réſolution fut priſe en faveur de Barbeſieux.

CIRCONSTANCES AFFREUSES DE LA MORT DE LOUVOIS. ANECDOTE DE SON MÉDECIN.

LA ſoudaineté du mal & de la mort de Louvois fit tenir bien des diſcours, plus encore quand on ſut, par l'ouverture de ſon corps, qu'il avoit été empoiſonné.

Il étoit grand buveur d'eau, & en avoit toujours un pot ſur la cheminée de ſon cabinet, dont il buvoit. On ſut qu'il en avoit bu auſſi en ſortant pour aller travailler avec le Roi, & qu'entre la ſortie du dîner avec bien du monde, & ſon entrée dans ſon cabinet pour prendre les papiers qu'il vouloit porter à ſon travail avec le Roi, un frotteur du Logis étoit entré dans ce cabinet, & y étoit reſté quelques momens ſeul. Il fut arrêté & mis en priſon ; mais à peine y eut-il demeuré quatre jours, & la pro-

cédure commencée, qu'il fut élargi.

Ce fut avec le même ſoin que l'hiſtoire du Médecin, qui éclata peu de tems après, fut auſſi étoufée; mais dont le premier cri ne put s'effacer; le haſard me l'a ſurément appriſe. Elle eſt trop ſingulière pour s'en tenir à ce mot, & pour ne pas finir par elle tout le curieux & l'intéreſſant qui vient d'être raconté ſur un Miniſtre auſſi principal que l'a été M. de Louvois.

Mon père avoit, depuis pluſieurs années, un Ecuyer qui étoit un Gentilhomme de Périgord, de bon lieu, de bonne mine, très-bien apparenté & fort homme d'honneur, qui s'appelloit Clerand. Il crut faire quelque fortune chez M. de Louvois; il en parla à mon père qui lui vouloit du bien, & qui trouva bon qu'il le quittât pour être Ecuyer de Madame de Louvois, deux ou trois ans avant la mort de ce Miniſtre. Clerand conſerva toujours ſon premier attachement, & nous conſervâmes notre amitié pour lui.

il venoit nous voir le plus ſouvent qu'il pouvoit. Il m'a conté, étant toujours à Madame de Louvois, depuis la mort de ſon mari, que Seron, Médecin Domeſtique de ce Miniſtre, & qui l'étoit demeuré de M. de Barbeſieux, logé au Château de Verſailles, dans la Surintendance que Barbeſieux avoit conſervé, quoiqu'il n'eût pas ſuccédé aux Bâtimens, s'étoit barricadé dans ſa chambre, quatre ou cinq mois après la mort de Louvois; qu'aux cris qu'il fit, on étoit accouru à ſa porte; que les cris durèrent preſque toute la journée, ſans qu'il voulût ouir parler d'aucun ſecours temporel, ni ſpirituel, ni qu'on pût venir à bout d'entrer dans ſa chambre; que, ſur la fin, on l'entendit s'écrier qu'il n'avoit que ce qu'il méritoit, parce qu'il avoit fait mal à ſon maître; qu'il étoit un miſérable, indigne de tout ſecours; & qu'il mourut de la ſorte en déſeſpéré, au bout de huit à dix heures, ſans avoir jamais parlé de perſonne, ni prononcé un ſeul nom.

A cet événement, les diſcours ſe réveillèrent à l'oreille ; il n'étoit pas ſûr d'en parler. Qui a fait faire le coup ? C'eſt ce qui eſt demeuré dans les plus épaiſſes ténèbres, ſans qu'on ait articulé rien de poſitif, qui pût établir une opinion décidée.

Les amis de Louvois ont cru l'honorer, en ſoupçonnant des Puiſſances Etrangères ; mais elles auroient attendu bien tard à s'en défaire. Si quelqu'un avoit conçu ce déteſtable deſſein, ce qui eſt certain, c'eſt que le Roi en étoit entièrement incapable, & qu'il n'eſt entré dans l'eſprit de qui que ce ſoit de l'en ſoupçonner. Revenons maintenant à ce Prince.

SUITE DE L'HISTOIRE PARTICULIÈRE DE LOUIS XIV.

SA MAGNIFICENCE AU CAMP DE COMPIÈGNE.

LA paix de Riſwich, ſi chèrement achetée, ſi néceſſairement déſirée, après de

ſi grands & de ſi longs efforts, ſembloit enfin devoir laiſſer reſpirer la France. Le Roi avoit ſoixante ans, & avoit acquis toute ſorte de gloire. Ses Miniſtres étoient morts, & ils n'avoient point laiſſé d'élèves. Les grands Capitaines, non-ſeulement l'étoient auſſi, mais ceux qu'ils avoient formés, avoient paſſé de même, ou n'étoient plus en âge, ni en état d'être comptés pour une nouvelle guerre; & Louvois, qui avoit gémi avec dépit ſous le poids de ces anciens Chefs, avoit mis bon ordre pour qu'il ne s'en formât plus à l'avenir, dont le mérite pût lui porter ombrage. Il n'en laiſſa s'élèver que de tels qu'ils euſſent toujours beſoin de lui pour ſe ſoutenir.

Il ne put en recueillir le fruit; mais l'Etat en porta toute la peine, & l'impreſſion en a perſévéré.

A peine étoit-on en paix, ſans avoir le tems de la goûter, que le Roi voulut étonner l'Europe par la montre de ſa puiſſance qu'elle croyoit abattue, &

l'étonna en effet. Telle fut la cauſe de ce fameux Camp de Compiègne, où, ſous prétexte de faire voir aux Princes, ſes petits fils, l'image de la guerre, il étala une magnificence, & dans ſa Cour & dans toutes ſes nombreuſes troupes, inconnue aux plus ſuperbes Tournois, & aux entrevues des Rois les plus fameuſes.

Ce fut un nouvel épuiſément, au ſortir d'une ſi longue & ſi rude guerre. Tous les corps s'en reſſentirent longtems; il ſe trouva vingt ans après, des régimens qui en étoient encore obérés.

On ne touche ici qu'en paſſant, ce camp trop célèbre: on ne tarda pas à regretter une prodigalité ſi immenſe & ſi déplacée, & encore plus parce que la guerre de 1688, qui venoit de finir, au lieu d'avoir laiſſé le Royaume ſe repeupler & ſe refaire par un long ſoulagement, remplir les coffres du Roi avec lenteur, & les magaſins de toute eſpèce, réparer la Marine & le Commerce, ſe préparer peu-à-peu des Alliés ſi

unis & ſi formidables étant enſemble, & donner lieu avec prudence, en profitant de divers événemens entr'eux, à la diſſolution radicale d'une ligue qui avoit été ſi fatale, & qui pouvoit devenir funeſte. L'état de la mauvaiſe ſanté de deux Princes y convioit puiſſamment : l'un, par la profondeur de ſa ſageſſe, de ſa politique, de ſa conduite, s'étoit acquis aſſez d'autorité & de confiance en Europe pour y donner le branle à tout ; l'autre, Souverain de la plus vaſte Monarchie, qui n'avoit ni oncle, ni tantes, ni frères, ni ſœurs, ni poſtérité. En effet, moins de quatre ans après la paix de Riſwich, le Roi d'Eſpagne mourut, & le Roi Guillaume languiſſoit, & ne lui ſurvécut guère.

Ce fut alors que l'ambition du Roi mit à deux doigts de ſa perte, ce grand & beau Royaume, par les ſuites de ce grand événement qui arma toute l'Europe ; c'eſt ce qu'il faut reprendre de plus loin.

On a dit que le Roi étoit en garde contre l'eſprit, les talens, l'élévation des ſentimens, c'eſt ce qui avoit ajouté, à l'autorité de Louvois, un moyen ſi ſûr d'écarter des élévations militaires, tout mérite qui lui pût être ſuſpect, & d'empêcher, avec l'adreſſe qu'on expliquera plus bas, qu'il ne ſe formât des ſujets pour remplacer les Généraux.

PRINCIPAUX FAVORIS ET MINISTRES:

Leur impression sur le Roi.

ON ne trouvera qu'un bien petit nombre de Courtiſans, en qui l'eſprit tranſcendant n'ait pas été un obſtacle à la faveur, ſi on en excepte ceux qui, perſonnages ou ſimples particuliers courtiſans, l'avoient dompté par l'habitude dans les premiers tems, qui ſuivirent la mort du Cardinal Mazarin, & qu'il n'avoit pas choiſis, ni approchés de lui-même.

M. de Vivonne, avec infiniment d'eſprit, l'amuſoit ſans pouvoir ſe faire craindre. Le Roi en faiſoit volontiers encore cent contes plaiſants ; d'ailleurs il étoit frère de Madame de Monteſpan, & c'étoit un grand titre, quelqu'oppoſé que le frère parût à la conduite de ſa ſœur : de plus, le Roi l'avoit trouvé premier Gentilhomme de ſa Chambre.

Il trouva de même M. de Créqui dans la même charge, qui la ſoutint, & dont la vie toute occupée de plaiſirs & du plus gros jeu, raſſuroit le Roi dans l'habitude de familiarité qu'il avoit priſe avec lui dès ſa jeuneſſe.

Le Duc de Lude, auſſi premier Gentilhomme de la Chambre de ce premier tems, tenoit par les modes, le bel air, la galanterie, la chaſſe ; & au fond, pas un des trois n'avoit rien qui pût les faire craindre par le genre de leur eſprit, quoiqu'ils en euſſent beaucoup, qui ne paſſa jamais celui de bon Courtiſan.

La cataſtrophe de M. de Lauzun, dont l'eſprit étoit d'une autre trempe, vengea le Roi de l'exception ; & la brillante ſingularité de ſon retour, ne le lui reconcilia jamais qu'en apparence.

Il ſera parlé dans la ſuite du caractère des Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers.

Pour tous les autres, ils lui pesèrent tellement, à la fin chacun, qu'il le fit ſentir à la plupart, & qu'il parut trouver, dans leur mort, une délivrance.

Il ne put s'empêcher de s'expliquer ſur le compte de M. de la Feuillade, & ſur celui de M. de Harlay, Archevêque de Paris ; & tout meſuré & retenu qu'il étoit, il lui échappa de parler à Marly ; & tout haut, où, entr'autres Dames, étoient les Ducheſſes de Chevreuſe & de Beauvilliers, de la mort de Seignelay leur frère, & de celle de Louvois, comme d'un des plus grands ſoulagemens qu'il eût reçu de ſa vie.

Depuis ceux-là, il n'en eut que deux d'un

d'un eſprit ſupérieur ; le Chancelier de Pontchartrain qui, long-tems avant ſa retraite, n'en étoit ſupporté qu'avec peine, & dont au fond, quoiqu'il voulût le déguiſer, il étoit aiſé de voir qu'il fut ravi d'en être défait ; & Barbeſieux, dont la mort ſi prompte, à la fleur de l'âge & de la fortune, fit pitié à tout le monde.

Le Roi avoit pris de l'ombrage de la ſupériorité d'eſprit & de mérite de ſes anciens Miniſtres, de ſes anciens Généraux, de ce peu d'eſpèce de Favoris qui en avoient beaucoup. C'en fut aſſez pour ſentir quelque ſoulagement de ne les avoir plus, & pour ſe bien garder d'en choiſir à leur place, qui puſſent lui donner la même jalouſie.

C'eſt ce qui le rendit ſi facile ſur les ſurvivances des Secrétaires d'Etat, tandis qu'il s'étoit fait une loi de n'en accorder pour aucune charge, & qu'on a vu, des novices & des enfans même, exercer quelquefois en chef ces importantes fonctions, tandis que celles des

moindres emplois, & de ceux-là même qui ne donnoient que le titre, ne pouvoient être demandées.

Et c'eſt ce qui fit que, lorſque les emplois de Secrétaire d'Etat & ceux des Miniſtres étoient à remplir, il ne conſultoit que ſon goût, & affectoit de choiſir des gens fort médiocres; il s'en applaudiſſoit même, juſques-là qu'il lui échapa ſouvent de dire qu'il les prenoit pour la forme, & qu'il ſe piquoit en effet de les inſtruire.

Les nouveaux venus s'inſinuoient d'autant plus auprès de lui, qu'ils lui avouoient leur ignorance le plus ſouvent, & qu'ils affectoient d'apprendre de lui juſques les plus petites choſes.

Ce fut par-là que Chamillart entra ſi avant dans ſon cœur, qu'il fallut tous les malheurs de l'Etat, & les plus redoutables cabales, pour forcer le Roi à s'en priver toutefois, ſans ceſſer de l'aimer toujours, & de lui en donner des marques en toutes occaſions, le reſte de ſa vie.

Il fut, ſur le choix de ſes Généraux, comme ſur celui de ſes Miniſtres; il s'applaudiſſoit de les conduire de ſon cabinet, & de là de commander lui-même ſes armées.

GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE.

INTRIGUES SECRETTES.

TEls étoient les Miniſtres & tous les Généraux, à l'ouverture de la ſucceſſion d'Eſpagne. L'âge du Roi, ſon expérience, cette ſupériorité de poids, & de poids immenſe ſur des Conſeillers & des exécuteurs de cette ſorte, l'habitude & le poiſon du plus mortel encens, confondirent, dès l'entrée, tous les miracles de la fortune.

La Monarchie entière d'Eſpagne tomba, ſans coup férir, entre les mains de ſon petit-fils; & Puyſégur, devenu ſi tard Maréchal de France, eut la gloire

du projet & de l'éxécution de la priſe de toutes les places Eſpagnoles des pays bas, toutes au même inſtant, toutes ſans brûler une amorce, toutes en ſaiſiſſant & déſarmant les troupes Hollandaiſes, qui en formoient preſque toutes les garniſons.

Le Roi, dans l'yvreſſe d'une proſpérité ſi ſurprenante, ſe ſouvint mal-à-propos du reproche que lui avoit attiré l'injuſtice de ſes guerres, & que de la frayeur qu'il avoit cauſée à l'Europe, s'étoient formées ces grandes unions, ſous leſquelles il avoit penſé ſuccomber; il voulut éviter ces inconvéniens; & au lieu de profiter de l'étourdiſſement où ce grand événement avoit jetté toutes les puiſſances, de priver les Hollandois de tant de troupes de ces garniſons nombreuſes, de les retenir priſonnières, de forcer, les armes à la main, toutes les puiſſances des Armées, & non encore unies, à reconnoître par des traités formels, le Duc d'Anjou pour l'héritier légitime de tous les États que poſſédoit le feu Roi d'Eſpagne,

& dont, dès-lors, le nouveau Roi ſe trouvoit entièrement nanti ; il ſe piqua de généroſité, au point de laiſſer aller ces Troupes Hollandoiſes, & ſe reput de l'eſpérance que les Traités, ſans les armes, feroient le même effet. Il ſe repoſa ſur la bonne foi, dont il croyoit ſes ennemis ſuſceptibles ; mais ceux-ci ne cherchèrent qu'à l'amuſer auſſi long-tems qu'il leur convenoit de le faire, pour ſe donner le tems d'armer, & de s'unir étroitement ; après quoi, il ne fut plus queſtion que de guerre ; & le Roi, bien ſurpris, ſe vit réduit à la ſoutenir par-tout, après s'être ſi groſſièrement mépris.

Il l'entama par une autre prévention, où un enfant ne ſeroit pas tombé. Il la dut à Chamillart, à Villeroi, & à la puiſſante intrigue de deux filles de Madame de Lillebonne. Ce fut l'entière confiance en Vaudemont, leur oncle, l'ennemi perſonnel du Roi, autant que

ſa diſtance le pouvoit permettre ; de l'arrogance duquel, en Eſpagne & en Italie, le Roi n'avoit pas dédaigné autrefois de ſe montrer très-offenſé, juſqu'à l'en faire ſortir.

COMMENCEMENS MALHEUREUX DES GÉNÉRAUX FRANÇAIS.

COUP-D'ŒIL RAPIDE SUR LEURS OPÉRATIONS.

CATINAT, trahi par Vaudemont & par Monſieur de Savoie, y vit flétrir ſes lauriers; & le Maréchal de Villars, envoyé en Héros pour y réparer ſes fautes, tomba dans leurs filets.

Le Duc de Vendôme, arrivé comme le réparateur, n'épargna pas M. de Savoie.

La foibleſſe du Roi, pour plaire à Chamillart, à l'égard de la Feuillade, ſon gendre, dont il avoit été ſi éloigné, & dont il avoit voulu empêcher le mariage, le fit, tout d'un coup, Général d'Armée, & lui confia le ſiège

de Turin ; c'eſt-à-dire, la plus importante affaire de l'Etat.

Tallard, ſi habile pour la Cour, & ſi peu pour tout ce qui paſſoit la petite intrigue, fut défait à Hochſtet, ſans preſqu'aucune perte que ceux qui voulurent bien ſe rendre. Du fond de l'Empire, une Armée entière, & les trois quarts d'une autre, furent rechaſſées au-delà du Rhin, où tout de ſuite elles vinrent prendre Landau.

Ce malheur avoit été précédé de la délivrance du Maréchal de Villeroi, que le Roi ſe piqua de remettre en honneur. Il ſe fit battre à Ramillies, où ſans perte, à peine de deux mille hommes, il fut rechaſſé du fond des Pays-Bas juſques dans le milieu des nôtres, ſans que rien pût l'arrêter.

Il reſtoit l'eſpérance de l'Italie, où Monſieur le Duc d'Orléans fut enfin relever Vendôme, que l'on deſtinoit à ſauver les débris de Flandres ; mais le

Neveu du Roi fut muni d'un Tuteur, ſans lequel il ne pouvoit rien faire ; & Marſin, ce Tuteur, étoit une linotte, qui lui-même auroit eu grand beſoin d'en avoir un. Il n'eut jamais devant les yeux que la crainte de la Feuillade & de ſon beau-père.

L'imperturbable faveur de Villeroi, celle de Tallard, ſa conſtante confiance en Vaudemont, les folles & ignorantes opiniâtretés de la Feuillade, le tremblant reſpect de Marſin pour lui, juſques au bout, nous coûtèrent l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie, en trois batailles, qui, toutes trois enſemble, ne firent pas périr quatre mille hommes.

En 1706, la levée du ſiège de Barcelone, par le Roi d'Eſpagne, ayant ſous lui le Maréchal de Teſſé, avoit réduit ce Prince, en 1710 ; à traverſer du Rouſſillon en Navarre par la France, & à voir l'Archiduc, proclamé en per-

ſonne, dans Madrid. Le Duc de Berwick y rétablit les affaires ; M. le Duc d'Orléans enſuite ; elles s'y perdirent de nouveau, par la perte de la bataille de Sarragoſſe, qui ébranla une autre fois le Trône de Philippe V, tandis qu'on nous enlevoit les places en Flandres, & que la frontière s'y réduiſoit à rien.

MALHEURS DES GUERRES ET DES AFFAIRES.

QU'IL y avoit loin des portes d'Amſterdam, où l'on s'étoit trouvé, & des conquêtes des Pays-Bas Eſpagnols, à cette ſituation terrible ! Comme un malade qui change de Médecins, le Roi avoit changé ſes Miniſtres ; donné les Finances à Deſmarets, & la Guerre à Voiſin ; comme les malades auſſi, il ne s'en trouvoit pas mieux. La ſituation des affaires étoit alors ſi extrême, que le Roi ne pouvoit plus ſou-

tenir la guerre, ni parvenir à être reçu à faire la paix ; il consentoit à abandonner l'Espagne, à céder, sur les frontières, tout ce qu'on voudroit exiger. Ses ennemis se jouoient de sa ruine, & ne négocioient que pour s'amuser. On a vu le Roi aux larmes dans son Conseil, & Torcy très-légérement parti pour aller voir par lui-même, à la Haye, de quoi on pouvoit se flatter. On a vu aussi les tristes & honteux succès de cette tentative, & l'ignominie des conférences de Gertruydemberg qui suivirent, où, sans parler des plus étranges restitutions, on n'exigeoit pas moins du Roi que de donner passage aux armées ennemies au travers de la France, pour aller chasser son petit-fils d'Espagne, avec encore quatre places de sûreté en France, entre leurs mains, dont Cambrai, Metz, la Rochelle &, je crois, Bayonne, si le Roi n'aimoit pas mieux le détrôner lui-même à force ouverte, & encore dans un tems limité.

Ainſi fut précipité dans le plus évident péril d'une perte entière, & dans le dernier déſeſpoir, le Maître de la paix & de la guerre, ce Conquérant, ce Grand par excellence, cet homme unique, pour qui on épuiſoit le marbre, le bronze, pour qui tout étoit à bout d'encens.

Conduit ainſi juſqu'au dernier bord du précipice, avec l'horrible loiſir d'en reconnoître toute la profondeur, la toute-puiſſante main, qui n'a poſé que quelques grains de ſables pour bornes aux plus furieux orages de la mer, arrêta tout d'un coup la dernière ruine de ce Roi, n'a guere ſi redoutable, après lui avoir fait goûter à longs traits ſa foibleſſe, ſa misère, ſon néant.

PETITE CAUSE

QUI ARRÊTE LES GRANDS SUCCÈS DES PUISSANCES ENNEMIES DE LA FRANCE.

UNE querelle de femmes chez la Reine d'Angleterre pour des riens. Delà une intrigue, puis un déſir vague & informe en faveur de ſon ſang, détachèrent l'Angleterre de la grande Alliance.

SUITES HEUREUSES ET INOPINÉES DE LA DÉLIVRANCE DE DENAIN, EN 1712.

L'Excès de mépris du Prince Eugène pour nos Généraux, donna à ce qui peut s'appeller pour la France la délivrance de Denain ; & ce combat ſi peu meurtrier eut de telles ſuites, qu'on eut enfin la paix, & une paix bien différente de celle qu'on auroit ardem-

ment embraſſée, ſi les ennemis avoient daigné y entendre avant cet événement. Mais toutefois cette paix coûta bien cher à la France, & à l'Eſpagne la moitié de ſa Monarchie. On reconnut alors, mais trop tard, la folle vanité de n'avoir pas voulu ſe faire juſtice à ſoi-même dans le commencement de la décadence de nos affaires, d'avoir toujours compté les rétablir, & de n'avoir jamais voulu conſentir à céder un ſeul moulin de toute la Monarchie d'Eſpagne; autre folie dont on ne tarda guère à ſe répentir, & de gémir ſous un poids qui s'eſt fait ſentir long-tems par ſes ſuites.

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LES AVANTAGES PERSONNELS DU ROI ET DE TOUT CE QUI L'ENVIRONNOIT.

CE peu d'hiſtorique, eu égard à un règne ſi long & ſi rempli, eſt ſi lié au perſonnel du Roi, qu'on ne pouvoit l'o-

mettre pour repréſenter ce Monarque tel qu'il a véritablement été.

On l'a vu grand, riche, conquérant, arbitre de l'Europe, redouté, admiré tant qu'ont duré les Miniſtres & les Capitaines qui ont véritablement mérité ce nom. A leur fin, la machine a roulé quelque-tems d'impulſion ſur leur compte. Mais bientôt après, le tuf s'eſt montré, les erreurs ſe ſont multipliées, la décadence eſt arrivée à grands pas, ſans toutefois ouvrir les yeux à ce Maître ſi jaloux de tout faire & de tout diriger par lui-même.

Prince heureux, s'il en fût jamais, en figure unique, en forme corporelle, en ſanté égale & ferme, & preſque jamais interrompue, en ſiècle ſi fécond & ſi libéral pour lui en tout genre, qu'il a pu en cela ſeul, être comparé à celui d'Auguſte; en ſujets adorateurs; prodiguant leurs biens, leur ſang, leurs talens, la plupart juſqu'à leur réputation, quelques-uns même leur honneur,

pour le ſervir ; ſouvent ſeulement pour lui plaire. Heureux ſur-tout en famille.

En mère contente des reſpects & d'un certain crédit.

En frère, dont la vie anéantie par ſes goûts, & d'ailleurs futile par elle-même, ſe noyoit dans la bagatelle, ſe contentoit d'argent, ſe retenoit par ſa propre crainte & par celle de ſes favoris, & n'étoit guère moins courtiſan que ceux qui vouloient faire leur fortune.

Une épouſe vertueuſe, amoureuſe de lui, infatigablement patiente, d'ailleurs abſolument incapable.

Un fils unique, toute ſa vie à la liſière, qui, à cinquante ans, ne ſavoit encore que gémir ſous le poids de la contrainte & du diſcrédit, qui, environné & éclairé de toutes parts, n'oſoit que ce qui lui étoit permis, & qui ſe trouvant ainſi abſorbé, ne pouvoit cauſer la plus légère inquiétude.

En petits fils, dont l'âge & l'exemple.

ple du père, les braſſières dans leſquelles ils étoient ſcellés, raſſuroient contre les grands talens de l'aîné; ſur la grandeur du ſecond qui, de ſon trône, reçut toujours la loi de ſon aïeul dans une ſoumiſſion parfaite; & ſur les fougues de l'enfance du troiſième, qui ne tinrent rien de ce qu'elles faiſoient craindre.

Un neveu, qui, avec le goût extrême du plaiſir & de grands talens, tremblоit devant lui.

Deſcendant plus bas, des Princes du Sang, à commencer par le grand Condé, autrefois la terreur de ce règne, devenu tremblant devant ſes Miniſtres depuis ſon retour, à la paix des Pyrenées.

Monſieur le Prince ſon fils, le plus vif & le plus ſouple de tous les Courtiſans.

Monſieur le Duc, avec un courage plus élevé, mais farouche, par cela même le plus hors d'état de pouvoir ſe faire craindre, & avec ce caractère, auſſi timide que pas un des

ſiens à l'égard du Roi & du Gouvernement.

De deux Princes de Conti ſi aimables, l'ainé mort ſitôt, l'autre avec tout ſon eſprit, ſa valeur, ſes graces, ſon ſavoir, le cri public en ſa faveur juſqu'au milieu de la Cour, mourant de peur d'être accablé ſous la haine du Roi, dont les dégoûts lui coûtèrent enfin la vie.

Les plus grands Seigneurs, laſſés & ruinés par les longs troubles, aſſujettis par néceſſité; leurs ſucceſſeurs ſéparés, déſunis, livrés à l'ignorance, au frivole, aux plaiſirs, aux folles dépenſes, & pour ceux qui penſoient le moins mal à la fortune, & dès-lors à la ſervitude & à l'unique ambition de la Cour.

Des Parlemens ſubjugués à coups redoublés.

Nul Corps enſemble, & par laps de tems, preſque perſonne qui oſât, même à part ſoi, avoir aucun deſſein, beaucoup moins s'en ouvrir à qui que ce ſoit.

Enfin juſqu'à la diviſion des familles les plus proches parmi les plus conſidérables ; l'entière méconnoiſſance des parens & des parentes, ſi ce n'eſt à porter les deuils les plus éloignés.

Peu-à-peu tous les devoirs abſorbés par un ſeul : & la néceſſité fut de craindre & de tâcher de plaire.

Delà cette intérieure tranquillité, jamais troublée que par la folie momentanée du Chevalier de Rohan, frère du Père du Prince de Soubiſe, qui la paya incontinent de ſa tête ; & par les mouvemens des fanatiques des Cevenes, qui inquiétèrent plus qu'ils ne valurent, durèrent peu & furent ſans aucune ſuite, quoiqu'arrivés en pleine & fâcheuſe guerre contre toute l'Europe.

Delà cette autorité ſans bornes, qui put tout ce qu'elle voulut, qui ne trouva jamais la plus légère réſiſtance, ſi on en excepte des apparences plutôt que des réalités, ſur des matières de Rome, & en dernier lieu ſur la Conſtitution.

C'eſt-là ce qui s'appelle vivre & régner; mais il faut convenir en même tems, qu'en gliſſant ſur la conduite du cabinet & des armées, jamais Prince ne poſſéda à un ſi haut point l'art de régner.

L'ancienne Cour de la Reine ſa mère, qui excelloit à la ſavoir tenir, lui avoit imprimé une politeſſe diſtinguée, une gravité juſques dans l'air de galanterie, une dignité, une majeſté par-tout, qu'il ſut maintenir toute ſa vie, & lors même que, vers ſa fin, il abandonna la Cour à ſes propres débris. Mais cette dignité, il ne la vouloit que pour lui & par rapport à lui; & celle-là même relative, il la ſappa preſque toute pour mieux achever de ruiner toute autre, & de la mettre peu-à-peu, comme il fit, à l'uniſſon, en retranchant toutes le cérémonies & les diſtinctions dont il ne retint que l'ombre, & certaines trop marquées pour les détruire, en ſémant même dans celles-là des zizanies qui les rendoient en partie à charge, & en partie ridicules.

Cette conduite lui ſervoit encore à ſéparer, à diviſer, à affermir la dépendance, en la multipliant par des occaſions ſans nombre & très-intéreſſantes, qui, ſans cette adreſſe, ſeroient demeurées dans les régles, & cela ſans produire des diſputes & des recours à lui.

Sa maxime encore n'étoit que de les prévenir, hors des choſes bien marquées, & de ne les point juger; il ſavoit bien s'en garder pour ne point diminuer les occaſions qu'il ſe croyoit ſi utiles.

Il en uſoit de même, à cet égard, pour les Provinces. Peu-à-peu il réduiſit tout le monde à ſervir & à groſſir ſa Cour; ceux-là même dont il faiſoit le moins de cas.

Qui étoit d'âge à ſervir, n'oſoit entrer dans le ſervice; ce fut encore une autre adreſſe pour affoiblir les Seigneurs, & les accoutumer à l'égalité, & à rouler pêle-mêle avec tout le monde.

PRÉTEXTES QUI ENGAGÈRENT LOUIS XIV A S'ÉLOIGNER DE PARIS.

PLuſieurs choſes contribuèrent pour toujours à tirer la Cour hors de Paris, & à la tenir ſans interruption à la campagne. Les troubles de la Minorité, dont cette ville fut le grand théâtre, avoient inſpiré au Roi de l'averſion pour ſa Capitale : la perſuaſion encore que ſon ſéjour y étoit dangereux, & que la réſidence de la Cour ailleurs rendroit à Paris les cabales moins fréquentes par la diſtance des lieux, quelque peu éloignés qu'ils fuſſent, & en même tems plus difficiles à cacher par les allées & venues, fut un nouveau motif qui s'en éloigna.

Il ne pouvoit pas pardonner à Paris ſa ſortie fugitive de cette ville la veille des Rois, ni de l'avoir rendu, malgré lui, témoin de ſes larmes, à la première

retraite de Madame de la Valliere.

Il s'y trouvoit encore importuné de la foule du peuple, chaque fois qu'il ſortoit, & qu'il paroiſſoit dans les rues. Il ne l'étoit pas moins d'une autre ſorte de foule de gens de la ville, qui n'étoit pas pour l'aller chercher plus loin.

Le goût de la promenade & de la chaſſe, bien plus communes à la campagne qu'à Paris, éloigné des forêts, & ſtérile en lieux de promenades; celui des bâtimens qui vint après & peu-à-peu toujours croiſſant, ne lui en permettoient pas l'amuſement dans une ville, où il n'auroit pu éviter d'être continuellement en ſpectacle. Enfin l'idée de ſe rendre plus vénérable, en ſe dérobant aux yeux de la multitude & à l'habitude d'en être vu tous les jours; toutes ces conſidérations fixèrent le Roi à St. Germain, & bientot après la mort de la Reine ſa mère.

Ce fut là où il commença par attirer

le monde par les fêtes & les galanteries, & à faire ſentir qu'il vouloit être vu ſouvent.

ORIGINE ET RAISONS DU CHOIX DU ROI,

POUR SA DEMEURE A VERSAILLES.

SOn goût pour Madame de la Valliere, qui fut d'abord un myſtère, donna lieu à de fréquentes promenades à Verſailles, petit Château de cartes alors, bâti par Louis XIII; ennuyé, & ſa ſuite encore plus, d'y avoir ſouvent couché dans un méchant cabaret à rouliers, & dans un moulin à vent, excédé de ſes longues chaſſes dans la forêt de Saint-Leger & plus loin encore; loin de ces tems réſervés à ſon fils, où les routes, la viteſſe des chiens & le nombre gagé des piqueurs & chaſſeurs à cheval, ont rendu les chaſſes ſi aiſées & ſi courtes, ce Monarque ne couchoit jamais, ou

bien rarement, à Verſailles, qu'une nuit par néceſſité. Le Roi, ſon fils, le fréquenta davantage.

Il y tranſporta tout-à-fait ſa demeure, peu de tems avant la mort de la Reine; il y fit des logemens infinis, que l'on lui faiſoit la cour de lui demander, au lieu qu'à St. Germain, preſque tout le monde avoit l'incommodité d'être à la ville; & le peu qui étoit logé au Château, y étoit étrangement à l'étroit.

ART DES DISTINCTIONS SINGULIERES ET DES PRÉFÉRENCES, PAR LEQUEL LE ROI SAVOIT ENCHAINER LES SEIGNEURS AUPRÈS DE LUI.

LEs fêtes fréquentes, les promenades particulières à Verſailles, les voyages, furent des moyens que le Roi ſuivit, pour diſtinguer & pour mortifier, en nommant les perſonnes, qui, à chaque fois, en devoient être, & pour tenir chacun attentif & aſſidu à lui plaire.

Il ſentoit qu'il n'avoit pas, à beaucoup près, aſſez de graces à répandre, pour faire un effet continuel; il en ſubſtitua donc d'idéales aux véritables; par la jalouſie, les petites préférences qui ſe trouvoient tous les jours, &, pour ainſi dire, à tous momens par ſon art, les eſpérances que ces petites préférences & ces diſtinctions faiſoient naître, & la conſidération qui s'en tiroit. Perſonne ne fut plus ingénieux que lui à les inventer.

Marly, dans la ſuite, lui fut en cela d'un plus grand uſage, & Trianon où tout le monde, à la vérité, pouvoit lui aller faire ſa cour, mais où les Dames avoient l'honneur de manger avec lui, & où, à chaque repas, elles étoient choiſies.

Le bougeoir qu'il faiſoit tenir tous les ſoirs à ſon coucher par un Courtiſan qu'il vouloit diſtinguer, & toujours entre les plus qualifiés de ceux qui s'y trouvoient, qu'il nommoit tout haut, au ſortir de ſa priere.

Les Juſte-au-corps, à Brevet, furent une autre de ſes inventions. Ils étoient bleus, doublés de rouges, brodés d'un deſſein magnifique d'or & un peu d'argent particulier à ſes habits. Il n'y en avoit qu'un nombre dont le Roi, ſa famille & les Princes du ſang étoient; mais ceux-ci, comme le reſte des Courtiſans, n'en avoient qu'à meſure qu'il en vaquoit. Les plus diſtingués de la Cour, par eux-mêmes ou par la faveur, en

demandoient au Roi : & c'étoit une grace que d'en obtenir. Le Secrétaire d'Etat, ayant la maiſon du Roi en ſon département, en expédioit un brevet, & nul d'eux n'étoit à portée d'en avoir. Ils furent imaginés pour ceux, en très-petit nombre, qui avoient la liberté de ſuivre le Roi aux promenades à Verſailles, ſans être nommés ; & depuis que cela ceſſa, les habits ont ceſſé auſſi de donner aucuns privilèges, excepté celui d'être portés, quoiqu'on fût en deuil de Cour ou de famille, pourvu que le deuil ne fût pas grand, ou qu'il fût ſur ſa fin, & dans les tems encore où il étoit défendu de porter de l'or ou de l'argent.

Je ne l'ai jamais vu porter au Roi, à Monſeigneur, ni à Monſieur ; mais très-ſouvent aux trois fils de Monſeigneur, & à tous les autres Princes, & juſqu'à la mort du Roi ; dès qu'il en vaquoit un, c'étoit à qui l'auroit, entre les gens de la Cour les plus conſidérables ; & ſi un jeune Seigneur l'obtenoit, c'étoit une grande diſtinction.

Quant aux différentes adreſſes de cette nature, qui ſe ſuccédèrent les unes aux autres, à meſure que le Roi avança en âge, & que les fêtes changeoient ou diminuoient, & les attentions qu'il marquoit pour avoir toujours une Cour nombreuſe, on ne finiroit point à les expliquer.

Non-ſeulement il étoit ſenſible à la préſence continuelle de ce qu'il y avoit de diſtingué; mais il l'étoit auſſi aux étages inférieurs. Il regardoit à droite & à gauche à ſon lever, à ſon coucher, à ſes repas, en paſſant dans les appartemens, dans les jardins de Verſailles, où ſeulement les Courtiſans avoient la liberté de le ſuivre; il voyoit & remarquoit tout le monde; aucun ne lui échappoit juſqu'à ceux qui n'eſpéroient pas même en être vus. Il diſtinguoit très-bien, en lui-même, les abſences de ceux qui étoient toujours à la Cour; celles des paſſagers qui y venoient plus ou moins ſouvent; les cauſes générales &

particulières de ces abſences : il les combinoit, & ne perdoit pas la plus légère occaſion d'agir, à leur égard, en conſéquence.

C'étoit un démérite aux uns, & à tout ce qu'il y a de diſtingué, de ne pas faire de la Cour ſon ſéjour ordinaire ; aux autres d'y venir rarement, & une diſgrace ſûre pour qui n'y venoit jamais. Quand il s'agiſſoit de quelque choſe pour eux, *je ne les connois pas*, répondoit-il. Sur ceux qui ſe préſentoient rarement : *C'eſt un homme que je ne vois jamais ;* & ces arrêts là étoient irrévocables.

C'étoit un autre crime de ne point aller à Fontainebleau qu'il regardoit comme Verſailles ; & pour certaines gens, de ne point demander d'être des voyages de Marly, quoique ſans deſſein de les y mener, les uns toujours, & les autres ſouvent. Mais ſi on étoit ſur le pied d'y aller toujours, il falloit une excuſe valable pour s'en diſpenſer, hommes & femmes de même ; ſur-tout il ne

pouvoit ſouffrir les gens qui ſe plaiſoient à Paris.

Il ſuportoit aiſément ceux qui aimoient leur campagne, encore y falloit-il être meſuré, ou avoir pris ſes précautions, avant d'y aller, de paſſer un tems un peu long à la Cour. Cela ne ſe bornoit point aux perſonnes en charge, ou familières, ou bien traitées, ni à celles que leur âge ou leur repréſentation marquoient plus que les autres; la deſtination ſeule ſuffiſoit dans les gens habitués à la Cour.

CURIOSITÉ POLITIQUE ET SECRETE

DE LOUIS XIV.

LOuis XIV s'étudioit, avec grand ſoin, à être informé de ce qui ſe paſſoit partout dans les lieux publics, dans les maiſons particulières, dans le commerce du monde, dans les ſecrets des familles &

des liaiſons. Les raporteurs étoient infinis ; il en avoit de toute eſpèce ; pluſieurs qui ignoroient que leurs relations allaſſent juſqu'à lui, d'autres qui le ſavoient, quelques-uns qui lui écrivoient directement, en faiſant rendre les lettres par les voies qu'il leur avoit preſcrites ; & ces lettres là n'étoient vues que de lui, & toujours avant toute autre choſe ; quelques autres enfin qui parloient quelquefois ſecrettement dans ſes cabinets par les derrières.

Ces voies rompoient le col à une infinité de gens de tous états, ſans qu'ils en ayent pu découvrir la cauſe ; & le Roi prévenu ne revenoit jamais, ou ſi rarement, que rien ne l'étoit davantage.

Il avoit encore quelque choſe de fort embarraſſant pour les autres, & quelquefois pour lui-même ; c'eſt qu'encore qu'il eût la mémoire excellente, même pour reconnoître un homme du commun qu'il avoit vu une fois, au bout de vingt ans, & pour les choſes qu'il

en

en avoit ſues, & qu'il ne confondoit pas; il n'étoit pourtant pas poſſible qu'il ſe ſouvînt de tout, au nombre infini de ce qui venoit chaque jour à ſa connoiſſance: s'il lui étoit revenu quelque choſe contre un homme à placer, c'en étoit aſſez pour l'exclure. Il ne cédoit point aux repréſentations d'un Miniſtre, d'un Général, de ſon Confeſſeur même, ſuivant l'eſpèce des choſes ou des gens dont il s'agiſſoit; il répondoit qu'il ne ſavoit plus ce qui lui en étoit revenu; mais qu'il étoit plus ſûr d'en prendre un autre, dont il ne lui étoit rien revenu du tout.

Ce fut à ſon déſir d'être inſtruit que les fonctions de Lieutenant de Police furent redevables de leur établiſſement; Elles allèrent toujours depuis croiſſant. Ces Officiers ont tous été ſous lui plus craints, plus ménagés, auſſi conſidérés que les Miniſtres; & il n'y avoit perſonne en France, ſans excepter les Princes du Sang, qui n'eût intérêt de les ménager, & qui ne le fît.

Outre les rapports ſérieux qui lui revenoient par eux, il ſe divertiſſoit d'apprendre toutes les galanteries & toutes les ſottiſes de Paris. Pontchartrain, qui avoit Paris & la Cour dans ſon département, lui faiſoit tellement la cour par cette voie, qu'elle le ſoutint ſouvent auprès du Roi, & de l'aveu du Roi même, contre de rudes atteintes, auxquelles, ſans cela, il auroit ſuccombé; & ont le ſut plus d'une fois par Madame de Maintenon, par Madame la Ducheſſe de Bourgogne, par M. le Comte de Toulouſe, par les valets intérieurs.

SECRET ET DISCRÈTION DU ROI.

ANECDOTE.

CONFIDENCE SINGULIÈRE.

LE ſecret étoit impénétrable, & jamais rien ne coûta moins au Roi que de ſe taire profondément, & de diſſimuler de

même ; mais avec cela, jamais de menſonge ; il ſe piquoit de tenir parole. Auſſi ne la donnoit-il preſque jamais.

Pour le ſecret d'autrui, il le gardoit auſſi religieuſement que le ſien. Il étoit même flatté de certaines confeſſions & de certaines confidences, & même des confiances ; & il n'y avoit ni Miniſtres, ni Favoris qui puſſent y donner atteinte.

On a ſu, entre beaucoup d'autres, l'aventure fameuſe d'une femme de nom, laquelle a toujours été pleinement ignorée, & même juſqu'au ſoupçon, qui, ſéparée de lieu depuis un an d'avec ſon mari, ſe trouvant groſſe & ſur le point de le voir arriver de l'armée, à bout enfin de tous moyens, fit demander en grâce au Roi, une audience ſecrette, dont qui que ce ſoit ne pût s'appercevoir, pour l'affaire du monde la plus importante.

Elle l'obtint ; elle ſe confia au Roi dans cet extrême beſoin ; & elle lui dit que c'étoit comme au plus honnête homme de ſon Royaume.

Le Roi lui conſeilla de profiter d'une ſi grande détreſſe pour vivre plus ſagement à l'avenir, & lui promit de retenir ſur le champ ſon mari ſur la frontière, ſous prétexte de ſon ſervice, tant & ſi long-tems qu'il ne pût avoir aucun ſoupçon, & de ne le laiſſer revenir ſous aucun prétexte.

En effet, il en donna le même jour l'ordre à Louvois, & lui défendit, non-ſeulement tout congé, mais de ſouffrir qu'il s'abſentât un ſeul jour du poſte qu'il lui aſſignoit, pour y commander tout l'hiver.

L'Officier qui étoit diſtingué, qui n'avoit rien moins que ſouhaité, encore moins demandé d'être employé l'hiver ſur la frontière, & Louvois qui y avoit auſſi peu penſé, furent également ſurpris & fâchés; il n'en fallut pas moins obeïr à la lettre, & ſans demander pourquoi. Le Roi n'en a fait l'hiſtoire que bien des années après, & lorſqu'il fut bien ſûr que les gens qu'elle regardoit

ne ſe pouvoient plus démêler, comme en effet, ils n'ont jamais pû l'être, pas même du ſoupçon le plus vague & le plus incertain.

TALENS DU ROI

POUR DONNER, POUR ACCUEILLIR, POUR PARLER, POUR SALUER; SES GRACES, SA MAJESTÉ, SA DOUCEUR, SA POLITESSE, SON EXACTITUDE POUR SON SERVICE.

JAmais perſonne ne donna de meilleure grâce, & ne ſut mieux augmenter par-là le prix de ſes bienfaits. Jamais perſonne ne compoſa mieux ſes paroles, ſon ſourire, même juſqu'à ſes regards; il rendit tout précieux par le choix & la majeſté, à quoi la rareté & la briéveté de ſes diſcours ajoutoit beaucoup; s'il les adreſſoit à quelqu'un, ou de queſtion, ou de choſe indifférente, toute l'aſſiſtan-

ce le regardoit ; c'étoit une diſtinction dont on s'entretenoit, & qui donnoit toujours une ſorte de conſidération.

Il en étoit de même de toutes les attentions & les diſtinctions, & des préférences qu'il donnoit dans leur proportion.

Jamais il ne lui échappa de dire rien de déſobligeant à perſonne ; & s'il avoit à reprendre, a reprimander, ou à corriger, ce qui étoit fort rare, c'étoit toujours avec un air plus ou moins de bonté, preſque jamais avec ſéchéreſſe, rarement avec colère.

Jamais homme ſi naturellement poli, & d'une politeſſe ſi fort meſurée, ſi fort par dégrés, ni qui diſtinguât mieux l'âge, le mérite, le rang, & dans ſes réponſes quand elles paſſoient, *je le verrai*, & dans ſes manières.

Ces étages divers ſe marquoient exactement dans ſa manière de ſaluer, de recevoir les révérences, lorſqu'on parloit, ou qu'on arrivoit. Il étoit admira-

ble pour recevoir différemment les ſaluts à la tête des lignes, à l'armée, ou aux revues.

Mais ſur-tout pour les femmes rien n'étoit pareil. Jamais il n'a paſſé devant la moindre *coîfée*, ſans ſoulever ſon chapeau. Je dis aux femmes de chambre, & qu'il connoiſſoit pour telles, comme cela arrivoit ſouvent à Marly.

Aux Dames, il ôtoit ſon chapeau tout à fait, mais le plus ou moins loin; aux gens titrés à demi, il le tenoit en l'air, ou à ſon oreille quelques inſtans plus ou moins marqués; aux Seigneurs, mais qui l'étoient moins, il ſe contentoit de mettre la main au chapeau. Il l'ôtoit, comme aux Dames, pour les Princes du Sang; s'il abordoit des Dames, il ne ſe couvroit qu'après les avoir quittées. Tout cela n'étoit que dehors; car dans la maiſon il n'étoit jamais couvert.

Ses révérences plus ou moins marquées, mais toujours légères, avoient une grâce & une majeſté incomparables,

juſqu'à ſa manière de ſe ſoulever à demi, à ſon ſouper, pour chaque Dame aſſiſe qui arrivoit, non pour aucun autre, ni pour les Princes du Sang; Mais ſur la fin, cela le fatiguoit, quoiqu'il neût jamais ceſſé de le faire; & les Dames aſſiſes évitoient d'entrer à ſon ſouper, quand il étoit commencé.

C'étoit encore avec la même diſtinction qu'il recevoit le ſervice de Monſieur, de M. le Duc d'Orléans, des Princes du Sang. A ces derniers, il ne faiſoit que marquer, à Monſeigneur de même, & à Meſſeigneurs ſes fils, par familiarité; aux grands Officiers, un air de bonté & d'attention.

Si on lui faiſoit attendre quelque choſe à ſon habiller, c'étoit toujours avec patience. Exact aux heures qu'il donnoit pour toute ſa journée; une préciſion nette & courte dans ſes ordres.

Si dans les vilains tems d'hiver qu'il ne pouvoit aller dehors, qu'il paſſât chez Madame de Maintenon une grande heu-

re plutôt qu'il n'en avoit donné l'ordre, ce qui ne lui arrivoit guère, & que le Capitaine des Gardes en quartier ne s'y trouvât pas, il ne manquoit pas de lui dire après, que c'étoit ſa faute à lui d'avoir prévenu l'heure, non celle du Capitaine des Gardes de l'avoir manquée.

Auſſi avec cette regle, qui ne manquoit jamais, étoit-il ſervi avec la dernière exactitude, & elle étoit d'une commodité infinie pour les Courtiſans.

TRAITEMENT ET CRÉDIT DU DOMESTIQUE INTÉRIEUR DU ROI.

IL traitoit bien ſes valets, ſur-tout ſes intérieurs. C'étoit parmi eux qu'il ſe communiquoit le plus familièrement, ſur-tout aux principaux.

Leur amitié & leur averſion a eu ſouvent de grands effets. Ils étoient ſans ceſſe à portée de rendre de bons ou de mau-

vais ſervices. Auſſi faiſoient-ils ſouvent de ces puiſſans affranchis des Empereurs Romains, à qui le Sénat & les Grands de l'Empire faiſoient leur Cour. Ceux-là, dans tout ce règne, ne furent ni moins comptés, ni moins courtiſés. Les Miniſtres, même les plus puiſſans, les ménagèrent ouvertement, & les Princes du Sang, ſans parler de tout ce qui eſt inférieur, en firent de même.

Les charges, des premiers Gentilhommes de la Chambre, furent plus qu'obſcurcies par les premiers valets de Chambre; & les grandes charges ne ſe ſoutinrent que dans la meſure que les valets de leur dépendance, ou les petits Officiers très-ſubalternes approchoient néceſſairement plus ou moins du Roi.

L'inſolence auſſi étoit grande dans la plupart d'eux, & telle qu'il falloit ſavoir l'éviter ou la ſupporter avec patience.

Le Roi le ſavoit, & racontoit quelquefois, avec complaiſance, qu'ayant dans ſa jeuneſſe envoyé, pour je ne ſais

quoi, une lettre au Duc de Montbazon, Gouverneur de Paris en une de ſes maiſons de campagne près de cette ville, par un de ſes valets de pied, il y arriva comme M. de Montbazon alloit ſe mettre à table, qu'il avoit forcé ce valet de pied de s'y mettre avec lui, & le conduiſit lorſqu'il le renvoya juſques dans ſa Cour, parce qu'il venoit de la part du Roi.

Il ne manquoit guère auſſi de demander à ſes Gentilhommes ordinaires, quand ils revenoient de ſa part de faire des complimens de conjouiſſance ou de condoléance, aux gens titrés hommes & femmes, mais à nuls autres, comment ils avoient été reçus; & il auroit trouvé mauvais qu'on ne les eût pas fait aſſeoir & conduit fort loin.

AIR DE GALANTERIE, DE GRANDEUR, DE MAJESTÉ, DE REPRÉSENTATION, &c. ADMIRABLE ET IMPOSANT DANS TOUTES LES ACTIONS ET EXERCICES DU ROI.

Rien n'étoit pareil à lui aux revues, aux fêtes, & par-tout où un air de galanterie pouvoit avoir lieu par la préſence des Dames.

On l'a déjà dit, il l'avoit puiſée à la Cour de la Reine ſa mère, & chez la Comteſſe de Soiſſons, mais toujours majeſtueuſe, quoique quelquefois avec de la gaieté; & jamais devant le monde rien de déplacé, ni de haſardé. Mais juſqu'au moindre geſte, ſon marcher, ſon port, toute ſa contenance, tout meſuré, tout décent, noble, grand, majeſtueux, & toutefois naturel, à quoi l'habitude & l'avantage incomparable & unique de toute ſa figure donnoit une gran-

de facilité ; auſſi dans les choſes ſérieuſes, les audiences des Ambaſſadeurs, les cérémonies, jamais homme n'a tant impoſé, & il falloit commencer par s'accoutumer à le voir, ſi en le haranguant, on ne vouloit pas s'expoſer à demeurer court.

Les réponſes, en ces occaſions, étoient toujours courtes, juſtes, pleines, & très-rarement ſans quelque choſe d'obligeant, quelquefois même de flatteur, quand les diſcours le méritoient.

Le reſpect auſſi qu'inſpiroit ſa préſence, en quelque lieu qu'il fût, impoſoit ſilence, & juſques à une ſorte de frayeur.

GOUT DU ROI

POUR LES EXERCICES DU CORPS.

IL aimoit fort l'air & les exercices, tant qu'il en pût faire. Il avoit excellé à la Danſe, au Mail, à la Paume ; il étoit encore admirable à cheval, à un âge

avancé. Il aimoit à voir faire toutes ces choſes avec grâce & adreſſe. S'en bien ou mal acquitter devant lui, étoit mérite ou démerite. Il diſoit que de ces choſes, qui n'étoient point néceſſaires, il ne falloit pas s'en mêler, ſi on ne les faiſoit pas bien.

Il aimoit fort à tirer, & il n'y avoit point de ſi bon tireur que lui, & avec tant de grâce. Il vouloit des chiennes couchantes excellentes. Il en avoit toujours ſept ou huit dans ſes cabinets, & ſe plaiſoit à leur donner lui-même à manger pour s'en faire connoître. Il aimoit fort auſſi à courre le cerf, mais en calèche, depuis qu'il s'étoit caſſé le bras à Fontainebleau en courant, auſſi-tôt après la mort de ſa mère.

Il étoit ſeul dans une manière de ſoufflet tiré par quatre petits chevaux à cinq ou ſix relais, & il menoit lui-même, à toute bride, avec une adreſſe incomparable & une juſteſſe que n'avoient pas les meilleurs cochers, & toujours la même

grâce à tout ce qu'il faiſoit. Ses poſtillons étoient des enfans, depuis neuf ou dix ans juſqu'à quinze, & il les dirigeoit.

MAGNIFICENCE DU ROI,

SA PASSION POUR LES BATIMENS, L'AMBITION QU'IL EUT DE CRÉER EN CE GENRE DANS LES LIEUX LES PLUS INGRATS. DÉTAILS CURIEUX SUR VERSAILLES, TRIANON, CLUGNY, MARLY.

RIen, juſqu'à lui, n'a approché du nombre & de la magnificence de ſes équipages de chaſſe, & de toutes ſes autres ſortes d'équipages. Ses bâtimens, qui pourroit les nombrer? En même-tems, qui n'en déplorera pas le caprice, le mauvais goût? Il abandonna St. Germain, & ne fit jamais à Paris ni ornement, ni commodité que le Pont-Royal, par pure néceſſité; en quoi, avec ſon incomparable étendue, elle eſt ſi inférieu-

re à tant de villes, dans toutes les parties de l'Europe.

Lorſqu'on fit la place de Vendôme, elle étoit quarrée; M. de Louvois en vit les quatre paremens bâtis. Son deſſein étoit d'y placer la Bibliothèque du Roi, les Médailles, le Balancier; toutes les Académies & le Grand Conſeil.

Le premier ſoin du Roi, le jour de la mort de Louvois, fut d'arrêter ce travail, & de donner des ordres pour faire couper à pans les angles de la place, en la diminuant d'autant, de n'y placer rien de ce qui y étoit deſtiné, & de n'y faire que des maiſons, ainſi qu'on la voit.

Saint Germain, lieu unique pour raſſembler les merveilles de la vue, l'immenſe plein pié d'une forêt toute joignante, unique encore par la beauté de ſes arbres, de ſon terrein, de ſa ſituation, l'avantage & la facilité des eaux de ſource ſur cette élévation, les agrémens admirables des jardins, des hauteurs & des terraſſes, qui, les unes ſur les autres,

autres, pouvoient aiſément ſe conduire dans toute l'étendue qu'on auroit voulu, les charmes & les commodités de la Seine, enfin une ville toute faite & que ſa poſition entretenoit par elle-même, il l'abandonna pour Verſailles, le plus triſte & le plus ingrat de tous les lieux, ſans vue, ſans bois, ſans eaux, ſans terre, parce que tout y eſt ſable mouvant, ou marécage, ſans air, par conſéquent qui n'y peut être bon; il ſe plut à tyranniſer la nature, à la dompter à force d'art & de tréſors. Il y bâtit, l'un après l'autre ſans deſſein général, le beau & le vilain furent confondus enſemble, & le vaſte fut joint à l'étranglé.

Son appartement & celui de la Reine y ont les dernières incommodités, avec les vues de cabinets & de tout ce qui eſt derrière, les plus obſcures, les plus enfermées, les plus puantes.

Les jardins, dont la magnificence étonne, mais dont le plus léger uſage rebute, ſont du plus mauvais goût. On

n'y eſt conduit, dans la fraîcheur de l'ombre, que par une vaſte Zone torride, aubout de laquelle il n'y a plus, qu'à monter & à deſcendre; & avec la coline, qui eſt for tcourte, ſe terminent les jardins; la recoupe y brûle les pieds; mais ſans cette recoupe, on enfonceroit ici dans les ſables, & là dans la plus noire fange.

La violence, qui y a été faite partout à la nature, repouſſe & dégoûte malgré ſoi. L'abondance des eaux forcées & ramaſſées de toutes parts, les rend vertes, épaiſſes, bourbeuſes; elles répandent une humidité mal-ſaine & nuiſible, une odeur qui l'eſt encore plus: leurs effets, qu'il faut pourtant beaucoup ménager, ſont incomparables; mais de ce tout, il réſulte qu'on admire & qu'on frémit.

Du côté de la Cour, l'étranglé ſuffoque, & ces vaſtes aîles s'enfuient, ſans tenir à rien. Du côté des jardins, on jouit de la beauté du tout enſemble;

mais on croit voir un palais qui a été brûlé, où le dernier étage & les toits manquent encore.

La Chapelle qu'il écraſe, parce que Manſart voulut engager le Roi à élever le tout d'un étage, a de tout côté la triſte repréſentation d'un immenſe catafalque. La main d'œuvre y eſt exquiſe en tout genre, l'ordonnance nulle; tout y a été fait pour la tribune, parce que le Roi n'alloit guère ailleurs; & celles des côtés ſont inacceſſibles par l'unique défilé qui conduit à chacune.

On ne finiroit pas ſur les défauts monſtrueux d'un palais ſi immenſe & ſi immenſement cher, avec ſes accompagnemens qui le ſont encore davantage; orangerie, potagers, chenil, grandes & petites écuries pareilles, commun prodigieux, enfin une ville entière où il n'y avoit autrefois qu'un très-miſérable cabaret, un moulin à vent, & ce petit château de cartes que Louis XIII y avoit fait pour n'y plus coucher ſur la paille, qui

n'étoit que de la contenance étroite & baſſe autour de la cour de marbre, qui en faiſoit la cour, & dont le bâtiment du fond n'avoit que deux corps à petites aîles.

Encore ce Verſailles de Louis, ce chef-d'œuvre ſi ruineux & de ſi mauvais goût, & où les changemens entiers des Baſſins & des boſquets ont enterré tant d'or qui ne peut paroître, n'a-t'il pu être achevé.

Parmi tant de Sallons, entaſſés les uns ſur les autres, il n'y a ni ſalle de Comédie, ni ſalle à Banquet, ni de bal : Devant & derrière, il reſte beaucoup à faire.

Les Parcs & les avenues, tout en plaine, ne peuvent venir ; en gibier, il faut y en jetter ſans ceſſe ; en rigoles de quatre à cinq lieues de cours, elles ſont ſans nombre ; en murailles enfin qui, par leur immenſe contour, enferment comme une petite province du plus triſte & du plus vilain pays du monde.

Trianon, dans ce même parc & à la porte de Verſailles, d'abord maiſon de porcelaine à aller faire des collations, aggrandi après pour y pouvoir coucher, enfin palais de marbre, de jaſpe & de Porphire avec des jardins délicieux.

La ménagerie vis-à-vis de l'autre côté de la croiſée du canal de Verſailles, toute de riens exquis, & garnie de toutes ſortes de bêtes à deux ou à quatre pieds des plus rares.

Enfin Clugny bâti par Madame de Monteſpan en propre, paſſé au Duc du Maine au bout du parc à Verſailles, Château ſuperbe avec ſes eaux, ſes jardins, ſon parc, des aqueducs des Romains; de tous les côtés, l'Aſie ni l'antiquité n'offrent rien de ſi vaſte, de ſi multiplié, de ſi travaillé, de ſi ſuperbe, de ſi rempli de monumens les plus rares de tous les ſiècles; en marbres les plus exquis de toutes les ſortes, en bronzes, en peintures, en ſculptures, rien de ſi achevé.

Mais l'eau manquoit, quoiqu'on pût faire, & ces merveilles de l'art en fontaines tariſſoient, comme elles font encore à tout moment, malgré la prévoyance de ces mers de réſervoirs, qui avoient coûté tant de millions à établir, & à conduire ſur le ſable mouvant & la fange. Qui l'auroit cru ? Ce défaut devint la ruine de l'infanterie. Madame de Maintenon étoit à la Cour ; M. de Louvois étoit bien avec elle : on jouiſſoit de la paix. Il imagina de détourner la rivière d'Eure entre Chartres & Maintenon, & de la faire venir toute entiere à Verſailles.

Qui pourra dire l'or & les hommes que la tentative en coûta, pendant pluſieurs années, juſques là qu'il fût défendu, ſous les plus grandes peines, dans le camp qu'on y avoit établi, & qu'on y tint très-long-tems, d'y parler des malades, ſur-tout des morts, que le travail, & plus encore les exhalaiſons, de tant de terres remuées, tuoient ? Combien d'autres furent des années à ſe rétablir

de cette contagion ? Combien n'en ont pu reprendre leur ſanté, pendant le reſte de leur vie ? Et toutefois, non-ſeulement les Officiers particuliers, mais les Colonels, les Brigadiers, & ce qu'on y employa d'Officiers-Généraux n'avoient pas, quels qu'ils fuſſent, la liberté de s'en abſenter un quart d'heure, ni de manquer, eux-mêmes, un quart d'heure de ſervice ſur les travaux.

La guerre les interrompit en 1688, ſans qu'ils ayent été repris depuis. Il n'en eſt reſté que d'informes monumens qui éterniſent cette cruelle entrepriſe.

Enfin le Roi, laſſé du beau & de la foule, ſe perſuada qu'il vouloit quelquefois du petit & de la ſolitude. Il chercha, autour de Verſailles, de quoi ſatisfaire ce nouveau goût ; il viſita pluſieurs endroits ; il parcourut les côteaux qui découvrent Saint-Germain, & cette vaſte plaine qui eſt au bas où la Seine ſerpente & arroſe tant de gros lieux & de richeſſes, en quittant Paris. On le

preſſa de s'arrêter à Luciennes, où Cavois eut depuis une maiſon, dont la vue eſt enchantée ; mais il répondit que cette heureuſe ſituation le ruineroit ; que comme il vouloit un lieu, il vouloit auſſi une ſituation qui ne lui permît pas de ſonger à y rien faire.

Il trouva, derrière Luciennes, un vallon étroit, profond, à bords eſcarpés, inacceſſible par ſes marécages, ſans aucune vue, enfermé de colines de toutes parts, extrêmement à l'étroit, avec un méchant village ſur le penchant d'une de ces collines qui s'appelloit *Marly*. Cette clôture ſans vue, ni moyen d'en avoir, fit tout ſon mérite ; l'étroit du vallon, où on ne pouvoit s'étendre, y ajouta beaucoup ; il crut choiſir un Miniſtre, un Favori, un Général d'armée.

Ce fut un grand travail de deſſécher ce cloâque de tous les environs, qui y jettoient leurs voieries, & d'y rapporter des terres.

L'Hermitage fut fait : ce n'étoit que

pour y coucher trois nuits du mercredi au ſamedi, deux ou trois fois l'année, avec une douzaine de Courtiſans, en charge, les plus indiſpenſables. Peu-à-peu l'Hermitage fut augmenté; d'accroiſſement en accroiſſement, les collines furent taillées pour faire place & y bâtir, & celles du bout largement emportées pour donner au moins une échappée de vue fort imparfaite. Enfin en bâtimens, en jardins, en eaux, en aqueducs; en ce qui eſt ſi curieux ſous le nom de machine de Marly, en parcs, en forêts ornées & renfermées, en ſtatues, en meubles précieux, Marly eſt devenu ce qu'on le voit encore, tout dépouillé qu'il eſt depuis la mort du Roi, en forêts toutes venues & touffues, en grands arbres qu'on y a apportés ſans ceſſe de Compiègne & de bien plus loin, dont les trois quarts mouroient, & qu'on remplaçoit auſſi-tôt en vaſtes eſpaces de bois & d'allées obſcures, ſubitement changées en immenſes pièces d'eau, où on ſe pro-

menoit en gondole, remiſes en forêts à n'y pas voir le jour, dès le moment qu'on les plantoit; je parle de ce que j'ai vu en ſix ſemaines, en baſſins changés cent fois, en caſcades de même, en figures ſucceſſives & toutes différentes, en ſéjours de carpes ornés de dorures & de peintures les plus exquiſes, à peine achevées, rechangées & rétablies autrement par les mêmes maîtres une infinité de fois.

Cette prodigieuſe machine, dont on vient de parler, avec ſes immenſes aqueducs, ſes conduits & ſes réſervoirs monſtrueux, uniquement conſacrés à Marly, ſans plus porter d'eau à Verſailles.

C'eſt peu de dire que Verſailles, tel qu'on la vu, n'a point couté autant que Marly; que ſi on y ajoute les dépenſes de ces continuels voyages, qui devinrent enfin au moins égaux aux ſéjours de Verſailles, ſouvent preſqu'auſſi nombreux, & tout à la fin de la vie du Roi, le ſéjour le plus ordinaire, on ne dira pas trop ſur

Marly ſeul, en comptant par milliards.

ANECDOTES INTÉRESSANTES.

LOuis XIV, dans ſa jeuneſſe, plus fait pour les amours qu'aucun de ſes ſujets, ſe fixa à Madame de la Valliere. On en ſait les progrès & les ſuites.

Madame de Monteſpan fut celle dont la rare beauté le toucha enſuite, même pendant le règne de Madame de la Valliere. Elle s'en apperçut bientôt; elle preſſa vainement ſon mari de l'emmener en Guienne. Une folle confiance ne voulut pas l'écouter. Elle lui parloit alors de bonne foi. A la fin le Roi en fut écouté.

Il les promena aux frontières, aux camps, des momens aux armées, toutes deux dans le carroſſe de la Reine. A la fin Madame de Monteſpan triompha; elle eut, de la Comteſſe de Soiſſons,

forcée par la diſgrace, la démiſſion de la charge créée pour elle de Surintendante de la Maiſon de la Reine, à laquelle on ſuppoſa le tabouret attaché, parce qu'ayant un mari, elle ne pouvoit être faite Ducheſſe.

Madame de Fontevrault vint bientôt à la Cour, avec plus d'eſprit & de beauté encore que Madame de Monteſpan ſa ſœur, pour jouir de la gloire de cette aînée, & être de tous les plaiſirs particuliers du Roi, les plus charmans par l'eſprit & par les fêtes, avec Madame de Thiange ſon autre ſœur.

La maiſon de Madame de Monteſpan devint le centre de la Cour, des plaiſirs, de la fortune & des eſpérances.

Ce fut auſſi le centre de l'eſprit & d'un tour ſi particulier, ſi délicat, ſi fin, mais toujours ſi naturel & ſi agréable, qu'il ſe faiſoit diſtinguer à ſon caractère unique. C'étoit celui de ſes trois ſœurs, qui toutes trois en avoient infiniment, & avoient l'art d'en donner aux autres.

On ſent encore, avec plaiſir, ce tour charmant & ſimple dans ce qui reſte des perſonnes qu'elles ont élévées chez elles; & qu'elles s'étoient attachées entre mille autres; on les diſtingueroit dans les converſations les plus communes.

Madame de Fontevrault étoit celle des trois qui en avoit le plus. C'étoit peut-être auſſi la plus belle, & elle y joignoit un ſavoir rare & fort étendu; elle ſavoit bien la Théologie & les Pères: elle étoit verſée dans l'Ecriture Sainte; elle poſſédoit les langues ſavantes; elle parloit à enlever quand elle traitoit quelque matière, hors de cela l'eſprit ne ſe pouvoit cacher; mais on ne ſe doutoit pas qu'elle fût rien de plus que le commun de ſon ſexe; elle excelloit en tout genre d'écrire; elle avoit un don particulier pour le Gouvernement, & pour ſe faire adorer de tout ſon Ordre, en ſe tenant toutefois dans la plus exacte régularité.

Quoiqu'elle eût été faite Religieuſe plus que très-cavalièrement; ſa vie étoit

exemplaire dans ſon Abbaye. Ses ſéjours à la Cour, où elle ne ſortoit point de chez ſes ſœurs, ne donnèrent jamais d'atteinte à ſa réputation.

Madame de Thiange dominoit ſes deux ſœurs, & même le Roi qu'elle amuſoit plus qu'elles. Tant qu'elle vécut, elle le gouverna, & conſerva même, après l'expulſion de Madame de Monteſpan, hors de la Cour, les plus grandes privances & des diſtinctions uniques.

Pour Madame de Monteſpan, elle étoit méchante, capricieuſe, avoit beaucoup d'humeurs & une hauteur en tout dans les nues, dont perſonne n'étoit à l'abri, le Roi auſſi peu que tout autre.

Les Courtiſans évitoient de paſſer ſous ſes fenêtres, ſur-tout quand le Roi y étoit avec elle; ils diſoient que c'étoit paſſer par les armes; & ce mot paſſa en proverbe à la Cour.

Il eſt vrai qu'elle n'épargnoit perſonne, très-ſouvent, ſans autre deſſein que de divertir le Roi; & comme elle avoit in-

finiment d'esprit, & plaisantoit finement, rien n'étoit plus dangereux que les ridicules qu'elle donnoit mieux que personne. Avec cela, elle aimoit sa maison & ses parens, & ne laissoit pas de bien servir les gens pour lesquels elle avoit pris de l'amitié.

La Reine supportoit, avec peine, sa hauteur avec elle; bien différente des ménagemens continuels & des respects de la Duchesse de la Valliere, qu'elle aima toujours.

Mademoiselle de Fontanges joua, comme on sait, un rôle à la Cour; une mort inprévue l'abrégea.

HISTOIRE DE LA CÉLÈBRE MAINTENON.

ANECDOTES SINGULIÈRES ET PEU CONNUES, DE SA FORTUNE, SA JEUNESSE, SON MARIAGE AVEC SCARRON & SON EXISTENCE AUPRÈS DE LOUIS XIV.

IL faut passer à un autre genre de société, qui étonna toutes les nations, &

que le Roi conſerva juſqu'au tombeau.

A ce peu de mots, qui ne reconnoîtra la célèbre Françoiſe d'Aubigné, Marquiſe de Maintenon, dont la faveur permanente n'a pas duré moins de trente ans ?

Née dans les Iſles de l'Amérique, où ſon père, réputé Gentilhomme, étoit allé, avec ſa mére, chercher du pain, & que l'obſcurité y a étouffés ; revenue ſeule & au haſard en France, abordée à la Rochelle, recueillie au voiſinage par pitié chez Madame de Neuillan, mère de la Maréchale de Navailles, réduite par ſa pauvreté & par l'avarice de cette vieille Dame, à garder les clefs de ſon grenier & à voir meſurer tous les jours l'avoine à ſes chevaux, venue à Paris à ſa ſuite; jeune, adroite, ſpirituelle & belle, ſans pain & ſans parens, d'heureux haſards la firent connoître au fameux Scarron; il la trouva aimable. Elle crut faire la plus grande fortune & la plus ineſpérée d'épouſer ce joyeux & ſavant

ſavant cul-de-jatte ; & ſes amis vinrent à bout de lui perſuader de tirer par-là de la misère cette charmante malheureuſe.

Le mariage ſe fit. La nouvelle épouſe plut à toutes les Compagnies qui alloient chez Scarron. Il la voyoit fort bonne en tout genre. C'étoit la mode d'aller chez lui ; gens d'eſprit, gens de la Cour & de la ville, & ce qu'il y avoit de meilleur & de plus diſtingué, qu'il n'étoit pas en état d'aller chercher hors de chez lui, & que les charmes de ſon eſprit, de ſon ſavoir, de ſon imagination, de ſa gaieté incomparable au milieu de ſes maux, de cette rare fécondité & de la plaiſanterie du meilleur goût qu'on admire encore dans ſes ouvrages, attiroient continuellement chez lui.

Madame Scarron fit là des connoiſſances de toutes les ſortes, qui pourtant, à la mort de ſon mari, ne l'empêchèrent pas d'être réduite à la Charité de la Paroiſſe de St. Euſtache. Elle y prit une

chambre pour elle & pour une ſervante; dans une montée très à l'étroit.

Les charmes de ſon eſprit corrigèrent peu-à-peu ce mal-être; Villars père du Maréchal Beuvron, père d'Harcourt, les trois Villarceaux qui lui demeurèrent fidèles, & bien d'autres, lui firent la cour; cela la remit à flot; & peu-à-peu l'introduiſit à l'Hôtel d'Albret, par là à l'Hôtel de Richelieu & ailleurs, ainſi de l'un à l'autre.

Dans ces Maiſons, Madame Scarron n'étoit rien moins que ſur le pied de Compagnie; elle y étoit à tout faire, tantôt à demander du bois, tantôt ſi on ſerviroit bientôt, une autrefois ſi le carroſſe de celui-ci, de celle-là, étoit revenu, & ainſi de mille petites, commiſſions, dont l'uſage des ſonnettes introduit depuis long-tems, a ôté l'importunité.

C'eſt dans ces Maiſons, principalement à l'Hôtel de Richelieu, beaucoup plus encore à l'Hôtel d'Albret, où le Maré-

chal d'Albret tenoit un fort grand état, que Madame Scarron fit la plupart de ſes connoiſſances, dont les unes lui ſervirent tant, & les autres lui devinrent ſi utiles.

Mais, avant d'aller plus loin, il faut faire connoître le Maréchal d'Albret en peu de mots.

Charles II d'Albret, Comte de Dreux, Vicomte de Tartas, fils de Charles Ier. Connétable de France, eut d'Anne d'Armagnac, pour troiſième & dernier fils, Gilles d'Albret, Seigneur de Caſtelmoron, mort ſans enfans, d'Antoine d'Aiguillon en 1479, qui de François le Tellier laiſſa un bâtard nommé Etienne, qui fut légitimé par François I en 1527, & Sénéchal du pays de Foix. De l'héritière de Mioſſens, il laiſſa Jean-Baptiſte de Mioſſens, qui fut Lieutenant-Général d'Henri d'Albret, Roi de Navarre, en ſes Pays & Seigneuries, & qui de Suzanne fille de Pierre, Seigneur de Buſſet, bâtard de Bourbon, Evêque de Liège,

laquelle fut Gouvernante de notre Roi Henri IV, laiſſa Henri-Baptiſte de Mioſſens, Chevalier du St. Eſprit en 1595, & Gouverneur & Sénéchal de Navarre en Béarn, qui d'Antoinette de Pons, fille du Comte de Murenne, Chevalier du St. Eſprit, & ſœur de la fameuſe Marquiſe de Guercheville, mère du Duc de Liancourt, eut Henri-Charles de Mioſſens, qui d'Antoinette de Pardaillan, ſœur du père de M. de Monteſpan, mari de la célèbre Madame de Monteſpan, eut trois fils & pluſieurs filles. L'aîné fut le premier mari d'Antoinette Pouſſard, qui ſe remaria au Duc de Richelieu; mais elle avoit un fils de ſon premier mari; le ſecond fut le Maréchal d'Albret; le troiſième, auſſi Comte de Mioſſens, fut tué en duel en 1672 par St. Léger Corbon, ſans enfans.

Le Maréchal d'Albret fut dans le grand monde & les intrigues de la Cour; il eut la Compagnie des Gens d'Armes de la Garde, & fut chargé par le Cardinal

Mazarin de la conduite de M. le Prince, M. le Prince de Conti & M. de Longueville, du Palais-Royal où ils furent arrêtés, à Vincennes, moyennant la promeſſe d'un bâton de Maréchal de France, qu'il n'eut que difficilement en 1653. Il avoit été fait Chevalier du St. Eſprit en 1661, & il eut le Gouvernement de Guienne à la fin de 1670.

Sans avoir beaucoup ſervi, & jamais en Chef, ce fut un homme qui, par ſon génie, ſon adreſſe, ſa hardieſſe & ſa magnificence, ſe fit toujours fort diſtinguer.

Madame Scarron dut, à la proche parenté de Madame d'Albret & de Madame de Monteſpan, l'introduction déciſive & l'incroyable fortune qu'elle fit, 14 ou 15 ans après. M. & Mme. de Monteſpan ne bougeoint de chez le Maréchal d'Albret, qui tenoit, à Paris, la plus grande & meilleure maiſon, où abondoit la compagnie de la Cour & de la ville la plus diſtinguée & la plus choiſie.

Les reſpects, les ſoins de plaire, l'eſprit & les agrémens de Madame Scarron, réuſſirent fort auprès de Madame de Monteſpan; elle prit de l'amitié pour elle; & quand on voulut faire élever M. Dumaine & Mme. la Ducheſſe, elle propoſa au Roi de les confier à Madame Scarron, à qui on donna une maiſon au marais pour y loger avec eux, & de quoi les entretenir & les élever.

Dans la ſuite, ces enfans furent amenés à Madame de Monteſpan, puis montrés au Roi, & delà peu-à-peu tirés du ſecret & avoués. Leur Gouvernante, fixée avec eux à la Cour, fut de plus en plus agréable à Madame de Monteſpan, qui lui fit donner des préſens par le Roi à différentes repriſes. Lui au contraire ne pouvoit la ſouffrir; ce qu'il lui donnoit quelquefois, & toujours peu, n'étoit que par excès de complaiſance, & avec un regret qu'il ne cachoit pas.

La Terre de Maintenon étant tombée en vente, la proximité de Verſailles ten-

ta ſi bien Madame de Monteſpan pour Madame Scarron, qu'elle ne lui laiſſa point de repos qu'il n'eût tiré de quoi la faire acheter à cette femme, qui prit alors le nom de Maintenon, ou fort peu de tems après.

Elle obtint auſſi de l'argent pour en raccommoder le Château, & attaqua encore le Roi pour donner de quoi rajuſter le jardin; car M. Daugenne y avoit tout laiſſé ruiner.

C'étoit à ſa toilette où tout cela ſe paſſoit, & où le ſeul Capitaine des Gardes, en quartier, ſuivoit le Roi. C'étoit M. le Maréchal de Lorge, homme le plus vrai qui fût jamais, & qui m'a ſouvent conté la ſcène dont il fut témoin ce jour là.

Le Roi fit d'abord la ſourde oreille, puis refuſa; enfin, impatienté de ce que Madame de Monteſpan n'en démordoit point, & inſiſtoit toujours, il ſe fâcha, lui dit qu'il n'avoit déjà que trop fait pour cette femme; qu'il ne comprenoit

pas la fantaiſie de Madame de Monteſpan pour elle, & ſon opiniâtreté à la garder, après tant de fois qu'il l'avoit priée de s'en défaire ; qu'il avouoit qu'elle lui étoit inſupportable ; & que pourvu qu'on lui promît qu'il ne la verroit plus, & qu'on ne lui en parleroit jamais, il donneroit encore, quoique, pour dire la vérité, il n'eût déjà que beaucoup trop donné pour une femme de cette eſpèce.

Jamais M. le Maréchal de Lorge n'a oublié ces propres paroles, & à moi & à d'autres il les a toujours rapportées préciſes & dans le même ordre, tant il en fut frappé alors, & bien plus, à ce qu'il vit dans la ſuite de ſi étonnant & de ſi contradictoire.

Madame de Monteſpan ſe tut, bien en peine d'avoir trop preſſé le Roi.

M. Dumaine étoit extrêmement boiteux ; on diſoit que c'étoit d'être tombé d'entre les bras d'une nourrice. Tout ce qu'on lui fit n'ayant pas réuſſi, on prit le

parti de l'envoyer chez divers Artiſtes en Flandres & ailleurs dans le Royaume; puis aux eaux, & entr'autres, à Barèges. Les lettres que la Gouvernante écrivoit à Madame de Monteſpan, étoient montrées au Roi. Il les trouva bien écrites; il les goûta; & les dernières commencèrent à diminuer ſon éloignement.

Les humeurs de Madame de Monteſpan achevèrent le reſte. Elle en avoit beaucoup; elle s'étoit accoutumée à ne ſe point contraindre. Le Roi en étoit l'objet plus ſouvent que perſonne. Il en étoit encore épris, mais il en ſouffroit.

Madame de Maintenon le reprochoit à Madame de Monteſpan, qui lui en rendit de bons offices auprès du Roi.

Ces ſoins d'appaiſer Madame de Monteſpan, lui revinrent auſſi d'ailleurs, & l'accoutumèrent à parler quelquefois à Madame de Maintenon, à s'ouvrir à elle de ce qu'il déſiroit qu'elle fît auprès de Madame de Monteſpan, enfin à lui conter ſes chagrins contr'elle, & à la conſulter là-deſſus.

Admiſe ainſi peu-à-peu dans l'intime confidence du Roi, elle ſut la cultiver, & fit ſi bien que peu-à-peu elle ſe rendit néceſſaire, & fut plus recherchée que Madame de Monte ſpan.

Les jalouſies continuelles de Madame de Monteſpan aiguisèrent ce goût par les ſorties fréquentes que ſon humeur aigre lui faiſoit faire ſans ménagemens ſur le Roi & ſur elle ; & c'eſt ce que Madame de Sévigné ſait peindre ſi joliment en Enigme, dans ſes lettres à Madame de Grignan, où elle l'entretient quelquefois de ces mouvemens de Cour, parce que Madame de Maintenon avoit été auſſi à Paris de la ſociété de Madame de Sévigné, de Madame de Coulange, de Madame de la Fayette, & qu'elle commençoit à ſentir ſon importance.

Louis XIV perdit la Reine par l'ignorance profonde & l'opiniâtreté du premier Médecin d'Aquin, au plus fort de ce nouvel attachement enté ſur les dégoûts de Madame de Monteſpan, dont

les humeurs étoient devenues inſuppo tables, & que nulle politique n'avoit pu arrêter.

Cette beauté impérieuſe, accoutumée à dominer & à être adorée, ne pouvoit réſiſter au déſeſpoir toujours préſent de la décadence de ſon pouvoir ; & ce qui qui la jettoit hors de toute meſure, c'étoit de ne pouvoir ſe diſſimuler une rivalle qu'elle n'avoit pu ſe réſoudre à chaſſer tant de fois que le Roi l'en avoit preſſée ; une rivale encore ſi au-deſſous d'elle en beauté, & plus âgée qu'elle de pluſieurs années. Quel tourment de ſentir que c'étoit pour elle que le Roi venoit, qu'il ne cherchoit qu'elle, qu'il ne pouvoit diſſimuler ſon mal-aiſe lorſqu'il ne la trouvoit pas, de le voir ſouvent quitter ſa compagnie pour entretenir Madame de Maintenon tête à tête ; enfin avoir à tout moment beſoin d'elle pour ſe raccommoder avec lui de leurs querelles, pour en obtenir les graces qu'elle lui demandoit

Après la mort de la Reine, le Roi paſſa les premiers jours à St. Cloud chez Monſieur, d'où il alla à Fontainebleau, & y reſta toute l'Automne. Ce fut là que ſon goût, piqué par l'abſence, la lui fit trouver inſupportable, à ſon retour.

Le Roi parla plus librement à Madame de Maintenon; & quelque-tems après le retour du Roi de Fontainebleau, & au milieu de l'hiver qui ſuivit la mort de la Reine, l'état de cette femme à la Cour, annonça un Rang & une faveur, ſur leſquelles perſonne ne prit le change, ſans que ſa vertu en reçût la moindre atteinte. Elle ſupprima alors les armes de ſon premier mari, & ne porta plus que les ſiennes ſeules, & ſans cordélières, imitant à meilleur titre Madame de Monteſpan, & même Madame de Thiange. On lui donna, à Verſailles, l'appartement au haut du grand eſcalier, vis-à-vis celui du Roi & de plein-pied. Depuis ce moment, le Roi y alla, tous les jours de ſa vie, paſſer pluſieurs heu-

res à Verſailles; & en quelque lieu qu'il fût, elle fut toujours logée auſſi proche de lui, & de plain-pied, autant qu'il fut poſſible.

Dans cette élévation, cette femme fut étonnante, & elle ſut conſerver ſon crédit ſans lacune, ſans nuage le plus léger, plus de trente ans entiers, & même trente-deux.

C'étoit une femme de beaucoup d'eſprit; les meilleures Compagnies où elle avoit d'abord été ſoufferte, & dont bien-tôt elle fit le plaiſir, l'avoient fort polie & ornée de la ſcience du Monde.

Ses divers états l'avoient rendue inſinuante, complaiſante, cherchant à plaire, une grace incomparable en tout, un air d'aiſance, de retenue & de reſpect, qui, par ſa longue habitude, lui étoit devenu naturel, aidoient merveilleuſement ſes talens, avec un langage doux, juſte,

en bons termes, & naturellement éloquent & court. Elle fit goûter à Louis XIV les délices d'une amitié pure, & ne ceſſa de lui rendre ſa ſociété intéreſſante & néceſſaire.

ZELE ARDENT DU ROI, DANS LES DISPUTES DE RELIGION.

LA Reine-mère & le Roi, bien plus qu'elle, dans la ſuite, donnèrent aux Jéſuites une grande confiance : ils étoient en poſſeſſion d'être les confeſſeurs du Roi & les diſtributeurs des Bénéfices dont ils avoient la feuille.

L'ambition des Courtiſans, & la crainte que ces Religieux inſpirèrent aux Miniſtres, leur donnèrent une

entière liberté. L'attention ſi vigilante du Roi à ſe tenir, toute ſa vie, barricadé contre tout le monde, en affaires, leur étoit un rempart aſſuré, & leur donnoit la facilité de lui parler, & la ſécurité d'être reçus ſeuls ſur les choſes qui regardoient la Religion, & d'être ſeuls écoutés.

On leur a reproché la diſperſion de ces Solitaires illuſtres, que l'étude & la pénitence avoient aſſemblés à Port-Royal, qui firent de ſi grands diſciples, & à qui l'on eſt redevable de ces ouvrages fameux, qui ont répandu une ſi vive & ſi ſolide lumière, pour diſcerner la vérité des apparences, éclairer la foi, allumer la charité, développer le cœur de l'homme, régler ſes mœurs, lui préſenter un miroir fidèle, & le guider entre la juſte crainte & l'eſpérance raiſonnable.

C'étoit donc à en pourſuivre juſqu'aux derniers reſtes, que la dévotion du Roi s'exerçoit, ainſi que celle de Madame de

Maintenon conformée ſur la ſienne, lorſqu'unautre champ parut propre aux Jéſuites à être préſenté au Prince; ce fut celui des prétendus réformés.

SYSTÊME CONTRE LES PROTESTANS. RÉVOCATION DE L'EDIT DE NANTES. SUITES DE CETTE RÉVOCATION.

AVEC de telles avances, pour ſe croire en droit de commander, il reſtoit peu à faire pour exciter le zèle du Roi, contre une Religion ſolemnellement frappée des plus éclatans anathêmes par l'Egliſe univerſelle, & qui s'en étoit elle-même frappée la première, en ſe ſéparant de toute l'antiquité ſur des points de foi fondamentaux.

Le Roi étoit devenu pieux; à la dévotion ſe joignit la politique. On voulut lui plaire par les endroits qui le touchèrent le plus ſenſiblement: la dévotion & l'autorité.

On

On lui peignit les Huguenots avec les plus noires couleurs. Un État, dans un État, parvenu à ce point de licence à force de déſordres, de révoltes, de guerres civiles, d'alliances étrangères, de réſiſtances à force ouverte contre les Rois ſes prédéceſſeurs, & juſqu'à lui-même réduit à vivre en traités avec eux.

On flatta le Roi, en lui montrant une action qui paſſoit le pouvoir de tous ſes prédéceſſeurs, en lui détournant les yeux de tant de grands exploits, & de tant de hauts faits d'armes, penſés & réſolus par ſon héroïque père, & par lui-même, exécutés à la tête de ſes Troupes avec une vaillance extraordinaire, & qui les fit vaincre ſouvent, contre toute apparence, dans les plus grands périls, en l'y voyant, à leur tête, auſſi expoſé qu'eux; & de toute la conduite de ce Roi qui abattit ſans reſſource ce grand parti Huguenot, lequel avoit ſoutenu ſa lutte depuis François I., avec tant d'avantage, & qui, ſans la tête &

le bras de Louis le Juſte, ne ſeroit pas tombé ſous les volontés de Louis XIV.

On le détermina, lui qui ſe piquoit ſi principalement de gouverner, à entreprendre un chef-d'œuvre, tout à la fois de zèle & de politique, qui feroit triompher la véritable Religion, par la ruine de toute autre, & qui rendroit le Roi abſolu, en briſant toutes ſes chaînes avec les Huguenots, & détruiſant, à jamais, ces rebelles toujours prêts à profiter de tout, pour relever leur parti & donner la loi à ſes Rois.

Les grands Miniſtres n'étoient plus alors. Le Tellier, au lit de mort, ſon fils étoit le ſeul qui reſtoit; car Seignelay ne faiſoit que de poindre.

Louvois avide de guerre, altéré ſous le poids d'une trève de vingt-ans, qui ne faiſoit preſque que d'être ſignée, eſpéra qu'un ſi grand coup, porté aux Huguenots, ruineroit tout le Proteſtaniſme de l'Europe, & s'applaudit, en attendant, de ce que le Roi ne pouvoit frap-

per ſur les Huguenots, que par ſes Troupes; qu'il en ſeroit le principal exécuteur, & deviendroit par-là de plus en plus en crédit.

La révocation de l'Edit de Nantes fut donc réſolue & conſommée; Odeſchalki occupoit le Trône Pontifical ſous le nom d'Innocent XI. C'étoit un bon Evêque, mais un Prince très-incapable; entièrement Autrichien, & ſes Miniſtres du même génie. La grande affaire de la Régale l'avoit brouillé avec le Roi, dès l'entrée de ſon Pontificat; les quatre propoſitions de l'Aſſemblée du Clergé de 1682, l'excitèrent bien davantage.

Cette main baſſe, ſur les Huguenots, ne put tirer de lui la moindre approbation; il s'en tint toujours à l'attribuer à la politique, pour détruire un parti qui avoit tant & ſi long-tems agité la France; & l'affaire des franchiſes étant ſurvenue après, les deux Cours ſe portèrent à de grandes extrêmités. Par l'événement & ſur le point d'honneur des

franchiſes, & ſur le point capital des propoſitions de 1682, on ne s'apperçut que trop que Monſieur de Lyonne n'étoit plus, & que nous étions bien éloignés du tems de la fameuſe affaire des Corſes & du traité de Piſe.

BEAUX ÉTABLISSEMENS DES FILLES DE SAINT-JOSEPH, PAR MADAME DE MONTESPAN.

LE magnifique établiſſement de Saint-Cyr ſuivit de près la révocation de l'Edit de Nantes. Madame de Monteſpan avoit bâti, à Paris, une belle maiſon des filles de Saint-Joſeph, qu'elle avoit fondée pour l'inſtruction des Jeunes filles, & pour leur apprendre toutes ſortes d'ouvrages; il en étoit ſorti de parfaitement beaux en tous genres d'ornemens d'Egliſe, & autres meubles ſuperbes pour le Roi, & pour qui en a voulu faire faire; & c'étoit dans cette maiſon que Madame

de Monteſpan ſe retira, lorſqu'elle fut obligée de quitter tout-à-fait la Cour.

ÉTABLISSEMENT DE SAINT-CYR,

PAR MADAME DE MAINTENON.

L'Émulation porta Madame de Maintenon à des vues plus hautes & plus vaſtes, qui, en gratifiant la pauvre Nobleſſe, put la faire regarder comme une protectrice, à qui toute la Nobleſſe devoit s'intéreſſer. Elle penſa qu'elle illuſtreroit le règne de Louis XIV par cet établiſſement ; que ce Monarque s'en occuperoit, ainſi qu'elle-même, & qu'elle y trouveroit une retraite honorable, ſi elle avoit le malheur de perdre le Roi, comme cela arriva en effet.

La riche menſe Abbatiale de Saint-Dénis, qu'elle fit unir à Saint-Cyr, diminua d'autant la dépenſe d'une ſi grande fondation, aux yeux du Roi & du public ; & l'objet en étoit en ſoi ſi utile

qu'il ne reçut que de juſtes applaudiſſemens.

MONSEIGNEUR, GOUVERNÉ PAR LA PRINCESSE DE CONTI, ENNEMIE DE MADAME DE MAINTENON.

MOnſeigneur, qui n'aimoit point Madame de Maintenon, ne contraignit point ſon épouſe; il étoit toujours alors avec la Princeſſe de Conti, qui le gouvernoit, & qui, fille de Madame de la Vallière, n'avoit rien de commun avec les enfans de Madame de Monteſpan, ni avec leurs gouvernantes deſquels elle étoit fort éloignée.

La Princeſſe de Conti n'aimoit pas mieux la Dauphine, dont elle craignoit la concurrence dans la confiance de Monſeigneur. Elle ne fut donc pas fâchée de la voir prendre ſi mal avec Madame de Maintenon, & ſe mettre, par ſes manières à cet égard, de travers

avec le Roi, & perdre toute conſidération, comme il arriva; elle fut peu comptée. On prétendit même que la Princeſſe de Conti, exceſſivement parfumée, la vit de fort près & long-tems, comme elle venoit d'accoucher de M. le Duc de Berry.

Quoiqu'il en ſoit, ſa courte vie depuis ne fut plus qu'une maladie continuelle plus ou moins forte, & ſa mort ſoulagea mari, Beau-père, & plus que tout, Madame de Maintenon, qui, quatorze mois après, ſe vit auſſi délivrée de Louvois.

BOSSUET ET FÉNÉLON.

L'Archevêque de Cambray étoit mal avec Madame de Maintenon, ſur l'affaire de Madame de Guyon, ſans eſpérance de retour, à cauſe de Godet, Evêque de Chartres; mais encore alors aſſez entier auprès du Roi, où il ne tarda pas à être perdu ſans reſſource, pour des raiſons perſonnelles à cette Dame.

Boſſuet échappa à la diſgrace que Madame de Maintenon n'entreprit pas même par pluſieurs raiſons. Godet, qui la poſſédoit abſolument, avoit beſoin de la plume & du grand nom de Boſſuet pour pouſſer Fénélon à bout; Boſſuet tenoit au Roi par l'habitude & l'eſtime, & par être entré, en Evêque des premiers tems, dans la confiance la plus intime du Roi & la plus ſecrette; enfin il avoit rendu à Madame de Maintenon, ſans que ce fût ſon objet, le ſervice le plus ſenſible; c'étoit un homme dont la vertu, la droiture & l'honneur étoient auſſi inſéparables que la ſcience & la vaſte érudition.

La place de Précepteur de Monſeigneur l'avoit familiariſé avec le Roi, qui s'étoit, plus d'une fois, adreſſé à lui dans les ſcrupules de ſa vie. Boſſuet lui avoit ſouvent parlé là-deſſus avec une liberté digne des premiers ſiècles & des premiers Evêques de l'Egliſe. Il avoit interrompu le cours de ſes liaiſons plus d'une fois; il avoit oſé pourſuivre le Roi, qui lui

avoit échappé. Il fit à la fin ceſſer tout commerce ; & il acheva de couronner cette grande œuvre par les derniers efforts, qui chaſſèrent pour jamais Madame de Monteſpan de la Cour.

RENVOI DE MADAME DE MONTESPAN DE LA COUR. ANECDNTE ET PORTRAIT DE MONSIEUR LE DUC DU MAINE SON FILS.

LE renvoi de Madame de Monteſpan fut l'époque de l'union ſi intime de Monſieur M. le Duc du Maine avec Madame de Maintenon, & de l'adoption qu'elle en fit, qui s'approfondit & ſe conſolida toujours depuis, de plus en plus ; qui lui fraya le chemin à toutes les incroyables grandeurs, où, de l'une à l'autre il parvint. Le Duc du Maine étoit trop dans l'intérieur du Roi pour ne s'être pas apperçu de bonne heure de la faveur naiſſante de Madame de Maintenon, de ſes progrès rapides, & que les premiers

effets n'en pouvoient être que la diſgrace de Madame de Monteſpan.

Perſonne n'avoit plus d'eſprit que Monſieur du Maine, ni de talent & d'art caché ſous toutes ſortes de grâces qui peuvent charmer, avec l'air le plus naturel, le plus ſimple, quelquefois le plus naïf. Perſonne ne prenoit plus aiſément toutes ſortes de formes; perſonne ne connoiſſoit mieux les gens qu'il avoit intérêt de connoître; perſonne n'avoit plus d'art, de manége, d'adreſſe pour s'inſinuer auprès d'eux; perſonne enfin, ſous un extérieur dévot, ſolitaire, philoſophe, ſauvage, ne cachoit des vues plus ambitieuſes, ni plus vaſtes, que ſon extrême timidité ſervoit encore à couvrir.

Le Duc du Maine s'apperçut donc de bonne heure des épines de ſa poſition entre ſa mère & ſa gouvernante. Il ſe chargea de preſſer lui-même Madame de Monteſpan de s'en aller à Paris pour ne plus revenir à la Cour; & de lui en

porter l'ordre très-positif. Il s'en acquitta, & se dévoua par-là à Madame de Maintenon sans réserve.

Il fut très-mal reçu de sa mère, qui ne le vouloit point voir ; & jamais depuis il n'y fut véritablement bien. Mais Madame de Maintenon ne mit point de bornes à son affection pour lui.

CONDUITE ADROITE ET ÉPINEUSE DE MADAME DE MAINTENON. QUELLES ÉTOIENT LES PERSONNES DE SA SOCIÉTÉ; SES VISITES; SES AUDIENCES; SES OCCUPATIONS; SA CONDUITE AVEC LES FILLES DU ROI. PARTAGE DE SON TEMS; ASSIDUITÉS DE LOUIS XIV.

MAdame de Maintenon ne voyoit personne chez elle en visite, & n'en rendoit jamais aucune; cela n'avoit que fort peu d'exceptions. Elle alloit voir la Reine d'Angleterre, & la recevoit chez elle; quelquefois chez Madame de Monche-

vreuil, ſa plus intime amie ; depuis ſa mort, elle alla quelquefois voir M. de Montchevreuil ; mais rarement il entroit chez elle toutes les fois qu'il le vouloit, mais des inſtans. Le Duc de Richelieu eut toute ſa vie le même privilège. Elle alloit encore quelquefois chez Madame de Caylus ſa bonne nièce, qui étoit ſouvent chez elle.

Si, en deux ans, une fois, elle alloit chez la Ducheſſe de Lude, ou chez quelques femmes auſſi qualifiées, entre trois ou quatre au plus, c'étoit une diſtinction & une nouvelle, quoiqu'il ne s'agit que d'une ſimple viſite. Madame d'Haudicourt, ſon ancienne amie, alloit auſſi chez elle à-peu-près quand elle le vouloit, & ſur la fin, le Maréchal de Villeroi ; quelquefois Harcourt, jamais d'autres.

Lors du brillant voyage de Madame des Urſins, cette Dame alloit auſſi très-ſouvent chez elle, particulièrement à Marly, où Madame de Maintenon la

fut voir une fois. Jamais elle n'alloit chez aucune Princeſſe du ſang, même chez Madame. Aucune d'elles auſſi n'alloit chez elle, à moins que ce ne fût par audience : ce qui étoit extrêmement rare, & qui faiſoit nouvelle.

Pour les portes, elles s'ouvroient toujours devant le Duc du Maine, en quelque lieu qu'il fût ; & depuis le mariage du Duc de Noailles, il la voyoit quand il vouloit.

Le Cardinal de Noailles, juſqu'à l'affaire de la Conſtitution, la voyoit régulièrement en particulier, le jour qu'il avoit ſon audience du Roi, dans la ſemaine ; & après, le Cardinal de Biſſy, autant qu'il le vouloit, & le Cardinal de Rohan avec meſure.

Son frère, tant qu'il vécut, la déſola ; il entroit à toute heure chez elle, lui tenoit des propos de l'autre monde, & faiſoit ſouvent des ſorties de crédit avec elle ; pas le moins du monde ſa belle-ſœur ne parut jamais à la Cour,

ni dans le monde. Madame de Maintenon la traitoit bien par pitié, ſans que cela allât au plus petit crédit, mais elle dînoit quelquefois avec elle, & ne la laiſſoit venir à Verſailles que le moins qu'elle pouvoit, peut-être deux ou trois fois l'an au plus, & coucher une nuit.

Godet, Evêque de Chartres, & Aubigny, Archevêque de Rouen, elle ne les voyoit qu'à Saint-Cyr.

Ses audiences étoient difficiles à obtenir; & le peu qu'elle en accordoit, étoient preſque toutes à Saint-Cyr, où on alloit la trouver à jour & heure donnés. On l'attendoit à Verſailles, au ſortir de chez elle, ou à ſon retour, quand on avoit un mot à lui dire; gens bas, & même pauvres, gens, & perſonnes conſidérables; on n'avoit là qu'un inſtant; & c'eſt à qui le ſaiſiroit.

Les Maréchal de Villeroi, d'Harcourt, ſouvent Teſſé, quelquefois, dans les derniers tems, Vaudemont, lui ont parlé de cette façon; & ſi c'étoit en rentrant

chez elle, ils ne la ſuivoient pas au-delà de ſon antichambre, où elle coupoit très-court, & les laiſſoit. Bien d'autres lui ont parlé de la ſorte.

Un très-petit nombre de Dames, à qui le Roi étoit accoutumé, & qui étoient de ſes particulières, la voyoient quelquefois aux heures où le Roi n'y étoit pas, & rarement quelques-unes dînoient avec elle.

Ses matinées, qu'elle commençoit de fort bonne heure, étoient remplies par des audiences cachées de charité ou de gouvernement ſpirituel, quelquefois par quelques Miniſtres, rarement par quelques Généraux d'Armée; encore ces derniers, quand ils avoient un rapport particulier à elle, comme les Maréchaux de Villeroy, d'Harcourt, & quelquefois Teſſé.

Aſſez ſouvent, dès huit heures du matin, ou plutôt, elle alloit chez quelque Miniſtre, rarement elle dînoit chez eux avec leur femme & une compagnie

fort choiſie. C'étoient là les grandes faveurs, & une nouvelle ; mais qui ne menoit à rien qu'à de l'envie & à quelque conſidération.

Monſieur de Beauvilliers fut des premiers & des plus long-tems favoris de ces dîners, & fréquemment, juſqu'à ce que Godet, Evêque de Chartres, arrêta tout court les progrès de Fénélon qui s'étoit fait leur Docteur.

Les Miniſtres chargés de la guerre, & ſur-tout des finances, furent toujours ceux avec qui Madame de Maintenon avoit le plus à faire, & qu'elle cultiva. Rarement, & plus que rarement, alloit-elle chez les autres ; mais pour affaires, & ſouvent d'état, & dès le matin, ſans jamais dîner chez ces derniers.

A l'ordinaire, dès qu'elle étoit levée, c'étoit de s'en aller à Saint-Cyr, & d'y dîner dans ſon appartement ſeule, ou avec quelque favorite, d'y donner des audiences le moins qu'elle pouvoit, d'y lire & d'y répondre aux lettres, d'y

gouverner

gouverner des Monaſtères de filles de toutes parts, d'y recevoir des avis & des lettres & informations ſecrettes, & de revenir à-peu-près au tems que le Roi paſſoit chez elle.

Devenue plus vieille & plus infirme, en arrivant, entre ſept à huit heures du matin, à Saint-Cyr, elle ſe mettoit au lit pour s'y repoſer, ou faire quelques remédes.

A Fontainebleau, elle avoit une maiſon à la ville où elle allait ſouvent pour y faire les mêmes choſes qu'à Saint-Cyr.

A Marly, elle s'étoit fait accommoder un petit appartement qui avoit une fenêtre dans la Chapelle; elle en faiſoit ſouvent le même uſage que de Saint-Cyr; mais cela s'appelloit le repos; & le repos étoit inacceſſible ſans exception, excepté à Madame la Ducheſſe de Bourgogne.

A Marly, à Trianon, à Fontainebleau, le Roi alloit chez elle les matins des jours où il n'y avoit point de conſeil, & qu'elle n'étoit pas à Saint-Cyr.

A Fontainebleau, depuis la meſſe juſqu'au dîner, quand le dîner n'étoit pas quelquefois au ſortir de la meſſe, pour aller courir le cerf, & il y étoit une heure & demie, quelquefois davantage. A Trianon & à Marly, la viſite du Roi beaucoup moins, parce que, en ſortant de chez elle, il s'alloit promener dans les jardins.

Ces viſites étoient preſque toujours tête à tête, ſans préjudice de celles de toutes les après dînées, qui étoient rarement tête à tête, que fort peu de tems, parce que les Miniſtres y venoient, chacun à ſon tour, pour travailler avec le Roi. Le vendredi, où il arrivoit ſouvent qu'il n'y en avoit point, c'étoit les Dames familieres avec qui il jouoit, ou une muſique; ce qui ſe doubla & ſe tripla de jours, ſur-tout à la fin de ſa vie.

Vers les neuf heures du ſoir, deux femmes de chambre venoient déshabiller Madame de Maintenon; auſſi-tôt après ſon maître d'hôtel & ſon valet de

chambre apportoient ſon couvert, un potage & quelque choſe de léger. Dès qu'elle avoit achevé de ſouper, ſes femmes la mettoient au lit, & tout cela en préſence du Roi & du Miniſtre, qui n'en diſcontinuoit pas ſon travail ; tout cela gagnoit dix heures que le Roi alloit ſouper ; en même tems on tiroit les rideaux de Madame de Maintenon.

SUITE DES DÉTAILS SINGULIERS CONCERNANT LA VIE PARTICULIÈRE DE MADAME DE MAINTENON.

DAns les voyages, c'étoit la même choſe Madame de Maintenon partoit de bonne heure avec quelques favorites, comme Madame de Monchevreuil, toujours tant qu'elle vécut, Mme. d'Hudicourt, Madame Dangeau, Madame de Caylus. Un carroſſe du Roi, affecté pour elle-même, la menoit toujours pour aller de Verſailles à Saint-Cyr ; & d'Eſpinoy,

Ecuyer de la petite écurie, la mettoit dans le carroſſe, & l'accompagnoit à cheval; c'étoit ſa tache de tous les jours.

Dans les voyages, le carroſſe de Madame de Maintenon menoit ſes femmes de chambre, & ſuivoit celui où elle étoit. Elle s'arrangeoit de façon, que le Roi, en arrivant, la trouvoit toute établie, lorſqu'il paſſoit chez elle. Son carroſſe & ſa chaiſe, avec ſes porteurs ayant ſa livrée, entroient par-tout, comme ceux des gens titrés.

Toujours en chef, en particulier, & à l'extérieur pour le ton, le ſiège, & ſa place en préſence du Roi, de Monſieur, de la Cour d'Angleterre, & de qui que ce fût; mais elle étoit très-ſimple en particulier, au-dehors, & toujours aux dernières places.

Je l'ai vue ſouvent aux dîners du Roi, à Marly, mangeant avec lui & ſes Dames, & à Fontainebleau, en grand habit chez la Reine d'Angleterre, cédant abſolument ſa place, & ſe reculant par-

tout pour les femmes titrées, même pour les femmes de qualité diſtinguée, ne ſe laiſſant jamais forcer par les titrées, mais par celles de qualité ordinaire avec un air de peine & de civilité, & par tous ces endroits, polie, affable, parlant comme une perſonne qui ne prétend rien, & qui ne montre rien, mais qui en impoſoit fort, à ne conſidérer que ce qui étoit autour d'elle.

Toujours bien miſe, noblement, proprement, de bon goût, mais très-modeſtement, mais plus vieillement alors que ſon âge : depuis qu'elle ne parut plus en public, on ne voyoit que ſes coîfes & écharpes noires, quand par haſard elle ſortoit. Elle n'alloit jamais chez le Roi qu'il ne fût malade ; que les matins des jours qu'il avoit pris médecine ; & à-peu-près de même chez Madame la Ducheſſe de Bourgogne ; jamais ailleurs pour aucun devoir.

Chez elle avec le Roi, ils étoient chacun dans leur fauteuil, une table de-

vant chacun d'eux, aux deux coins de la cheminée; elle du côté du lit, le Roi le dos à la muraille, du côté de la porte de l'antichambre, & deux tabourets devant ſa table, un pour le Miniſtre qui venoit travailler, l'autre pour ſon ſac.

Les jours de travail, ils n'étoient ſeuls enſemble que fort peu de tems, avant que le Miniſtre entrât, & moins encore ſouvent après qu'il étoit ſorti. Le Roi paſſoit à la garde-robe, revenoit au lit de Madame de Maintenon, où il ſe tenoit debout fort peu, lui donnoit le bon ſoir, & alloit ſe mettre à table: telle étoit la mécanique de Madame de Maintenon.

Pendant le travail, Madame de Maintenon liſoit ou travailloit en tapiſſerie; elle entendoit tout ce qui ſe paſſoit entre le Roi & le Miniſtre, qui parloient tout haut. Rarement elle y mêloit ſon mot, plus rarement ce mot étoit de quelque conſéquence. Souvent le Roi lui

demandoit ſon avis ; alors elle répondoit avec de grandes meſures. Jamais, ou preſque jamais, elle ne paroiſſoit affectionner rien, & moins encore s'intéreſſer pour perſonne ; mais les Miniſtres avoient ſon mot.

Si par haſard, le Roi s'arrêtoit à celui que Madame de Maintenon vouloit, le Miniſtre s'en tenoit là, & faiſoit en ſorte de ne pas aller plus loin. Si le Roi s'arrêtoit à quelque autre, le Miniſtre propoſoit auſſi de voir ceux qui étoient à portée, laiſſoit après dire le Roi, & en profitoit pour exclure. Rarement propoſoit-il expreſſément celui à qui il vouloit en venir ; mais toujours pluſieurs qu'il tâchoit de blâmer également, pour embarraſſer le Roi ſur le choix. Alors le Roi lui demandoit ſon avis ; il parcouroit encore les raiſons de quelques-uns, & appuyoit enfin ſur celui qu'il vouloit. Le Roi preſque toujours balançoit, & demandoit à Madame de Maintenon ce qui lui en ſembloit. Elle ſou-

rioit, faiſoit l'incapable, diſoit quelquefois un mot de quelqu'autre, puis elle revenoit, ſi elle n'y étoit pas tenue d'abord ſur celui que le Miniſtre avoit appuyé, & déterminoit tellement que les trois quarts des grâces & des choix, & les trois quarts encore du quatrième quart de ce qui ſe paſſoit par le travail des Miniſtres, c'eſt elle qui en diſpoſoit.

Par ce détail, on voit que cette femme habile faiſoit à-peu-près tout ce qu'elle vouloit; mais non pas tout, ni quand & comme elle vouloit.

C'eſt là ce qui rendoit le travail, chez Madame de Maintenon, ſi important pour les particuliers, & c'eſt ce qui rendoit les Miniſtres ſi néceſſaires à Madame de Maintenon, pour les avoir dans ſa dépendance; c'eſt auſſi ce qui les aida à s'élever à tout, & à augmenter ſans ceſſe leur crédit & leur pouvoir, & pour eux, & pour les leurs, parce que Madame de Maintenon leur faiſoit lecture de toutes les choſes pour ſe les attacher entièrement.

Quand ils étoient près de venir travailler, ou qu'ils ſortoient de chez elle, elle prenoit ſon tems de ſonder le Roi ſur eux, de les excuſer & de les vanter, de les plaindre de leur grand travail, d'en exalter le mérite; & s'il s'agiſſoit de quelque choſe pour eux, d'en préparer les voies, quelquefois d'en rompre la glace, ſous prétexte de leur modeſtie & du ſervice du Roi, qui demandoit qu'ils fuſſent excités à le ſoulager, à faire de mieux en mieux. Ainſi c'étoit entr'eux un cercle de beſoins & de ſervices réciproques: auſſi les ménagemens entr'eux étoient-ils infinis & contiunels. Mais ſi Madame de Maintenon ne pouvoit rien, ou preſque rien ſans eux, de ce qui ſe paſſoit par eux, eux ne pouvoient ſe ſoutenir ſans elle, beaucoup moins malgré elle.

Cependant, il eſt arrivé pluſieurs fois que, lorſqu'on ne s'y prenoit pas avec aſſez de détours & de délicateſſe, & que le Roi appercevoit qu'un Miniſtre, ou le Général d'armée favoriſoit un parent

ou un protégé de Madame de Maintenen, il tenoit ferme contre cela même; puis il diſoit partie fâché, partie ſe moquant d'eux: « Un tel a bien fait ſa cour; » car il n'a pas tenu à lui de bien ſer- » vir un tel, parce qu'il eſt parent ou » protégé de Madame de Maintenon; » & ces coups de caveſſon la rendoient très-timide & très-meſurée, quand il étoit queſtion de ſe montrer au Roi à découvert ſur quelques choſes, ou ſur quelqu'un.

Auſſi répondoit-elle toujours, à quiconque s'adreſſoit à elle-même pour les moindres choſes, qu'elle ne ſe mêloit de rien; & ſi, bien rarement, elle s'ouvroit davantage, & que la choſe regardât un Miniſtre, ſur lequel elle comptoit, elle envoyoit à lui, & promettoit de lui en parler; mais, encore une fois, rien n'étoit plus rare; on ne laiſſoit pas cependant d'aller à elle, par eſpérance que, nonobſtant cette réponſe banale, elle feroit peut-être ce qu'on déſiroit, comme cela arrivoit quelquefois.

Il y avoit peut-être cinq ou ſix perſonnes au plus de tous états, leſquelles la plupart étoient ſes amies de ſon ancien tems, à qui elle répondoit plus franchement, quoique toujours foiblement & meſurément, & pour qui en effet elle agiſſoit au mieux qu'il lui étoit poſſible, & néanmoins réuſſiſſant très-ordinairement, elle n'y réuſſiſſoit pas toujours.

Revenons un moment à ces coups de caveſſon du Roi dont on vient de parler.

TRAVAIL DU ROI

AVEC SES MINISTRES, SA RÉSISTANCE MOMENTANÉE A LEURS DÉSIRS, ET A CEUX DE MADAME DE MAINTENON.

LE Tellier, dans des tems bien antérieurs, & long-tems avant d'être Chancelier de France, connoiſſoit bien le

Roi là-deſſus. Un de ſes meilleurs amis, car il en avoit, l'avoit prié de quelque choſe qu'il déſiroit fort, & qui devoit être propoſé dans le travail particulier de ce Miniſtre avec le Roi. Le Tellier l'aſſura qu'il feroit tout ſon poſſible. Son ami ne goûta point ſa réponſe, & lui dit franchement que, dans la place & le crédit où il étoit, ce n'étoit pas aſſez de celle-là qu'il falloit lui donner. » Vous » ne connoiſſez pas le terrein, lui ré- » pondit le Tellier ; de vingt affaires » que nous portons ainſi au Roi, nous » ſommes ſûrs qu'il en paſſera dix-neuf » à notre gré ; nous le ſommes égale- » ment que la vingtième ſera décidée » au contraire ; laquelle des vingt » ſera décidée contre notre avis & no- » tre déſir ? C'eſt ce que nous ignorons » toujours ; & très-ſouvent c'eſt celle » où nous nous intéreſſons le plus. Le » Roi nous réſerve cette biſque pour » nous faire ſentir qu'il eſt le maître, » & qu'il gouverne. Et ſi par haſard il

» ſe préſente quelque choſe, ſur laquelle
» il s'opiniâtre, & qui ſoit aſſez impor-
» tante pour que nous nous opiniâtrions
» auſſi, ou pour la choſe même, ou
» pour l'envie que nous avons qu'elle
» réuſſiſſe comme nous le déſirons, c'eſt
» très-ſouvent alors, dans le rare que
» cela arrive, une ſortie ſûre; mais, à
» la vérité, la ſortie eſſuyée & l'affaire
» manquée, le Roi content d'avoir
» montré que nous ne pouvons rien,
» & peiné de nous avoir fâché, devient
» flexible, en ſorte que c'eſt alors le
» tems où nous faiſons tout ce que
» nous voulons. »

Il avoit la même conduite avec Madame de Maintenon, à qui, de fois à autres, il faiſoit des ſorties terribles, & dont il s'applaudiſſoit. Quelquefois elle ſe mettoit à pleurer devant lui, & étoit pluſieurs jours ſur de véritables épines.

Quand elle eut mis Fagon auprès du Roi, au lieu de Daquin, qu'elle fit ren-

voyer, pour avoir un homme tout à elle & de beaucoup d'eſprit, qu'elle s'étoit attachée dans les voyages aux Eaux, où il avoit ſuivi le Duc du Maine, & un homme dont elle pût tirer un continuel parti dans cette place intime du premier Médecin qu'elle voyoit tous les matins : elle faiſoit la malade, quand il lui arrivoit de ces ſcènes, & c'étoit d'ordinaire par où elle les faiſoit finir avec plus d'avantage.

CARACTÈRE PERSONNEL DU ROI.

PREUVES. ANECDOTES A CE SUJET.

CE n'eſt pas que ces artifices, ni même la réalité la plus effective, euſſent aucun pouvoir de contraindre d'ailleurs, en quoi que ce pût être, le Roi. Ce Prince étoit abſolu dans ſon intérieur ; les incommodités les plus oppoſées aux voyages, au grand habit de Cour (car les Dames les plus privilègiées ne paroiſ-

ſoient jamais autrement dans ſes carroſſes, ni en aucun lieu de cour, avant que Marly eût adouci cette étiquette) ne pouvoit en diſpenſer les Dames; grandes maladies, moins de ſix ſemaines après leurs couches, dans d'autres tems fâcheux, il falloit être en grand habit, parées & ſerrées dans leur corps; aller en Flandre & plus loin, danſer, veiller, être des fêtes, manger, être gaies & de bonne compagnie, changer de lieu, ne paroître craindre aucune intempérie, ni être incommodées du chaud, du froid, de l'air, de la pouſſière, & tout cela préciſément aux jours & heures marqués, ſans déranger rien d'une minute. Ses filles il les a traitées toutes pareillement; il n'avoit pas plus de ménagement pour Madame la Ducheſſe de Berry, ni même pour Madame la Ducheſſe de Bourgogne, quoique Fagon, Madame de Maintenon puſſent dire & faire, quoiqu'il aimât Madame la Ducheſſe de Bourgogne auſſi tendrement qu'il en étoit

capable, qui toutes les deux s'en bleſſèrent.

Le Roi voyageoit toujours en carroſſe plein de femmes, ſes belles-filles, quelquefois Madame, & des Dames, quand il y avoit place. Ce n'étoit que pour les rendez-vous de chaſſe, les voyages de Fontainebleau, de Chantilly & de Compiègne & les vrais voyages, que cela étoit ainſi. Pour aller tirer, ſe promener, pour aller coucher à Marly ou à Meudon, il alloit ſeul dans une calèche. Il ſe défioit des converſations que ſes grands Officiers auroient pu tenir devant lui dans ſes carroſſes, & prétendoit que le vieux Charoſt, qui prenoit volontiers ce tems-là pour dire bien des choſes, lui avoit fait prendre ce parti, il y avoit plus de quarante ans. Cela convenoit auſſi aux Miniſtres, qui ſans cela auroient pu être inquiétés tous les jours, & à la clôture exacte, qu'en leur faveur lui-même s'étoit preſcrite, & à laquelle il fut ſi exactement fidèle.

Pour

Pour les femmes, le peu de Dames qui y pouvoient trouver place, outre que cela ne ſe pouvoit empêcher, l'occaſion en étoit reſtrainte à une grande rareté, & le babil fort peu à craindre.

Dans le carroſſe, lors des voyages, il y avoit beaucoup de toutes ſortes de choſes à manger, viandes, pâtiſſeries, fruits; on n'avoit pas ſitôt fait un quart de lieue, que le Roi demandoit ſi on vouloit manger; lui jamais ne goûtoit à rien entre ſes repas, non pas même à aucun fruit; mais il s'amuſoit à voir manger, & manger à force. Il falloit avoir appétit, être gaies, autrement il ne le trouvoit pas bon. On faiſoit la mignone, on ne vouloit pas faire la délicate, être du bel air, cela n'empêchoit pas que les mêmes Dames ou Princeſſes, qui ſoupoient, avec d'autres, à ſa table le même jour, ne fuſſent obligées, ſous les mêmes peines, d'y faire auſſi bonne contenance que ſi elles n'avoient pas mangé de la journée; avec cela d'autres beſoins, il n'en falloit pas

parler, outre que pour des femmes il auroit été très-embaraſſant, avec le détachement de la maiſon du Roi, & les Gardes du Corps devant & derrière le carroſſe, les Officiers & les Ecuyers aux portières, qui faiſoient une pouſſière qui dévoroit tout ce qui étoit dans le carroſſe.

Le Roi, qui aimoit l'air, en vouloit les glaces baiſſées, & eût trouvé fort mauvais que quelque Dame eût tiré le rideau contre le Soleil, le vent ou le froid: il ne falloit ſeulement pas s'en appercevoir, ni d'aucune autre ſorte d'incommodité; il alloit toujours extrêmement vite, avec des relais le plus ordinairement. Se trouver mal, étoit un démérite à n'y plus revenir.

Madame de Maintenon, qui craignoit fort l'air & d'autres incommodités, ne put gagner là-deſſus aucun privilège; tout ce qu'elle obtint, ſous prétexte de modeſtie & d'autres raiſons, fut de voyager à part, de la manière que je l'ai

rapporté ; mais en quelque état qu'elle fût, il falloit marcher & ſuivre à point nommé, & ſe trouver arrivée & rangée, avant que le Roi entrât chez elle.

Elle fit bien des voyages à Marly, dans un état à ne pas faire marcher une ſervante. Elle en fit un à Fontainebleau, qu'on ne ſavoit pas véritablement ſi elle ne mourroit pas en chemin. En quelque état qu'elle fût, le Roi alloit chez elle à ſon heure ordinaire, & y faiſoit ce qu'il avoit projeté. Tout au plus, elle étoit dans ſon lit; pluſieurs fois y ſuant la fièvre à groſſes gouttes ; le Roi qui aimoit l'air & qui craignoit le chaud dans les chambres, s'étonnoit, en arrivant, de trouver tout fermé, & faiſoit ouvrir les fenêtres, & n'en rabattoit rien, quoiqu'il la vît dans cet état, juſqu'à dix heures qu'il s'en alloit ſouper, & ſans conſidération pour la fraîcheur de la nuit.

S'il devoit y avoir muſique, la fièvre, le mal de tête n'empêchoit rien, & cent bougies dans les yeux.

Ainſi le Roi alloit toujours ſon train, ſans demander jamais ſi elle n'en étoit point incommodée.

Madame la Ducheſſe de Bourgogne étoit groſſe ; elle étoit fort incommodée ; le Roi vouloit aller à Fontainebleau, contre ſa coutume, dès les commencemens de la belle ſaiſon, & l'avoit déclaré ; il vouloit ſes voyages de Marly en attendant. Sa petite fille l'amuſoit fort, il ne pouvoit pas ſe paſſer d'elle, & tant de mouvement ne s'accommodoit pas avec ſon etat ; Madame de Maintenon en étoit inquiète ; Fagon en gliſſoit doucement ſon avis. Cela importunoit le Roi.

VOYAGE DE MARLY.

ANECDOTES DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

LEs repréſentations, ſur les voyages de Marly, le chicanèrent, ſans pouvoir les

rompre ; il différa ſeulement, à deux repriſes, celui du lendemain de la *Quaſimodo*, & n'y alla que le mercredi de la ſemaine ſuivante, malgré tout ce qu'on put dire & faire pour l'empêcher, ou pour obtenir que la Princeſſe demeurât à Verſailles. Le ſamedi ſuivant, le Roi ſe promenant après la meſſe, & s'amuſant au baſſin des carpes, entre le Château & la perſpective, nous vîmes venir à pied la Ducheſſe de Lude toute ſeule, ſans qu'il y eût aucune Dame avec le Roi, ce qui arrivoit rarement le matin. Il comprit qu'elle avoit quelque choſe de preſſé à lui dire ; il fut au-devant d'elle ; & quand il en fut à peu de diſtance, il s'arrêta, & on le vit paſſer ſeul ſans la joindre ; le tête à tête ne fut pas long ; elle s'en retourna ; & le Roi revint vers nous juſqu'auprès des carpes ſans mot dire ; chacun vit bien de quoi il étoit queſtion, & perſonne ne ſe preſſoit de parler. A la fin le Roi arrivant tout auprès du baſſin, regarda ce qui

étoit là de plus principal ; & ſans adreſſer la parole à perſonne, dit d'un air de dépit, ces ſeules paroles : » la Ducheſſe » de Bourgogne eſt bleſſée. » Voilà Monſieur de la Rochefoucault à s'exclamer, & le Maréchal de Boufflers à répéter à baſſe note, puis Monſieur de la Rochefoucault à ſe récrier plus fort que c'étoit le plus grand malheur du monde ; & que s'étant déjà bleſſée d'autres fois, elle n'en auroit peut-être plus. Et quand cela ſeroit, interrompit le Roi tout d'un coup, qui juſques-là n'avoit dit mot, „ qu'eſt-ce que cela me feroit ? „ Eſt-ce qu'elle n'a pas déjà un fils ? Et „ quand il mourroit, eſt-ce que le Duc „ de Berry n'eſt pas en âge de ſe marier ? „ Eh ! que m'importe qui me ſuccède „ des uns ou des autres ? Ne ſont-ce pas „ également mes petits enfans ? Et tout de ſuite, avec impétuoſité : „ elle „ eſt bleſſée, parce qu'elle avoit à l'être, „ & je ne ſerai plus contrarié dans mes „ voyages, & dans tout ce que j'ai envie

„ de faire, par les repréſentations des Mé-
„ decins & les raiſonnemens des matro-
„ nes ; j'irai & je viendrai à ma fan-
„ taiſie, & on me laiſſera en repos. „

Un ſilence à entendre une fourmi marcher, à cette eſpece de ſortie; on baiſſoit les yeux ; à peine oſoit-on reſpirer. Chacun demeura ſtupéfait ; juſqu'aux gens des bâtimens & aux jardiniers demeurèrent immobiles. Ce ſilence dura plus d'un quart d'heure; le Roi le rompit, appuyé ſur la baluſtrade pour parler d'une carpe ; perſonne ne répondit. Il adreſſa, après, la parole ſur ces carpes à des gens des bâtimens, qui ne ſoutinrent pas la converſation à l'ordinaire ; il ne fut queſtion que de carpes avec eux ; tout fut languiſſant ; & le Roi s'en alla quelque-tems après.

Dès que nous oſâmes nous regarder hors de ſa vue, nos yeux ſe rencontrèrent, ſe dirent tout ; tout ce qui ſe trouva là de gens furent, pour ce moment, les confidens les uns des autres. On admira, on

s'étonna. Quelque éloignée que ſoit maintenant cette ſcène, elle m'eſt toujours également préſente.

QUALITÉS QUE MADAME DE MAINTENON EXIGEOIT DES GENS QUI LA SERVOIENT.

LEs gens de Madame de Maintenon (car tout eſt curieux ſur cette femme célèbre) étoient en très-petit nombre, peu répandus, modeſtes, reſpectueux, humbles, ſilencieux, & ne s'en firent jamais accroire. C'étoit l'air de la maiſon; & ils n'y ſeroient pas demeurés ſans cela. Ils y faiſoient, avec le tems, une fortune modérée, ſuivant leur état, & qui ne pouvoit donner d'envie, ni occaſion de parler. Tous demeuroient dans une obſcurité plus ou moins aiſée.

Les femmes paſſoient leur vie enfermées chez elle: non ſeulement elle ne vouloit point qu'elles ſortiſſent; mais elle

les empêchoit de recevoir perſonne ; & la fortune qu'elle leur faiſoit étoit courte & rare.

Le Roi les connoiſſoit toutes & tous ; il étoit familier avec eux, & y cauſoit ſouvent, lorſqu'il paſſoit quelquefois chez elle, avant qu'elle y fût rentrée.

Il n'y avoit d'un peu diſtingué que cette ancienne ſervante, du tems, qu'après la mort de Scarron, elle étoit à la Charité de Saint-Euſtache, logée dans cette montée, où cette ſervante faiſoit ſa chambre & ſon petit pot au feu dans la même chambre.

Nanon de ce tems là, & que Madame de Maintenon a toujours appellée ainſi, qui d'abord avoit été ſon unique domeſtique, & qui l'avoit conſtamment ſuivie & ſervie dans ſes divers états, étoit devenue Madame Balbieu, dévote comme elle, & vieille ; elle étoit d'autant plus importante, qu'elle avoit toute la confiance domeſtique de Madame de Maintenon, & l'œil ſur les Demoiſelles,

qui ſe ſuccédoient, de Saint-Cyr auprès d'elle, & ſur ſes nièces. Elle ſe coîfoit & s'habilloit comme ſa maitreſſe, qu'elle affectoit d'imiter en tout.

LE CARDINAL DE NOAILLES, ARCHEVÊQUE DE PARIS.

MAdame de Maintenon ſervit beaucoup à faire nommer le frère du Maréchal de Noailles à l'Archevêché de Paris, à la mort de Harlay, en 1695; choſe d'autant plus difficile, que les Jéſuites ne l'aimoient pas; que le Roi ne le connoiſſoit preſque point, parce qu'il ne venoit jamais à Paris, & encore pour des momens; tellement qu'il fallut le porter à Paris, ſans aucune participation du père la Chaize. On ne peut même pas l'y bombarder à l'inſu du confeſſeur, parce qu'il fallut forcer ce Prélat, qui, non-ſeulement fit toute la réſiſtance qu'il lui fût poſſible, mais qui affecta de ſe

rendre ſuſpect du côté de la doctrine.

Il avoit d'abord été nommé à l'Evêché de Cahors ; quelques mois après, il fut transféré à Châlons. La proximité, ni la dignité de ce Siège, dont l'Evêque eſt Comte & Pair de France, ne purent le réſoudre à quitter l'épouſe à laquelle il avoit été deſtiné par ſon ſacre, quoiqu'il ne pût encore l'avoir connue ; il brilla à Châlons, avec les mœurs d'un ange, par une réſidence continuelle, une ſollicitude paſtorale, douce, appliquée, inſtructive, pleine des plus grands exemples, & un éloignement total de tout ce qui n'étoit point de ſon miniſtere. Le crédit de ſa famille, armé d'une ſi grande réputation, l'emporta ſur toutes les voies ordinaires ; il reuſſit à Paris, comme il avoit fait à Châlons, ſans être ébloui d'un ſi grand théâtre ; il plut extrêmement au Roi & à Madame de Maintenon ; & pour achever ici ce qui le regarde perſonnellement, il ne parut ni neuf, ni embarraſſé aux affaires, & il

fit admirer ſes lumières, ſon ſavoir ; & ce qui eſt fort rare en même tems, ſa modeſtie & une magnificence convenable aux aſſemblées du Clergé ; enfin il fut Cardinal en 1700, avec la même répugnance qu'il avoit eue à changer de Siège.

ARTIFICE DE MANSART POUR FLATTER.

CEpendant le Roi retranché dans ſes ſables à Marly, & dans ſes bâtimens, éprouvoit juſques dans la bagatelle de ces derniers, les mêmes artifices par leſquels il étoit quelquefois gouverné en grand.

Manſard, qui en étoit le Surintendant peu capable, mais pourtant avec un peu plus de goût que ſon maître, l'obſédoit avec des projets qui, de l'un à l'autre, le conduiſirent aux plus fortes dépenſes. C'étoit autant d'occaſions de s'enrichir,

où il réuſſiſſoit merveilleuſement, & de ſe perpétuer les privances qui le rendoient une ſorte de perſonnage que les Miniſtres même ménagoient, & à qui toute la Cour faiſoit la ſienne. Il avoit l'art d'apporter au Roi des plans informes, mais qui lui mettoient le doigt ſur la lettre, à quoi ce délié maçon aidoit imperceptiblement; le Roi voyoit ainſi, ou le défaut à corriger, ou le mieux à faire; Manſart ſe récrioit ſur la juſteſſe des obſervations, ſur ce que le Roi poſſédoit les délicateſſes de l'architecture & des beautés des jardins, auſſi excellemment que l'art de gouverner; & ſi, comme il arrivoit ſouvent, il s'opiniâtroit ſur quelque choſe de mauvais goût, Manſart admiroit également, & l'exécutoit, juſqu'à ce que le goût du changement donnât ouverture pour y en faire. Avec tout cela, Manſart, devenu entreprenant, ſe mit à fatiguer le Roi de demandes pour ſoi, ou pour les ſiens, ſouvent fort étranges, & fit ſi bien qu'il fut auſſi de

ceux dont le Roi ſe ſentit fort ſoulagé quand il mourut.

RAILLERIE DU GAZETIER DE HOLLANDE. COLÈRE DU ROI. ANECDOTE DU VALET DU SERDEAU.

PEndant la campagne du Maréchal de Villeroy contre Vaudemont, le Roi avoit ſoin de ſe faire lire toutes les gazettes de Hollande ; dans la première qui parut, il vit des louanges exceſſives & ironiques de Monſieur le Duc du Maine ; le Gazetier diſoit que ſes bleſſures avoient arrêté les ſuccès de l'armée Françoiſe, & ſauvé Monſieur de Vaudemont, & que Monſieur du Maine avoit été emporté ſur un brancard ; cette raillerie fabuleuſe avoit piqué le Roi ; mais il le fut bien davantage de la gazette ſuivante, qui ſe rétracta du combat qu'elle avoit raconté, & ajouta que Monſieur du Maine n'avoit pas même été bleſſé ;

tout cela, joint au ſilence qui avoit régné depuis cette journée, & au compte ſi ſuccinct que Monſieur le Maréchal de Villeroy lui en avoit rendu, & ſans chercher aucune excuſe, donna des ſoupçons au Roi qui l'agitèrent.

La Vienne, Baigneur à Paris, fort à la mode, étoit devenu celui du Roi, & l'un des quatre premiers Valets de chambre. C'étoit un fort honnête homme, mais ruſtre, brutal, & franc; & cette franchiſe dans un homme, d'ailleurs vrai, avoit accoutumé le Roi à lui demander ce qu'il n'eſpéroit pas pouvoir tirer d'ailleurs, quand c'étoit des choſes qui ne paſſoient pas ſa portée. Tout cela conduiſit juſqu'à un voyage de Marly; & ce fut là où il queſtionna la Vienne. Celui-ci y montra ſon embarras, parce que dans ſa ſurpriſe il n'eut pas l'eſprit de ſe cacher. Cet embarras redoubla la curioſité du Roi, & enfin ſes commendemens; la Vienne n'oſa pouſſer plus loin ſes réſiſtances; il apprit au Roi ce qu'il eût voulu ignorer toute ſa vie.

Le Comte de Toulouſe, étant Amiral, avoit ſa deſtination faite ; c'étoit donc pour Monſieur du Maine qu'étoient ſes ſoins.

Un jour, ſortant de table à Marly, avec toutes les Dames, & en préſence de tous les Courtiſans, il apperçut un valet du Serdeau, qui, en deſſervant le fruit, mit un biſcuit dans ſa poche ; dans l'inſtant il oublia toute ſa dignité ; & ſa canne à la main, qu'on venoit de lui rendre avec ſon chapeau, il court ſur ce valet, qui ne s'attendoit à rien moins, ni pas un d'eux, le frappa, l'injuria, & lui caſſa ſa canne ſur le corps ; à la vérité elle étoit de roſeau, & ne réſiſta guere ; de-là le tronçon à la main, & avec l'air d'un homme qui ne ſe poſſédoit plus, continuant à injurier ce valet, qui étoit déjà bien loin, il traverſa le petit cabinet & une antichambre, & entra chez Madame de Maintenon, où il fut près d'une heure, comme il faiſoit ſouvent à

Marly

Marly après dîner, ſortant pour repaſſer chez lui, il trouva le Père de la Chaiſe; dès qu'il l'apperçut parmi ſes Courtiſans: « mon père, lui dit-il fort haut, » j'ai battu un coquin, & lui ai caſſé » ma canne ſur le dos; mais je ne » crois pas avoir offenſé Dieu; » & tout de ſuite, il raconta le prétendu crime.

Tous ceux qui étoient-là trembloient encore de ce qu'ils avoient vu ou entendu des ſpectateurs; la frayeur redoubla à cette repriſe; les plus familiers bourdonnèrent contre ce valet, & le pauvre Père fit ſemblant d'approuver, entre les dents, pour ne pas l'irriter davantage, & devant tout le monde. On peut juger, ſi ce fut la nouvelle du jour; & la terreur qu'elle imprima, parce que perſonne n'en put deviner alors la cauſe; chacun comprenoit aiſément que celle qui avoit paru ne pouvoit être la véritable.

On remarqua encore à Fontainebleau,

que la Ville de Paris y étant venue haranguer le Roi, à l'occaſion du ſerment de Bignon, nouveau prévôt des Marchands; comme l'Iſle venoit d'être inveſtie, il répondit non-ſeulement avec bonté, mais il ſe ſervit du terme de reconnoiſſance pour ſa bonne Ville; & qu'en le prononçant, ſon viſage s'altéra; deux choſes qui de tout ſon règne ne lui étoient pas échappées.

HONNEURS ACCORDÉS AUX ENFANS DE MONSIEUR LE DUC DU MAINE.

LE Duc du Maine déſiroit d'obtenir, pour ſes enfans, les mêmes honneurs dont il jouiſſoit. Quand cette grace fut réſolue entre le Roi, Madame de Maintenon & lui, il fut queſtion de la déclarer; & cette déclaration produiſit la ſcène la plus nouvelle & la plus ſingulière de ce long règne, pour qui a connu le Roi & l'idée qu'il avoit de ſa puiſſance.

En entrant le ſamedi au ſoir, le quinze mars, dans ſon cabinet, après ſouper à Verſailles, & l'ordre donné à l'ordinaire, il s'avança gravement dans le ſecond cabinet, ſe rangea vers ſon fauteuil ſans s'aſſeoir, paſſa lentement les yeux ſur toute la compagnie, à laquelle il dit, ſans adreſſer la parole à perſonne, qu'il donnoit, aux enfans de Monſieur le Duc du Maine, le même rang & les mêmes honneurs dont Monſieur du Maine jouiſſoit; & ſans un moment d'intervalle, marcha vers le bout du cabinet le plus éloigné, & appellant Monſeigneur, & Mgr. le Duc de Bourgogne, il leur dit que, devant tous les deux règner ſucceſſivement après lui, il les prioit d'agréer le rang qu'il donnoit aux enfans de M. le Duc du Maine, d'accorder cela à la tendreſſe qu'il ſe flattoit qu'ils avoient pour lui, & à celle qu'il ſe ſentoit pour ces enfans & pour leur père; que vieux comme il étoit, & conſidérant que ſa mort ne pouvoit point être éloignée, il les leur recommandoit étroi-

tement, & avec l'inſtance dont il étoit capable ; qu'il eſpéroit qu'après lui, ils les voudroient bien protéger par amitié pour ſa mémoire. Ces Princes ne répondirent que par quelques mots confus & mal articulés. J'omets les réflexions ; je me contente d'écrire ce que je ſus, en peu de mots, du Duc de Beauvilliers, à qui le Duc de Bourgogne conta le lendemain tout ce qui s'étoit paſſé ; & ce Duc me le rendit le même jour. On le ſut auſſi par Monſeigneur, qui le dit à ſes intimes ; & ne ſe cachant pas d'eux combien il avoit été peiné. Il n'avoit jamais aimé le Duc du Maine ; il avoit toujours été bleſſé de la différence des ſentimens du Roi & de ſa familiarité ; il y avoit des tems de jeuneſſe, où le Duc du Maine, ſans de vrais manquemens de reſpect, avoit peu ménagé Monſeigneur ; bien oppoſé à Monſieur le Comte de Toulouſe, qui s'en étoit acquis l'amitié.

Le Roi, à bout d'en eſpérer davantage, ſans toutefois montrer aucun mé-

contentement, retourna vers ſon fauteuil & le cabinet, reprit auſſi-tot ſa forme accoutumée. Dès que le Roi fut aſſis, il remarqua promptement le ſombre qui y régnoit; il ſe hâta de dire encore un mot ſur ce rang, & d'ajouter qu'il étoit bien aiſe que chacun lui en marquât ſa ſatisfaction, en la témoignant au Duc du Maine.

VIEILLESSE DE LOUIS XIV.

FAITS SINGULIERS CONCERNANT SON TESTAMENT.

LE Roi vieilliſſoit, ſans qu'il parût aucun changement à l'extérieur de ſa vie; mais ceux qui le voyoient de plus près, commençoient, depuis quelque-tems, à craindre qu'il ne vécût pas long-tems; ce n'eſt pas ici le lieu de s'étendre ſur une ſanté juſques-là ſi forte, & ſi égale; il ſuffit maintenant de dire qu'elle menaçoit; ſourdement accablé des plus cui-

ſans revers de la fortune, après une ſi longue habitude de la dominer ; il le fut bien davantage par les malheurs domeſtiques.

Avec ſes enfans, il avoit perdu Madame la Ducheſſe de Bourgogne, perte irréparable, qui, outre qu'elle étoit l'ame & l'ornement de ſa Cour, étoit tout ſon amuſement, toute ſa joie, toute ſon affection, toutes ſes complaiſances, dans preſque tous les tems qu'il n'étoit pas en public. Jamais, depuis qu'il étoit au monde, il ne s'étoit familiariſé avec d'autre qu'avec elle. Il ne pouvoit remplir un ſi grand vuide ; l'amertume d'en être privé s'augmentoit par ne plus trouver de délaſſement. Cet état malheureux lui en fit chercher où il put, en s'abandonnant de plus en plus à Madame de Maintenon, & à Monſieur le Duc du Maine.

Leur dévotion ſans lacune, leur ſolitude continuelle le raſſuroit ſur eux. Ils avoient eu, de longue main, l'art de lui perſuader que Monſieur du Maine, quoi-

qu'avec beaucoup d'eſprit & de capacité pour les affaires, dans l'opinion de laquelle ils l'entretenoient par le dernier détail de ſes charges, (& les détails étoient un des grands foibles du Roi); ils l'avoient, dis-je, perſuadé que Monſieur du Maine étoit ſans vues, ſans deſſeins, incapable même d'en avoir, occupé ſeulement de ſes enfans, en bon père de famille, touché de grandeur uniquement par rapport à la grandeur du Roi, dont il étoit par attachement ſupérieurement épris, tout ſimple, tout franc, tout droit, tout rond; & qui, après avoir travaillé tout le jour à ſes charges par devoir & pour lui plaire, après avoir donné bien du tems à la prière & à la piété, ſe délaſſoit ſolitairement à la chaſſe, uſoit dans ſon particulier de la gaieté & de l'agrément naturel de ſon eſprit, ſans ſavoir le plus ſouvent quoique ce ſoit de la Cour, ni de ce qui ſe paſſoit dans le monde.

Toutes ces choſes plaiſoient infiniment

au Roi, & le mettoient parfaitement à ſon aiſe avec un fils qui l'approchoit ſi continuellement de près, & qui l'amuſoit fort par ſes contes & ſes plaiſanteries, où il excelloit plus qu'homme que j'aie jamais connu, avec un tour ſi charmant & ſi aiſé, qu'on auroit cru en pouvoir dire autant ; en même tems adroit à ſaiſir le ridicule, & tout cela avec meſure, ſuivant le tems, l'occaſion, l'humeur du Roi qu'il connoiſſoit à fond, & que les choſes prenoient, pouſſant au ſatyrique avec tant d'artifice, de naturel & de grace, qu'on auroit dit qu'il ne ſongeoit à rien, & avec cela & toujours, quand il le vouloit, le plus agréable pantomime.

Le Roi étant à Verſailles, le Dimanche 27 Août 1714 ; le premier Préſident & le Procureur-Général, qui avoient été mandés, entrèrent dans ſon cabinet, à l'iſſue de ſon lever : alors le Roi prit d'un tiroir, ſans clef, un grand & gros paquet cacheté de ſept cachets qu'il leur préſenta ; & en le leur remettant :

„ Meſſieurs, leur dit-il, c'eſt mon teſta-
„ ment ; il n'y a, qui que ce ſoit, que moi
„ qui ſache ce qu'il contient : je vous
„ le remets pour le garder au Parle-
„ ment, auquel je ne puis donner un
„ plus grand témoignage de mon eſtime
„ & de ma confiance, que de l'en rendre
„ dépoſitaire ; l'exemple des Rois mes
„ prédéceſſeurs, & celui du teſtament
„ du Roi mon père, ne me laiſſent pas
„ ignorer ce que celui-ci pourra deve-
„ nir ; mais on l'a voulu, on m'a tour-
„ menté, on ne m'a point laiſſé de ré-
„ pos ; le voilà ! emportez-le, il devien-
„ dra ce qu'il pourra, au moins j'aurai
„ patience, & je n'en entendrai plus
„ parler. „

Au dernier mot, qui finit avec un coup de tête fort ſec, il leur tourna le dos, paſſa dans un autre cabinet, & les laiſſa tous deux preſque changés en ſtatues. Ils ſe regardèrent glacés de ce qu'ils venoient d'entendre, & encore de ce qu'ils venoient de mieux voir aux yeux

& à la contenance du Roi ; & dès qu'ils eurent repris leurs ſens, ils ſe retirèrent & s'en allèrent à Paris. On ne ſut, que l'après-dîner, que le Roi avoit fait un teſtament, & qu'il le leur avoit donné.

Le lendemain, lundi 28, la Reine d'Angleterre vint de Chaillot, où elle étoit preſque toujours, chez Madame de Maintenon. Le Roi fut l'y trouver ; & dès qu'il l'apperçut, „ Madame, lui dit-„ il en homme faché, j'ai fait mon „ teſtament ; on m'a tourmenté pour „ le faire ; „ fixant alors les yeux ſur Madame de Maintenon ; „ j'ai acheté du „ repos ; j'en connois l'impuiſſance & „ l'inutilité ; nous pouvons tout ce que „ nous voulons, tant que nous exiſtons ; „ après notre mort, nous valons moins „ que les particuliers ; il n'y a qu'à voir „ celui du Roi mon père, & auſſi-tôt „ après ſa mort, & ceux de tant d'autres „ Rois. Je le ſais bien ; & malgré cela „ on l'a voulu. „

Des paroles auſſi expreſſives de la vio-

lence extrême ſoufferte, & du combat long & opiniâtre avant de ſe rendre, exigent des preuves auſſi claires, auſſi préciſes qu'elles le ſont; & tout de ſuite les voici.

Je tiens celles que le Roi dit au premier Préſident & au Procureur-Général, du premier, qui n'avoit eu garde de les oublier; à l'égard de celles adreſſées à la Reine d'Angleterre, elle les répéta encore dans la dernière ſurpriſe.

Auſſi-tot que le premier Préſident & le Procureur-Général furent de retour à Paris, ils envoyèrent chercher des ouvriers qu'ils conduiſirent dans une tour du Palais, qui eſt derrière la ruelle de la Grand-chambre & le cabinet du premier Préſident, & qui répond au Greffe. Ils firent creuſer un grand trou dans la muraille de cette tour, qui eſt fort épaiſſe, & y déposèrent le teſtament; en firent fermer l'ouverture par une porte de fer & une grille de fer en ſeconde porte, & une ſeconde muraille par-deſſus. La

porte & la grille eurent trois ſerrures différentes ; mais les mêmes à la porte & à la grille, & une clef pour chacune des trois, par conſéquent ouvroient à chacune deux ſerrures ; le premier Préſident en garda une, le Procureur-Général une autre, & le Greffier du Parlement une troiſième.

Le Parlement fut aſſemblé en même-tems, & le premier Préſident rendit le compte le plus propre, qu'il lui fût poſſible, à flatter la compagnie, ou à la piquer d'honneur ſur la confiance de ce dépôt & le maintien de toutes les diſpoſitions qui s'y trouveroient contenues. En même-tems les gens du Roi préſentèrent un Edit, que le premier Préſident & le Procureur-Général avoient reçu des mains du Chancelier, à Verſailles, le même matin que le Roi leur remit ſon teſtament, & firent enrégiſtrer cet Edit. Il étoit fort court. Il déclaroit que le paquet remis au premier Préſident & au Procureur-Général contenoit ſon teſtament,

par lequel il avoit pourvu à la garde & à la tutelle du Roi mineur, & au choix d'un Conſeil de régence, dont, pour de juſtes conſidérations, il n'avoit pas voulu rendre les diſpoſitions publiques ; qu'il vouloit que ce dépôt fût conſervé au Greffe du Parlement juſqu'à la fin de ſa vie ; & qu'au moment qu'il plairoit à Dieu de le retirer de ce monde, toutes les Chambres du Parlement s'aſſemblaſſent avec tous les Princes de la Maiſon Royale, & tous les Pairs qui s'y pourroient trouver, pour, en leur préſence, y être fait l'ouverture de ſon teſtament ; & après la la lecture, les diſpoſitions qu'il contenoit, être rendues publiques & exécutées, ſans qu'il fût permis à perſonne d'y contrevenir ; & les duplicata du teſtament être envoyés à tous les Parlemens du Royaume, par les ordres du Conſeil de Régence, pour y être enrégiſtrés.

Ce dernier acte ſoumettoit uniquement toute la maiſon civile & militaire du Roi au Duc du Maine, & ſous lui au Maré-

chal de Villeroy indépendamment & privativement à Monſieur le Duc d'Orléans, de façon qu'il ne pouvoit être reconnu ni obéi en rien ; le même acte les établiſſoit, tous deux, chefs de l'éducation en toutes choſes ; ils devenoient par-là les maîtres de Paris & de la Cour. Ces précautions parurent encore inſuffiſantes, ſi on ne pourvoyoit point à ce qui pouroit arriver. Ainſi, en cas de mort du Duc du Maine & du Maréchal de Villeroy, le Comte de Toulouſe & le Maréchal d'Harcourt, duquel Madame de Maintenon répondit, leur furent ſubſtitués en tout & par-tout.

GRANDEUR DU ROI

DANS LES DERNIERS MOMENS DE SA VIE.

CIRCONSTANCES DE SA MORT.

Rien ne parut plus étonnant que la fermeté conſtante & tranquille du Roi, à l'extrêmité de ſa vie ; car il eſt vrai qu'en la quittant, il ne témoigna aucun regret,

& que l'égalité de ſon ame fût toujours à l'épreuve de la plus légère impatience; qu'il ne s'importunna d'aucun ordre à donner, qu'il vit, qu'il parla, qu'il régla, qu'il prévit tout, avec le même ſang froid que tout homme, en bonne ſanté & très-libre d'eſprit, auroit pu faire; que tout ſe paſſa juſqu'au bout avec cette décence extérieure, cette gravité, cette majeſté, qui avoient accompagné toutes les actions de ſa vie; qu'il y ſurnagea un air de naturel, de vérité & de ſimplicité, qui bannit juſqu'aux plus légers ſoupçons de répréſentation & de comédie; de tems en tems, dès qu'il étoit libre, & qu'il avoit banni toute affaire & tous autres ſoins, il étoit uniquement occupé de Dieu, de ſon ſalut, de ſon néant, juſqu'à lui être échappé quelquefois de dire: du tems que j'étois Roi.

Abſorbé d'avance en ce grand avenir, où il ſe croyoit ſi près d'entrer, avec un détachement ſans regret, avec une humilité ſans baſſeſſe, avec un mépris de tout

ce qui n'étoit plus pour lui, avec une bonté & une poſſeſſion de ſon ame, il conſoloit ſes valets intérieurs qu'il voyoit pleurer, il forma le ſpectacle le plus touchant; & ce qui le rendit admirable, c'eſt qu'il le ſoutint toujours tout entier & toujours avec le même ſentiment ſans la moindre terreur, témoignant une confiance en Dieu, dira-t-on, toute entière ſans doute, ſans inquiétude, mais fondée ſur ſa miſéricorde & ſur le ſang de Jeſus-Chriſt, avec une réſignation pareille ſur ſon état perſonnel, ſur ſa durée, & regrettant de ne pas ſouffrir. Qui n'admira une fin ſi ſupérieure & en même-tems ſi chrétienne!

Rien de plus ſimple, ni de plus court que ſon adieu à ſa famille, ni de plus humble, ſans rien perdre de ſa dignité, que ſon adieu à ſes Courtiſans plus tendre encore que l'autre. Ce qu'il dit au Roi futur, a mérité d'être recueilli; rien en tout cela que de digne d'admiration & d'une élévation véritablement chrétienne

&

& royale. Ainſi mourut un des plus grands Rois de la terre, aſſiſté uniquement de ſon confeſſeur, le Père le Tellier.

Le Duc du Maine ſe trouva à la conſultation d'un Charlatan arrivant de Provence, qui donna de ſon élixir au Roi. Fagon, accoutumé à régner ſur la médecine avec deſpotiſme, trouva une eſpèce de payſan fort groſſier, qui le mal mena fort brutalement. Monſieur du Maine raconta le ſoir chez lui parmi ſes confidens, avec le facétieux & cet art de fine plaiſanterie, qu'il poſſédoit ſi bien, l'empire que ce malotru avoit pris ſur le Médecin, l'étonnement, le ſcandale, l'humiliation de Fagon pour la première fois de ſa vie, qui, à bout de ſon art & de ſes eſpérances, s'étoit limaçonné, en gromêlant ſur ſon bâton, ſans oſer repliquer, de peur d'eſſuyer pis. Le Duc leur fit de cette avanture le conte ſi plaiſamment, que les voilà tous aux éclats de rire & lui auſſi, qui durèrent fort long-tems, & qui furent entendus juſques dans la galerie.

SUPPLÉMENT AUX DÉTAILS, AUX FAITS ET AUX ANECDOTES DE LA VIE DE LOUIS XIV.

APrès avoir exposé, avec la vérité & la fidélité la plus exacte, tout ce qui est venu à ma connoissance par moi-même, ou par ceux qui ont vu ou manié les choses & les affaires, pendant les deux dernières années du règne de Louis XIV, l'avoir montré tel qu'il a été sans aucune passion, il ne me reste plus qu'à exposer l'écorce extérieure de la vie de ce Monarque, depuis que j'ai continuellement habité sa Cour. Ces petits détails sont curieux pour la postérité, & ne laissent pas que de caractériser les Princes qui ont fait autant de bruit dans tout le monde que celui dont il s'agit; quoiqu'il soit difficile de ne pas tomber en quelque redite, je m'en défendrai, autant qu'il me sera possible.

Je ne parlerai point de la manière de vivre du Roi, quand il étoit dans ſes armées. Ses heures y étoient déterminées par ce qui s'y préſentoit à faire, en tenant néanmoins régulièrement ſes Conſeils ; je dirai ſeulement qu'il n'y mangeoit qu'avec des gens d'une qualité à pouvoir obtenir cet honneur ; quand on le pouvoit prétendre, on le faiſoit demander au Roi par le premier Gentilhomme de ſa Chambre en ſervice. Il rendoit la réponſe ; & dès le lendemain, ſi elle étoit favorable, on ſe préſentoit au Roi lorſqu'il alloit dîner, qui diſoit ; *Monſieur, mettez-vous à table.* Cela fait, c'étoit pour toujours ; & on avoit après l'honneur d'y manger quand on vouloit avec diſcrétion. Les grades militaires, même d'ancien Lieutenant-Général ne ſuffiſoient pas. Monſieur de Vauban, Lieutenant-Général ſi diſtingué depuis tant d'années, y mangea pour la première fois, à la fin du Siège de Namur, & il fut comblé de cette diſtinction. Les Colonels de qualité

distinguée, y étoient admis sans difficulté; le Roi fit le même honneur, à Namur, à l'Abbé de Grancey, qui s'exposoit par. tout, à confesser les blessés, & à encourager les troupes. Tout le Clergé en fut toujours exclu, excepté les Cardinaux & les Evêques Pairs, ou les Ecclésiastiques ayant le rang de Prince étranger. le Cardinal de Coaslin, avant d'avoir la pourpre, étant Evêque d'Orléans, premier Aumonier, & suivant le Roi en toutes ses campagnes, ne fut pas admis; & l'Archevêque de Rheims, qui suivoit le Roi, comme maître de la Chapelle, vit manger le Duc & le Chevalier de Coaslin ses freres, sans prétendre au même honneur. Nul Officier des Gardes du Corps n'y a mangé, non plus, quelque préférence que le Roi eût pour ce corps, excepté le Marquis Durfé, par une distinction unique; je ne sais qui la lui valût, en ces tems reculés de moi; & du Régiment des Gardes jamais que le Colonel, ainsi que les Capitaines des Gardes du Corps.

CÉRÉMONIAL DES REPAS, A L'ARMÉE.

A Ces repas, tout le monde étoit couvert ; ç'eût été un manque de reſpect dont on vous eût averti ſur le champ, de n'avoir pas ſon chapeau ſur la tête ; Monſeigneur même l'avoit ; le Roi ſeul étoit découvert. On ſe découvroit quand le Roi vous parloit, ou pour lui parler ; & on ſe contentoit de mettre la main au chapeau pour ceux qui venoient faire leur cour. Le repas commencé ; & qui étoit de qualité, à n'avoir pu ſe mettre à table, ſe découvroit pour parler à Monſeigneur & à Monſieur, & quand ils vous parloient. S'il y avoit des Princes du Sang, on mettoit ſeulement la main au chapeau. Les places qui approchoient du Roi, ſe laiſſoient aux titrés, & après aux grades ; ſi on en avoit laiſſé qui ne ſe rempliſſoient pas, on ſe rapprochoit, quoiqu'à l'armée les Maréchaux de

France n'y euſſent point de préférence ſur les Ducs ; & ceux-ci & les Princes étrangers, ou qui en avoient le rang, ſe plaçoient les uns avec les autres, comme ils ſe rencontroient, ſans affectation : mais Ducs, Princes ou Maréchaux de France, ſi le haſard faiſoit qu'ils n'euſſent pas encore mangé avec le Roi, il falloit s'adreſſer au premier Gentilhomme de la Chambre. On juge bien que cela ne faiſoit pas de difficulté ; il n'y avoit là-deſſus que les Princes du Sang exemptés.

Le Roi ſeul avoit un fauteuil ; Monſeigneur même, tout ce qui étoit à table, avoient des ſièges à dos de maroquin noir, qui pouvoient ſe briſer pour les voiturer, & qu'on appelloit des perroquets. Ailleurs qu'à l'armée, le Roi n'a jamais mangé avec aucun homme, en quelque cas que c'ait été, non pas même avec aucun Prince du Sang, qui n'y ont mangé qu'à des feſtins de leurs nôces, quand le Roi les a voulu faire.

LEVER DU ROI.

EMPLOI DE SA MATINÉE.

A Huit heures, le premier Valet de Chambre en quartier, qui avoit couché ſeul dans la chambre du Roi, & qui s'étoit habillé, l'éveilloit ; le premier Médecin, le premier Chirurgien & ſa nourrice entroient en même-tems. Elle alloit le baiſer ; les autres le frottoient, & ſouvent lui changeoient de chemiſe, parce qu'il étoit ſujet à ſuer. Au quart, on appelloit le Grand Chambellan ; en ſon abſence le premier Gentilhomme d'année, avec eux les grandes entrées. L'un des deux tiroit le rideau, & préſentoit de l'eau bénite du Bénitier du Roi. Ces Meſſieurs étoient là un moment, & ç'en étoit un pour parler au Roi ; s'ils avoient quelque choſe à lui dire, ou à lui demander, alors les autres s'éloignoient. Quand aucun d'eux n'avoit à parler, comme d'or-

dinaire ils n'étoient là qu'un inſtant, celui qui avoit ouvert le rideau & préſenté l'eau-bénite, préſentoit le livre de l'Office du Saint Eſprit; puis ils paſſoient tous dans le cabinet du Conſeil; cet Office fort court dit, le Roi appelloit; ils entroient; le même lui donnoit ſa robe de chambre; & cependant les ſecondes entrées ou brevets d'affaires entroient. Peu de momens après, la Chambre auſſi-tôt; ce qui étoit là de diſtingué, puis tout le monde qui trouvoit le Roi ſe chauſſant; car il ſe faiſoit preſque tout lui-même avec adreſſe & grâce.

On lui voyoit faire la barbe de deux jours l'un, & il avoit une petite perruque courte, ſans jamais paroître autrement en aucun tems, en public, même au lit les jours de médecine. Souvent il parloit de chaſſe & quelquefois, quelque-tems à quelqu'un; point de toilette à portée de lui; on lui tenoit ſeulement un miroir.

Dès qu'il étoit habillé, il alloit prier

Dieu à la ruelle de ſon lit, où tout ce qu'il y avoit de Clergé ſe mettoit à genoux, les Cardinaux ſans carreaux; tous Laics demeuroient debout, & le Capitaine des Gardes venoit au baluſtre pendant la priere, d'où le Roi paſſoit dans ſon Cabinet. Il y trouvoit, ou y étoit ſuivi de tout ce qui avoit cette entrée, qui étoit fort étendue, par les charges que chacun poſſédoit, & tous en avoient; il y donnoit l'ordre à chacun pour la journée; ainſi on ſavoit, à un demi-quart d'heure près, tout ce que le Roi devoit faire. Tout le monde ſortoit enſuite; il ne reſtoit que ſes enfans naturels, Monſieur de Monchevreuil & d'O, comme ayant été leurs Gouverneurs, Manſard, & après lui Dantin, qui tous entroient, non par la chambre, mais par le derrière; puis les valets intérieurs. C'étoit là le bon tems aux uns & aux autres, & celui de raiſonner ſur les plans des jardins & des bâtimens; & cela duroit plus ou moins, ſelon que le Roi avoit affaire.

Toute la Cour attendoit, cependant dans la galerie, le Capitaine des Gardes ſeul dans la chambre, aſſis à la porte du cabinet qu'on avertiſſoit, quand le Roi vouloit aller à la meſſe, & qui alors entroit dans le cabinet.

A Marly, la Cour attendoit dans le Sallon ; à Trianon, dans les pièces de devant, comme à Meudon ; à Fontainebleau, on demeuroit dans la chambre & l'anti-chambre.

Cet entretems étoit celui des audiences ſecrettes des Miniſtres étrangers, en préſence de Torcy. Elles n'étoient appellées ſecrettes que pour les diſtinguer de celles qui ſe donnoient ſans cérémonie, à la ruelle du lit, au ſortir de la prière, qu'on appelloit particulières, ou celle des cérémonies qui ſe donnoit auſſi aux Ambaſſadeurs.

Le Roi alloit à la meſſe, où ſa muſique chantoit toujours un motet. Il n'alloit en bas qu'aux grandes fêtes, ou pour des cérémonies. Allant & revenant de la meſſe,

lui parloit qui vouloit, après l'avoir dit au Capitaine des gardes, ſi ce n'étoit gens diſtingués; & il alloit & rentroit par la porte des cabinets dans la galerie.

Pendant la meſſe, les Miniſtres étoient avertis, & s'aſſembloient dans la chambre du Roi, où les gens diſtingués pouvoient aller leur parler, ou cauſer avec eux. Le Roi s'amuſoit peu, en revenant de la meſſe; & demandoit preſqu'auſſi-tôt le Conſeil; alors la matinée étoit finie.

CONSEILS.

LE Dimanche il y avoit Conſeil d'Etat, & ſouvent les Lundi; les Mardis, Conſeil des Finances; les Mercredis Conſeil d'Etat; les Samedis Conſeil des Finances. Il étoit rare qu'il y en eût deux par jour, & qu'il s'en tînt les Jeudis & les Vendredis. On tenoit une ou deux fois le mois, un Lundi au matin le Conſeil des Dépêches; mais les ordres que les Secrétaires d'Etat pre-

noient tous les matins, entre le lever & la meſſe, abrégeoient & diminuoient fort ces ſortes d'affaires. Tous les Miniſtres étoient aſſis en rang entr'eux, excepté au Conſeil des Dépêches, où tous étoient debout le long de la table; excepté les fils de France, quand il y en avoit; le Chancelier & le Duc de Beauvilliers rarement, pour des affaires évoquées & vues dans un Bureau des Conſeillers d'Etat; ces mêmes Conſeillers d'Etat venoient au Conſeil, donné exprès, de Finances ou de Dépêches; mais on ne parloit que de cette affaire; alors tous étoient aſſis, & les Conſeillers d'Etat y coupoient les Secrétaires d'Etat & le Contrôleur-Général, ſuivant leur ancienneté de Conſeillers d'Etat entr'eux; & un Maître de Requêtes rapportoit debout; lui & les Conſeillers d'Etat en robes. Le Jeudi matin étoit preſque toujours vuide. C'étoit le tems des Audiences que le Roi vouloit donner, & le plus ſouvent des Audiences inconnues, par les derrières. C'étoit auſſi

le grand jour de ſes enfans naturels, des bâtimens, des valets intérieurs ; comme le Roi n'avoit rien à faire, le vendredi, après la Meſſe, c'étoit le tems du Confeſſeur, qui n'étoit borné par rien, & qui pouvoit durer juſqu'au dîner.

Ce matin là qu'il, n'y avoit point de Conſeil, le Roi paſſoit très-ordinairement, de la Meſſe, chez Madame de Maintenon ; & de même, à Trianon & à Marly, quand elle n'étoit pas allée, dès le matin, à Saint-Cyr. C'étoit le tems de leur tête-à-tête, ſans Miniſtres & ſans interruption ; & à Fontainebleau, juſqu'au dîner ; ſouvent, les jours qu'il n'y avoit point de Conſeil, le dîner étoit avancé plus ou moins, pour la chaſſe & pour la promenade ; l'heure ordinaire étoit une heure. Si le Conſeil duroit encore, le dîner attendoit, & l'on n'avertiſſoit pas le Roi. Après le Conſeil des Finances, Deſmarets reſtoit ſouvent ſeul à travailler avec le Roi.

DINER. PETIT ET GRAND COUVERT.

LE dîner étoit toujours un très-petit couvert ; c'eſt-à-dire, le Roi dînoit ſeul, dans ſa chambre, ſur une table quarrée, vis-à-vis la fenêtre du milieu. Il étoit plus ou moins abondant ; car il ordonnoit, le matin, petit couvert, ou très-petit couvert ; mais ce dernier étoit toujours de beaucoup de plats, & de trois ſervices, ſans le fruit. La table portée, les principaux Courtiſans entroient ; & puis, tout ce qui étoit connu ; & les premiers Gentilshommes de la Chambre, en avance, alloient ſervir le Roi. Ils le ſervoient, ſi le Grand Chambellan n'y étoit pas. J'ai vu Monſieur de Bouillon arriver après le Roi, au milieu du dîner, & Monſieur de Beauvilliers, qui le ſer-

voit, lui vouloit donner le ſervice qu'il refuſa poliment, & dit qu'il touſſoit trop, qu'il étoit trop enrhumé; ainſi il demeura derrière le fauteuil, & Monſieur de Beauvilliers continua le ſervice; mais à ſon refus public, Monſieur le Maréchal de Gêvres avoit tout. Le premier Gentilhomme de la Chambre n'a que le Commandement dans la chambre, & nul ſervice. C'eſt le Chambellan, qui l'a tout entier, & nul Commandement. Ce n'eſt qu'en ſon abſence que le premier Gentilhomme de la Chambre ſert; mais, ſi le premier Gentilhomme de la Chambre eſt abſent, & qu'il n'y en ait point un autre, ce n'eſt point le Chambellan qui commande dans la chambre, c'eſt le premier Valet de Chambre.

J'ai vu, mais fort rarement Monſeigneur & Meſſieurs ſes fils au petit couvert debout, ſans que le Roi leur ait propoſé un ſiége. J'y ai vu les Princes du ſang & les Cardinaux tout le long du dîner. J'y ai vu aſſez ſouvent Monſieur, en ve-

nant de Saint-Cloud, voir le Roi, en ſortant du Conſeil, le ſeul où il entroit; il donnoit la ſerviette, & demeuroit debout; un peu après, le Roi voyant qu'il ne s'en alloit point, lui demandoit s'il ne vouloit point s'aſſeoir; il faiſoit la révérence, & le Roi ordonnoit qu'on lui apportât un ſiège; on mettoit un tabouret derrière lui; quelques momens après, le Roi lui diſoit. » Mon frère, aſſeyez-vous „ donc. » Il faiſoit la révérence, s'aſſeyoit juſqu'à la fin du dîner, qu'il préſentoit ſa ſerviette. D'autres fois, quand il venoit de Saint-Cloud, le Roi, en arrivant à table, demandoit un couvert pour Monſieur, ou bien lui demandoit s'il ne vouloit pas dîner; s'il refuſoit, il s'en alloit un moment après, ſans qu'il fût queſtion de ſiège. S'il acceptoit, le Roi demandoit un couvert pour lui. La table étoit quarrée; il ſe mettoit à un bout, le dos au cabinet; alors le Grand Chambellan, s'il ſervoit, ou le premier Gentilhomme de la Chambre, donnoit à boire, & des aſſiètes à

Monſieur,

Monſieur, recevoit tout ce ſervice avec une politeſſe fort marquée; s'ils alloient à ſon lever, comme cela arrivoit quelquefois, ils ôtoient le ſervice au premier Gentilhomme de ſa Chambre, & le faiſoient, dont Monſieur ſe trouvoit fort ſatisfait.

Quand il étoit au dîner du Roi, il rempliſſoit & égayoit fort la converſation. Là, quoiqu'à table, il donnoit la ſerviette au Roi, en s'y mettant & en ſortant, & en la remettant au Grand Chambellan, il donnoit à laver. Le Roi d'ordinaire parloit peu à ſon dîner, quoique par-ci & par-là quelques mots, à moins qu'il n'y eût de ces Seignenrs familiers, avec qui il cauſoit un peu plus, ainſi qu'à ſon lever du grand couvert à dîner; cela étoit extrêmement rare, à quelques grandes fêtes, ou à Fontainebleau quelquefois quand la Reine y étoit.

Aucune Dame ne venoit au petit couvert; j'y ai vu très-rarement la Maréchale de la Motte, qui avoit conſervé ce rare

privilège d'y avoir amené les enfans de France, dont elle avoit été gouvernante. Dès qu'elle paroiſſoit, on lui apportoit un ſiège ; car elle avoit été Ducheſſe à Brevet.

SORTIR DE LA TABLE.

AU ſortir de la table, le Roi entroit tout de ſuite dans ſon cabinet ; c'étoit là un des momens de parler pour les gens diſtingués ; il s'arrêtoit un moment à la porte à écouter, puis il entroit ; & très-rarement le ſuivoit-on ; jamais ſans le lui demander ; & c'eſt ce qu'on n'oſoit guére. Alors il ſe mettoit avec celui qui le ſuivoit dans l'embraſure de la fenêtre la plus proche de la porte du cabinet, qui ſe fermoit auſſi-tôt, & que l'homme qui parloit au Roi rouvroit lui-même pour ſortir, en quittant le Roi. C'étoit encore le tems des valets intérieurs dans les cabinets de derrière, excepté le pre-

mier Médecin qui étoit toujours au dîner, & qui ſuivoit dans les cabinets. C'étoit auſſi le tems où Monſeigneur s'y trouvoit, quand il n'avoit pas vu le Roi le matin; il ſortoit & il entroit par la porte de la galerie.

Le Roi s'amuſoit à donner à manger à ſes chiens couchans, & reſtoit avec eux plus ou moins; puis demandoit ſa garderobe, changeoit, devant le très-peu de gens diſtingués, qu'il plaiſoit au premier Gentilhomme de la Chambre d'y laiſſer entrer, & tout de ſuite le Roi ſortoit par derrière, & par ſon petit degré, dans la cour de marbre pour monter en carroſſe. Depuis le bas de ce degré juſqu'à ſon carroſſe, lui parloit qui vouloit, & de même en revenant.

AMUSEMENS ORDINAIRES DU ROI.

PROMENADES. CHASSES. JEUX. LOTERIES DE BIJOUX.

LE Roi aimoit extrêmement l'air ; & quand il en étoit privé, ſa ſanté en ſouffroit par des maux de tête & des vapeurs que lui avoit cauſées un grand uſage de parfums ; tellement qu'il y avoit bien des années, qu'excepté la fleur d'orange, il n'en pouvoit ſouffrir aucune, & qu'il falloit être fort en garde de n'en point avoir pour peu qu'on eût à l'approcher.

Comme il étoit peu ſenſible au froid, au chaud, même à la pluie, il n'y avoit que des tems extrêmes qui l'empêchaſſent de ſortir tous les jours. Ses ſorties n'avoient que trois objets. Courre le cerf au moins une fois la ſemaine, & quelquefois deux au plus, à Marly & à Fontainebleau, avec ſes meutes, & quelques autres ; tirer dans le parc une ou deux

fois la ſemaine, ſur-tout les dimanches & les fêtes qu'il ne vouloit point de grandes chaſſes, & qu'il n'avoit point d'ouvriers : les autres jours, voir travailler & ſe promener dans ſes jardins & ſes bâtimens, quelquefois des promenades avec des Dames, & la colation pour elles dans la forêt de Marly & dans celle de Fontainebleau ; & dans ce dernier, des promenades, avec toute la Cour, autour du canal qui étoit un ſpectacle magnifique, où quelques Courtiſans ſe trouvoient à cheval. Aucun ne le ſuivoit dans ſes autres promenades que ceux qui étoient en charges principales, & qui approchoient le plus de ſa perſonne, excepté lorſque, aſſez rarement, il ſe promenoit dans les jardins de Verſailles, où lui ſeul étoit couvert ; ou dans ceux de Trianon, lorſqu'il y couchoit, & qu'il y étoit pour quelques jours ; non quand il y alloit de Verſailles ſe promener & revenir après. A Marly de même, mais, s'il y demeuroit, tout ce qui étoit du voyage avoit toute

liberté de l'y ſuivre dans ces jardins, l'y joindre, l'y laiſſer, en un mot comme ils vouloient.

Marly avoit encore un privilège qui n'étoit pour nul autre lieu ; c'étoit qu'en ſortant du Château, le Roi diſoit tout haut: » Le chapeau, Meſſieurs. » Et auſſi-tôt Courtiſans, Officiers des Gardes du Corps, Gens des bâtimens ſe couvroient en avant, en arrière, à côté de lui ; & il auroit trouvé mauvais, non-ſeulement, ſi quelqu'un eût manqué, mais même différé à mettre ſon chapeau ; & cela duroit toute la promenade, c'eſt-à-dire, quelquefois quatre à cinq heures, en Eté, ou en d'autres ſaiſons, quand il mangeoit de bonne-heure à Verſailles pour s'en aller promener à Marly, & n'y point coucher.

La châſſe du cerf étoit plus étendue, y alloit qui vouloit. Ailleurs il n'y avoit que ceux qui en avoient obtenu la permiſſion une fois pour toutes, & ceux qui en avoient obtenu le juſte-au-corps,

qui étoit uniforme bleu avec des galons, un d'argent entre deux d'or, doublé de rouge. Il y en avoit un assez grand nombre; mais jamais qu'une partie à la fois que le hasard rassembloit. Le Roi aimoit à y en voir une certaine quantité, mais le trop l'importunoit, & troubloit la châsse. Il se plaisoit qu'on aimât cette chasse, mais ne vouloit point qu'on y allât sans l'aimer. Il trouvoit cela ridicule, & ne savoit aucun mauvais gré à ceux qui n'y alloient jamais. Il en étoit de même du jeu qu'il vouloit gros, & continué dans le sallon de Marly pour le lansquenet, & force tables d'autres jeux par-tout le sallon.

Il s'amusoit volontiers à Fontainebleau, les jours de mauvais tems, à voir jouer les grands joueurs à la paûme, où il avoit excellé autrefois; & à Marly, très-souvent, à voir jouer au mail où il avoit été aussi très-adroit.

Quelquefois les jours qu'il n'y avoit point de Conseil, qui n'étoient point maî-

gres, & qu'il étoit à Verſailles, il alloit dîner à Marly ou à Trianon, avec Madame la Ducheſſe de Bourgogne, Madame de Maintenon & des Dames; & cela devint plus ordinaire ces jours là, les trois dernières années de ſa vie.

Au ſortir de table en Eté, le Miniſtre qui devoit travailler avec lui, arrivoit; & quand le travail étoit fini, il paſſoit juſqu'au ſoir à ſe promener avec les Dames, à jouer avec elles, & aſſez ſouvent à leurs faire tirer une loterie toute de billets noirs, ſans y rien mettre. C'étoit ainſi une galanterie de préſens qu'il leur faiſoit au haſard, des choſes à leur uſage, comme d'étoffes, d'argenterie, ou de joyaux, ou beaux ou jolis, pour donner plus au haſard.

Madame de Maintenon tiroit comme les autres, & donnoit preſque toujours ſur le champ ce qu'elle avoit gagné. Le Roi ne tiroit point; & ſouvent il y avoit pluſieurs billets ſous le même lot. Outre ces jours là, il y avoit aſſez ſouvent des

loteries, quand le Roi dînoit chez Madame de Maintenon. Il s'aviſa fort tard de ces dîners, qui furent long-tems rares, & qui, ſur la fin, vinrent à une fois par ſemaine, avec les Dames, & avec muſique & jeu. A ces loteries, il n'y avoit que des Dames du Palais, depuis la mort de Madame la Dauphine ; mais il y en avoit trois, Madame de Levi, Meſdames D'O & Dangeau qui étoient familières.

L'Eté, le Roi travailloit chez lui, au ſortir de la table, avec les Miniſtres ; & lorſque les jours s'accourciſſoient, il travailloit le ſoir chez Madame de Maintenon ; à ſon retour de dehors, lui parloit qui vouloit, depuis ſon carroſſe juſqu'à ſon petit dégré ; il ſe r'habilloit comme il avoit changé d'habit, & reſtoit dans ſon cabinet ; c'étoit le meilleur tems des favoris, des valets intérieurs, & des bâtimens. Ces intervalles là, qui arrivoient trois fois par jour, étoient leur tems ; celui des rapporteurs de vive voix ou par écrit ; celui où le Roi écrivoit lui-même.

SOIRÉE CHEZ MADAME DE MAINTENON.

Souper du Roi.

AU retour de ces promenades, le Roi étoit une heure & plus dans ſes cabinets, puis paſſoit chez Madame de Maintenon; & en chemin lui parloit encore qui vouloit. A dix heures, il étoit ſervi; le Maitre d'Hôtel en quartier ayant le bâton, alloit avertir le Capitaine des Gardes en quartier dans l'anti-chambre de Madame de Maintenon; on le faiſoit avertir par un Garde, de l'heure qu'il venoit d'arriver.

Il n'y avoit que les Capitaines des Gardes qui entraſſent dans cette anti-chambre, qui étoit fort petite.

Entre la chambre où le Roi étoit, & Madame de Maintenon, il y avoit une autre petite anti-chambre pour les Officiers, & le deſſus public du degré où le gros étoit : le Capitaine des Gardes ſe

montroit à l'entrée de la chambre, disoit au Roi qu'il étoit servi, & revenoit à l'instant dans l'anti-chambre; un quart d'heure après, le Roi venoit souper, toujours au grand couvert; & depuis, l'anti-chambre de Madame de Maintenon jusqu'à sa table, lui parloit encore qui vouloit, à son souper, toujours au grand couvert, avec la maison royale, c'est-à-dire, uniquement les fils & les filles de France, les petits-fils & les petites-filles de France, étoient toujours grand nombre de Courtisans & de Dames tant assises que debout; & la surveille des voyages de Marly, toutes celles qui vouloient y aller; cela s'appelloit se présenter pour Marly: les hommes demandoient, le même jour, le matin, en disant seulement: SIRE, MARLY. Les dernières années, le Roi s'en importuna. Un garçon bleu écrivoit dans la galerie les noms de ceux qui demandoient, & qui y alloient se faire inscrire; pour les Dames elles continuèrent toujours à se présenter.

Après ſouper, le Roi ſe tenoit quelques momens debout, le dos au baluſtre du pied de ſon lit, environné de toute la Cour; puis avec des révérences aux Dames, paſſoit dans ſon cabinet où, en arrivant, il donnoit l'ordre. Il y paſſoit un peu moins d'une heure avec ſes enfans & autres, & leurs maris ou leurs femmes, tous dans un cabinet, le Roi dans un fauteuil, Monſieur dans un autre, qui dans le particulier vivoit avec le Roi en frère; Monſeigneur debout, ainſi que tous les autres Princes, & les Princeſſes ſur des tabourets; Madame y fut admiſe après la mort de Madame la Dauphine; ceux qui entroient par les derrières, s'y trouvoient, & les valets intérieurs avec Chamarande, qui avoit été premier valet de chambre en ſurvivance de ſon père, & qui étoit devenu depuis le premier Maître d'Hôtel de Madame la Dauphine de Baviere, & Lieutenant-Général fort diſtingué, fort à la mode dans le monde, & avec fort peu d'eſprit, un fort galant homme & reçu par-tout.

Les Dames d'honneur, les Princeſſes & les Dames du Palais attendoient dans le cabinet du Conſeil, qui précédoit celui où étoit le Roi, à Verſailles & ailleurs ; à Fontainebleau où il n'y avoit qu'un grand cabinet, les Dames des Princeſſes qui étoient aſſiſes, achevoient le cercle avec les Princeſſes, au même niveau & ſur mêmes tabourets ; les autres Dames étoient derrière, en liberté de ſe tenir debout, ou de s'aſſeoir par terre ſans carreau, comme pluſieurs faiſoient.

COUCHER DU ROI.

LA converſation n'étoit guère que de choſes indifférentes. Le Roi, voulant ſe retirer, alloit donner à manger à ſes chiens, puis donnoit le bon ſoir, paſſoit dans ſa chambre, à la ruelle de ſon lit, où il faiſoit ſa prière, comme le matin ; puis ſe déshabilloit. Il donnoit le bon ſoir d'une inclination de tête ; tandis

qu'on ſortoit, il ſe tenoit debout au coin de la cheminée; il donnoit l'ordre au Colonel des Gardes ſeul; puis commençoit le petit coucher où reſtoient les grandes & ſecondes entrées, ou Brevets d'affaires. Cela étoit court. Ils ne ſortoient que lorſqu'il ſe mettoit au lit. Ce moment en étoit un de lui parler pour les privilégiés; alors tous ſortoient, quand ils en voyoient un attaquer le Roi, qui demeuroit ſeul avec lui.

Lorſque le Roi mourut, il y avoit plus de douze ans que ce qui n'avoit point ces entrées, ne demeuroit plus au coucher, depuis une longue attaque de goutte que le Roi avoit eue, en ſorte qu'il n'y avoit plus de grand coucher, & que la Cour étoit finie au ſortir du ſouper. Alors le Colonel des Gardes prenoit l'ordre avec tous les autres, & les Aumôniers de quartier; & le grand & le premier Aumônier ſortoient après la prière.

JOURS D'INDISPOSITION.

LEs jours de médecine, qui revenoient tous les mois au plus loin, il la prenoit dans ſon lit, puis entendoit la meſſe où il n'y avoit que les Aumôniers & les entrées ; Monſeigneur & la Maiſon royale venoient le voir un moment ; puis Monſieur du Maine, Monſieur le Comte de Toulouſe, qui y demeuroit peu, & Madame de Maintenon venoient l'entretenir ; il n'y avoit qu'eux & les valets intérieurs dans le cabinet, la porte ouverte. Madame de Maintenon s'aſſeyoit dans le fauteuil au chevet du lit, Monſieur s'y mettoit quelquefois ; mais avant que Madame de Maintenon fût venue, & d'ordinaire, après qu'elle étoit ſortie. Monſeigneur toujours debout & les autres de la Maiſon royale un moment. Monſieur du Maine, qui y paſſoit toute la matinée,

& qui étoit fort boiteux, ſe mettoit auprès du lit ſur un tabouret, quand il n'y avoit que Madame de Maintenon, & ſon frère, où il tenoit le dez à les amuſer tous deux, & où ſouvent il en faiſoit de bonnes.

Le Roi dînoit dans ſon lit, ſur les trois heures, où tout le monde entroit; puis ſe levoit, & n'y demeuroit que les entrées. Il paſſoit après dans ſon cabinet, où il tenoit Conſeil; & après il alloit, à l'ordinaire, chez Madame de Maintenon; & ſoupoit à dix heures, au grand couvert.

RÉGULARITÉ DU ROI.

LE Roi n'a de ſa vie manqué la meſſe qu'une fois à l'armée, un jour de grande marche, ni aucun jour maigre, à moins de vraie & très-rare incommodité. Quelques jours avant le carême, il tenoit un diſcours public à ſon lever, par lequel il témoignoit qu'il trouveroit fort

fort mauvais qu'on donnât à manger gras à perſonne, ſous quelque prétexte que ce fût, & ordonnoit au grand Prévot d'y tenir la main, & de lui en rendre compte. Il ne vouloit pas non plus que ceux qui mangeoient gras, mangeaſſent enſemble, ni autre choſe que bouilli & rôti fort courts; & perſonne n'oſoit outre-paſſer ces défenſes; car on s'en ſeroit bien reſſenti. Elles s'étendirent à Paris, où le Lieutenant de Police y veilloit, & lui en rendoit compte.

Il y avoit douze ou quinze ans qu'il ne faiſoit plus de carême, d'abord quatre jours maigres, puis trois, & les quatre derniers de la ſemaine ſainte. Alors ſon très-petit couvert étoit fort retranché, les jours qu'il faiſoit gras; & le ſoir au grand couvert, tout étoit colation; & le dimanche tout étoit en poiſſon. Cinq ou ſix plats gras tout au plus, tant pour lui, que pour ceux qui à ſa table mangeoient gras.

Le Vendredi Saint, grand couvert; matin & ſoir, en légumes ſans aucun poiſſon, ni à aucune de ſes tables.

Il manquoit peu de ſermons, l'avent & le carême, & aucune des dévotions de la ſemaine Sainte, des grandes fêtes, ni les deux Proceſſions du Saint-Sacrement, ni celle des jours de l'ordre du Saint-Eſprit, ni celle de l'Aſſomption. Il étoit très-reſpectueuſement à l'Egliſe; à ſa meſſe tout le monde étoit obligé de ſe mettre à genoux au *Sanctus*, & d'y demeurer juſqu'après la communion du Prêtre; & s'il entendoit le moindre bruit, ou cauſer, il le trouvoit fort mauvais. Il manquoit rarement les ſaluts, les dimanches, s'y trouvoit ſouvent les jeudis, & toujours pendant l'octave du Saint-Sacrement. Il communioit toujours en collier de l'Ordre, rabat & manteau, cinq fois l'année. Le ſamedi Saint, à la Paroiſſe; les autres jours, à la Chapelle: c'étoit la veille de la Pentecôte, le jour de l'Aſſomption, & à la Grand'meſſe

après la veille de la Touſſaint, & la veille de Noël, & une meſſe baſſe après celle où il avoit communié; & ces jours là, point de muſique à cesmeſſes; & à chaque fois, il touchoit les malades. Il alloit à vêpres les jours de communion; & après il travailloit dans ſon cabinet, avec ſon Confeſſeur, à la diſtribution des Bénéfices qui vaquoient. Il n'y avoit rien de plus rare que de lui voir donner aucun Bénéfice en d'autres tems.

Le lendemain, il alloit à la Grand'-meſſe, à vêpres, à matines, & aux trois meſſes de minuit en muſique; & c'étoit un Spectacle admirable que la Chapelle. Le lendemain, à la Grand'meſſe, à vêpres & au ſalut.

Le jeudi Saint, il ſervoit les pauvres à dîner; & après la colation, il ne faiſoit qu'entrer dans ſon cabinet, & paſſoit à la tribune adorer Dieu, & ſe venoit coucher tout de ſuite. A la meſſe, il diſoit ſon chapelet; il n'en ſavoit pas davantage, & toujours à genoux, excep-

té à l'Evangile ; aux Grand'meſſes, il ne s'aſſeyoit dans ſon fauteuil qu'aux tems où on a coutume de s'aſſeoir ; aux jubilés, il faiſoit preſque toujours des ſtations à pied ; à tous les jours de jeûne & à ceux de carême, il mangeoit maigre, & faiſoit ſeulement colation.

HABILLEMENT ET COSTUME DU ROI.

IL étoit toujours vêtu de couleur plus ou moins brune, avec une légere broderie, jamais ſur les tailles, quelquefois rien qu'un bouton d'or, quelquefois de velours noir : toujours une veſte de drap ou de ſatin rouge ou bleu, une veſte fort brodée ; jamais de bagues, & jamais de pierreries qu'à ſes boucles de ſouliers, de jarretieres & de chapeaux toujours brodés de point d'Eſpagne, avec un plumet blanc. Toujours le cordon bleu deſſous, excepté aux jours de nôces ou de fêtes pareilles, qu'il le por-

toit par-deſſus, fort long, avec pour huit ou dix millions de pierreries.

Il étoit le ſeul de la Maiſon royale & des Princes du Sang, qui portât l'Ordre deſſous, en quoi fort peu de Chevaliers de l'Ordre l'imitoient; & aujourd'hui, preſque aucun ne le porte deſſus.

Juſqu'à la promotion de 1661 inclusivement, les Chevaliers de l'Ordre portoient tous le grand habit; & toutes les cérémonies de l'Ordre y alloient à l'Offrande, & y communioient tous. Le Roi retrancha tout, le grand habit, l'Offrande & la Communion. Henri III l'avoit preſcrit à cauſe des Huguenots & de la Ligue.

La vérité eſt qu'une Communion générale publique en pompe, preſcrite à jour nommé trois fois l'an, à des Courtiſans, devient une terrible & bien dangereuſe pratique; qu'il a été très-bon de laiſſer libre; mais pour l'Offrande qui étoit majeſtueuſe, où il n'y a

plus que le Roi qui y aille ; & ce grand habit de l'Ordre réduit aux jours de réception, & le plus ſouvent encore ſeulement pour ceux qui ſont reçus, cela ôte toute la beauté de la cérémonie; à l'égard du repas au réfectoire avec le Roi, on a dit ailleurs ce qui l'a fait ſupprimer.

VISITES ET CÉRÉMONIAL.

IL ne ſe paſſoit guère quinze jours que le Roi n'allât à Saint-Germain, même après la mort du Roi Jacques II. La Cour de Saint-Germain venoit auſſi à Verſailles, mais plus ſouvent à Marly, & ſouvent y ſouper; & nulle fête de cérémonie ou de divertiſſement qu'elle n'y fût invitée, à laquelle elle ne vint, & dont elle ne reçut tous les honneurs. Ils étoient réciproquement convenus de ſe recevoir, & de ſe conduire dans le milieu de leur appartement. A Marly, le Roi les recevoit, & les conduiſoit à

la porte du petit ſallon, du côté de la perſpective, & les y voyoit deſcendre & monter dans leurs chaiſes à porteurs; à Fontainebleau, tous les voyages, au haut de l'eſcalier à fer à cheval, depuis que le Roi leur a accordé de ne les plus aller recevoir & conduire au bout de la forêt. Rien n'étoit pareil aux ſoins, aux égards, à la politeſſe du Roi pour eux, ni à l'air de majeſté & de galanterie avec lequel cela ſe paſſoit à chaque fois. A Marly, ils demeuroient, en arrivant, un quart d'heure dans le ſallon debout, au milieu de toute la Cour; puis paſſoient chez le Roi ou chez Madame de Maintenon.

Le Roi n'entroit jamais dans le ſallon que pour le traverſer, pour les bals, ou pour y voir jouer un moment le jeune Roi d'Angleterre, ou l'Electeur de Bavière.

Les jours de naiſſance, ou de fête du Roi & de ſa famille, ſi obſervés dans les Cours de l'Europe, ont toujours été

inconnus dans celle du Roi, de ſorte qu'il n'y a jamais été fait la moindre mention en rien, ni différence aucune de tous les autres jours de l'année.

LES DIVERS SENTIMENS,

OCCASIONÉS PAR LA MORT DU ROI.

CEtte Cour, qui s'éteignoit avec le Roi, étoit de deux ſortes; les uns en eſpérance de figurer, de ſe mêler, de s'introduire, étoient ravis de voir finir un Règne, ſous lequel il n'y avoit plus rien pour eux à attendre; les autres, fatigués d'un joug peſant, toujours accablant, & des Miniſtres bien plus que du Roi, étoient charmés de ſe trouver au large: tous en général d'être délivrés d'une gêne continuelle, & amoureux de nouveautés. Paris, las d'une dépendance qui avoit tant aſſujetti, reſpira, dans l'eſpoir de quelque liberté, & dans la joie de voir finir l'autorité de tant de gens qui en abuſoient.

Le peuple ruiné, accablé, déſeſpéré, parut ſentir cette mort comme une délivrance ; les Etrangers, ravis d'être enfin, après un ſi long cours d'années, débarraſſés d'un Monarque, qui leur avoit impoſé ſi longuement la loi, & qui leur avoit échappé, par une eſpèce de miracle, au moment qu'ils comptoient le plus ſurément de l'avoir ſubjugué, ſe continrent avec plus de bienſéance que les François. Les merveilles des trois quarts du tems de ce Règne, de plus de ſoixante-dix ans, & la perſonnelle magnanimité de ce Roi, ſi heureux d'abord, & après, ſi abandonné de la fortune, pendant le dernier période de ſon Règne, les avoit juſtement éblouis. Ils ſe firent un honneur de lui rendre, après ſa mort, ce qu'ils lui avoient conſtamment refuſé pendant ſa vie. Nulle Cour étrangère n'héſita. Toutes ſe piquèrent, à l'envi, de louer

& d'honorer ſa mémoire. L'Empereur en prit le deuil, comme d'un père ; &, quoiqu'il y eût quatre ou cinq mois depuis la mort du Roi juſqu'au carnaval, toute eſpèce de divertiſſement fut défendu à Vienne ; & cette défenſe fut obſervée exactement.

VOLS EXTRAORDINAIRES

FAITS CHEZ LE ROI.

ON fit, à la grande écurie de Verſailles, un vol bien hardi. La nuit du 3 au 4 Juin, le Roi étant à Verſailles, toutes les houſſes & caparaçons furent emportés ; il y en avoit pour plus de 50000 écus ; les meſures furent ſi bien priſes, que qui que ce fût ne s'en apperçut, dans une maiſon ſi habitée, & que, dans une nuit ſi courte, tout fut emporté, ſans que jamais on ait pu en avoir des nouvelles.

Monſieur le Grand entra en furie, & tous ſes ſubalternes auſſi; on dépêcha ſur tous les chemins; on fouilla Paris & Verſailles; le tout inutilement.

Cela me fait ſouvenir d'un autre vol qui eut quelque choſe de bien plus étrange.

Le grand appartement, c'eſt-à-dire, depuis la galerie juſqu'à la tribune, étoit meublé de velours cramoiſi avec des crépines & des franges d'or : un beau matin elles ſe trouvèrent toutes enlevées. Cela parut un prodige dans un lieu ſi paſſant, ſi fermé la nuit, & ſi gardé de jour à toutes heures; Bontems au déſeſpoir fit & fit faire toutes les perquiſitions qu'il put, & toutes ſans ſuccès.

Cinq ou ſix jours après, j'étois au ſouper du Roi; il n'y avoit que Daquin, premier Médecin du Roi, entre le Roi & moi, & perſonne entre moi & la table. Vers l'entremets, j'apperçois quelque choſe de fort gros, & comme noir en l'air, que je n'eus pas le tems, ni de

montrer, ni de diſcerner par la rapidité dont ce gros paquet tomba ſur la table, devant l'endroit du couvert du Roi, de Monſieur & de Madame, qui étoient à Paris, & qui ſe mettoient toujours au bout de la table, à gauche du Roi, le dos aux fenêtres qui donnent ſur la grande cour. Le bruit que cela fit en tombant, & la peſanteur de la choſe penſa enfoncer la table, & fit bondir les plats, mais ſans en renverſer aucun, & de haſard cela tomba ſur la nappe, & point dans les plats. Le Roi, au coup que cela fit, tourna la tête à demi; & ſans s'émouvoir en aucune façon. » Je penſe, dit-il » que ce ſont mes franges; » c'en étoit en effet un paquet plus large qu'un chapeau de Prêtre, avec ſes bords tout plat & haut en manière de pyramide mal faite, d'environ deux pieds. Cela étoit parti de loin derrière moi, vers la porte mitoyenne des deux anti-chambres; & un frangeon détaché en l'air étoit tombé ſur la perruque du Roi, que Livry,

qui étoit à ſa gauche, apperçut ; il s'approcha du bout de la table, & vit en effet que c'étoient les franges tortillées en paquet, & tout le monde les vit comme lui ; cela fit un moment de murmure. Livry voulant ôter ce paquet, y trouva un billet attaché ; il le prit, & laiſſa le paquet. Le Roi tendit la main, & dit : voyons. Livry, avec raiſon, ne voulut pas ; & ſe retirant en arrière, le lut tout bas ; & par derrière le Roi, le donna à Daquin avec qui je le lus entre ſes mains. Il y avoit dedans, d'une écriture contrefaite & longue, comme d'une femme, ces mots : » Reprends tes franges, » Bontems, la peine en paſſe le plaiſir, » nos baiſemains au Roi. » Il étoit roulé & point fermé ; le Roi le voulut encore prendre des mains de Daquin, qui ſe recula, frotta le billet, le tourna & le retourna, puis le montra au Roi ſans le lui laiſſer toucher ; le Roi lui dit de le lire tout haut, quoiqu'il le lût en même tems. » Voilà, dit-il, qui eſt bien

» insolent » , mais d'un ton tout uni & comme historique ; il dit après qu'on ôtât ce paquet : Livry le trouva si pesant qu'à peine le peut-il lever de dessus la table, & le donna à un Garçon bleu, qui vint se présenter ; de ce moment, le Roi n'en parla plus ; & personne n'osa plus en rien dire, au moins, tout haut ; & le reste du souper se passa comme chose non-avenue. Outre l'excès de l'insolence & de l'impudence, c'est un excès de péril qui ne se peut comprendre. Comment, de si loin, un paquet de cette pesanteur & de ce volume, sans être environné de complices, & au milieu d'une foule, telle qu'elle étoit toujours au souper du Roi, où à peine pouvoit-on passer, dans le grand mouvement des bras, & une vibration aussi forte peut-elle échapper à tant d'yeux ? Le Duc de Gesvres étoit en exercice ; ni lui, ni personne ne s'avisa de faire fermer les portes, que du tems après que le Roi fut sorti de table. On peut juger si les cou-

pables étoient demeurés-là, ayant eu plus de trois quarts d'heure, les iſſues libres pour ſe retirer. Les portes fermées, il ne ſe trouva qu'un ſeul homme que perſonne ne connut & qu'on arrêta. Il ſe dit Gentilhomme de Saintonge & connu du Duc D'Uzés, Gouverneur de la Province. Il étoit à Verſailles, on l'envoya prier de venir; il alloit ſe coucher; il vint auſſi-tôt, & reconnut ce Gentilhomme, en répondit; & ſur ce témoignage, on le laiſſa aller avec des excuſes. Jamais depuis on n'a pu rien découvrir de ce vol, & de la hardieſſe ſingulière de ſa reſtitution.

LA MAURESSE DE MORET.

ON fut étonné à Fontainebleau, qu'à peine la Princeſſe de Savoie, depuis Ducheſſe de Bourgogne (car elle ne fut mariée qu'à ſon retour) y fût arrivée; que Madame de Maintenon la fit

aller à un petit Couvent Borgne de Moret, où le lieu ne pouvoit l'amuſer, ni aucune Religieuſe ; dont il n'y en avoit pas une de connue ; elle y retourna pluſieurs fois pendant le voyage, & cela reveilla la curioſité & les bruits. Madame de Maintenon y alloit ſouvent de Fontainebleau, & à la fin on s'y étoit accoutumé.

Dans ce Couvent étoit Profeſſe une Maureſſe inconnue à tout le monde, & qu'on ne montroit à perſonne. Bontems, premier Valet de Chambre & Gouverneur de Verſailles, par qui les choſes du ſecret domeſtique paſſoient de tout tems, l'y avoit miſe toute jeune, avoit payé une dot qui ne ſe diſoit pas, & de plus continuoit de donner une groſſe penſion tous les ans. Il prenoit exactement ſoin qu'elle eût ſon néceſſaire & tout ce qui peut paſſer pour abondance à une Religieuſe ; & tout ce qu'elle pouvoit déſirer, en toute eſpèce de douceurs, lui fut fourni ; la feue Reine y alloit ſouvent

ſouvent de Fontainebleau, & prenoit grand ſoin du bien être du Couvent, & Madame de Maintenon, après elle; ni l'une ni l'autre ne prenoient pas un ſoin direct de cette Maureſſe qui pût ſe remarquer; mais elles n'y étoient pas moins attentives; elles ne la voyoient pas toutes les fois qu'elles y alloient, mais ſouvent pourtant, avec une grande attention à ſa ſanté, à ſa conduite & à celle de la Supérieure à ſon égard. Monſeigneur y a été quelquefois, & les Princes ſes enfans une fois ou deux; & tous ont vu & demandé la Maureſſe; elle étoit là avec plus de conſidération que la perſonne la plus connue & la plus diſtinguée, & ſe prévaloit fort des ſoins qu'on prenoit d'elle, & du myſtère qu'on en faiſoit; & quoiqu'elle vécût très-régulièrement, on s'appercevoit bien que ſa vocation avoit été aidée; il lui échappa pluſieurs fois, des expreſſions, qui donnèrent lieu de ſoupçonner une haute origine; quoiqu'il en ſoit, la choſe eſt demeurée une énigme.

Elle mourut à Moret en 1732. Son portrait étoit encore, en 1779, dans le cabinet de l'Abbeſſe, avant la réunion de cette Abbaye au Prieuré de Champ-Benoit de Provins.

La couleur de cette Maureſſe étoit celle d'une Mulâtreſſe. *Note de l'Editeur.*

AVENTURE DU MARÉCHAL FERRANT, DE SALON EN PROVENCE.

UN événement ſingulier fit beaucoup raiſonner tout le monde. Il arriva tout droit à Verſailles un Maréchal de la petite Ville de Salon, en Provence, qui s'adreſſa à Briſac, Major des Gardes du Roi, pour être conduit au Roi, à qui il vouloit parler en particulier; il ne ſe rebuta point des rebufades qu'il reçut, & fit tant que le Roi en fut informé, & lui fit dire qu'il ne parloit pas ainſi à tout le monde. Le Maréchal inſiſta, dit que, s'il voyoit le Roi, il lui diroit des choſes ſi

ſecrettes & tellement connues de lui ſeul, qu'il verroit bien qu'il avoit miſſion pour lui parler, & pour lui dire des choſes importantes ; qu'en attendant, au moins, il deſiroit d'être interrogé ; & qu'il demandoit à être renvoyé à un de ſes Miniſtres d'Etat.

Là-deſſus le Roi lui fit dire, d'aller trouver Barbéſieux, à qui il avoit donné ordre de l'entendre ; ce qui ſurprit beaucoup, c'eſt que ce Maréchal, qui ne faiſoit que d'arriver, & qui n'étoit jamais ſorti de ſon pays, ni de ſon métier, ne voulût point de Barbéſieux, & répondit tout de ſuite qu'il avoit demandé à être renvoyé à un Miniſtre d'Etat, que Barbéſieux ne l'étoit point, & qu'il ne parleroit qu'à un Miniſtre ; ſur cela, le Roi nomma Pompone ; & le Maréchal, ſans faire difficulté, ni de réponſe, l'alla trouver.

Ce qu'on ſut de l'hiſtoire eſt fort court : le voici : cet homme revenant tard de dehors, ſe trouva inveſti d'une grande

lumière auprès d'un arbre, près de Salon. Une perſonne vêtue de blanc, & par-deſſus à la royale, belle, blonde, & fort éclatante, l'appella par ſon nom, & lui dit de la bien écouter, lui parla plus d'une demi-heure, lui confia qu'elle étoit la Reine, qui avoit été l'Epouſe du Roi, lui ordonna de l'aller trouver, & de lui dire les choſes qu'elle lui avoit communiquées; que Dieu l'aideroit dans tout ſon voyage; & qu'à une choſe ſecrette qu'il diroit au Roi, & que le Roi ſeul au monde ſavoit, & qui ne pouvoit être ſue que de lui, il reconnoîtroit la vérité de tout ce qu'il avoit à lui apprendre; que, ſi d'abord il ne pouvoit parler au Roi, il demandât à parler à un de ſes Miniſtres d'Etat, & que ſur-tout il ne communiquât rien aux autres, quels qu'ils fuſſent; & qu'il réſerva certaines choſes pour le Roi tout ſeul; qu'il partît promptement, & qu'il éxécutât ce qui lui étoit ordonné, hardiment & diligemment; & qu'il s'aſſurât qu'il ſeroit puni de mort, s'il négli-

geoit de s'acquitter de la commiſſion.

Le Maréchal promit tout ; & auſſi-tôt la Reine diſparut ; & il ſe trouva dans l'obſcurité auprès de ſon arbre ; il s'y coucha au pied, ne ſachant s'il rêvoit ou étoit éveillé, & s'en alla après chez lui, perſuadé que c'étoit une illuſion & une folie dont il ne ſe vanta à perſonne.

A deux jours de-là, paſſant au même endroit, la même viſion lui arriva encore, & les mêmes propos lui furent tenus ; il y eut de plus des reproches de ſon doute & des menaces réitérées, & pour fin, d'aller dire à l'Intendant de la Provence ce qu'il avoit vu, & l'ordre qu'il avoit reçu d'aller à Verſailles ; & que ſurément il lui fourniroit de quoi faire ſon voyage.

A cette fois, le Maréchal demeura convaincu ; mais flottant entre la crainte des menaces & les difficultés de l'exécution, il ne ſut à quoi ſe réſoudre, gardant toujours le ſilence de ce qui lui étoit arrivé ; il demeura huit jours dans cette perplexité ; enfin comme réſolu de ne

point faire le voyage, & repaſſant par le même endroit, il vit & entendit encore des menaces ſi effrayantes, qu'il ne ſongea plus qu'à partir. A deux jours delà il fut trouver, à Aix, l'Intendant de Provence, qui, ſans balancer, l'exhorta à ſuivre ſon voyage, & lui donna de quoi le faire dans une voiture publique. On n'en a jamais ſu davantage.

Il entretint trois fois Monſieur de Pompone, & fut, à chaque fois, plus de deux heures avec lui. Monſieur de Pompone en rendit compte au Roi en particulier, qui voulut que Pompone en parlât plus amplement au Conſeil d'Etat, où Monſeigneur n'étoit point, & où il n'y avoit que les Miniſtres qui lors, outre lui, étoient le Duc de Beauvilliers, Pontchartrain & Torcy, & nul autre. Ce Conſeil fut long, peut-être y parla-t-on auſſi d'autre choſe après; ce qui arriva enſuite fut que le Roi voulut entretenir le Maréchal; il ne s'en cacha point; il le vit dans ſes cabinets, & le fit monter par le petit

degré qui eſt ſur la cour de marbre, par où il paſſe pour aller à la meſſe, ou ſe promener.

Quelques jours après, il le vit encore de même ; & à chaque fois, il reſta plus d'une heure avec lui, & prit garde que perſonne ne fût a portée d'eux. Le lendemain de la première fois qu'il l'eut entretenu, comme il deſcendoit par ce même petit eſcalier pour aller à la chaſſe, Monſieur de Duras, qui avoit le bâton, & qui étoit ſur le pied d'une conſidération & d'une liberté à dire au Roi tout ce qu'il lui plaiſoit, ſe mit à parler de ce Maréchal avec mépris, & à dire le mauvais proverbe, que c'étoit un fou, ou que le Roi n'étoit pas noble ; à ce mot, le Roi s'arrêta, & ſe tournant au Maréchal de Duras, ce qu'il ne faiſoit preſque jamais en marchant : » Si cela eſt, lui dit-» il, je ne ſuis pas noble ; car je l'ai » entretenu long-tems : il m'a parlé de » fort bon ſens ; & je vous aſſure qu'il » eſt loin d'être fou. » Ces derniers mots

furent prononcés avec une gravité impoſante, qui ſurprit fort l'aſſiſtance.

Après le ſecond entretien, le Roi convint que cet homme lui avoit dit une choſe qui lui étoit arrivée, il y avoit plus de vingt ans, & que lui ſeul ſavoit, parce qu'il ne l'avoit jamais dit à qui que ce ſoit ; & il ajouta que c'étoit un fantôme qu'il avoit vu dans la forêt de Saint-Germain, & dont il étoit ſûr de n'avoir jamais parlé. Il s'expliqua encore pluſieurs fois très-favorablement ſur ce Maréchal, qui étoit défrayé de tout par ſes ordres, qui fut renvoyé aux dépens du Roi, qui lui fit donner aſſez d'argent outre ſa dépenſe, & qui fit écrire à l'Intendant de Provence de le protéger particulièrement, & d'avoir ſoin que, ſans le tirer de ſon état & de ſon métier, il ne manquât de rien, le reſte de ſa vie.

Ce qu'il y a de plus marqué, c'eſt qu'aucun des Miniſtres d'alors n'a jamais voulu parler là-deſſus ; leurs amis les plus intimes les ont pouſſés & tournés

en tout ſens & à pluſieurs repriſes, ſans avoir pu en arracher un mot : tous d'un même langage leur ont donné le change, ſe ſont mis à rire & à plaiſanter ſans jamais ſortir de ce cercle, ni informer cette ſurface d'une ligne : cela m'eſt arrivé avec Monſieur de Beauvilliers & Monſieur de Pontchartrain ; & je ſais par leurs plus intimes & leurs plus familiers, qu'ils n'en ont rien tiré davantage, & pareillement de ceux de Monſieur de Pompone & de Torcy. Ce Maréchal, qui étoit un homme d'environ cinquante ans, qui avoit une famille bien famée dans ſon pays, montra beaucoup de bon ſens dans ſa ſimplicité, de déſintéreſſement & de modeſtie. Il trouvoit toujours qu'on lui donnoit trop, ne parut d'aucune curioſité ; & dès qu'il eut achevé de voir le Roi & Monſieur de Pompone, il parut empreſſé de s'en retourner, & dit que, content d'avoir accompli ſa miſſion, il n'avoit plus rien à faire que de s'en retourner chez lui.

Ceux qui en avoient ſoin, firent tout ce quils purent pour en tirer quelque choſe ; il ne répondoit rien, ou diſoit : » il » m'eſt défendu de parler, » & coupoit court, ſans ſe laiſſer émouvoir en rien de ce qu'il étoit auparavant, ne parloit ni de Paris, ni de la Cour, répondoit deux mots à ceux qui l'interrogeoient, & montroit qu'il n'aimoit pas à être queſtionné ; & ſur ce qu'il avoit été faire, pas un mot que ce que je viens de rapporter ; ſurtout nulle vanterie ; il ne ſe laiſſoit pas entâmer ſur les audiences qu'il avoit obtenues, & ſe contentoit de ſe louer du Roi qu'il avoit vu ; mais en deux mots, ſans laiſſer entendre s'il l'avoit vu en habits royaux, ou d'une autre manière, & ne voulant jamais s'expliquer ſur Monſieur de Pompone ; & quand on lui en parloit, il répondoit qu'il avoit vu un Miniſtre, ſans s'expliquer comment, ni combien de fois ; qu'il ne le connoiſſoit pas ; puis il ſe taiſoit, ſans qu'on pût lui en faire dire davantage. Il reprit ſon métier, & a

vécu depuis à ſon ordinaire ; c'eſt ce que les premiers de la Provence en ont rapporté, & ce que m'en a dit l'Archevêque d'Arles, qui paſſoit quelque-tems, tous les ans, à Salon, qui eſt la maiſon de campagne de l'Archevêque, ainſi que le lieu de la naiſſance & de la ſépulture du fameux Noſtradamus.

Il n'en faut pas tant pour beaucoup faire raiſonner le monde ; on raiſonna donc beaucoup, ſans avoir pu rien trouver, ou qu'aucune ſuite de ce ſingulier voyage ait pu ſatisfaire les Furéteurs.

ANECDOTE

SUR SAMUEL BERNARD.

LA Cour étoit à Marly ; on y vit Deſmarets, qui ſe préſenta avec le célèbre Banquier Samuel Bernard qu'il avoit mandé pour dîner, & travailler avec lui, c'étoit le plus riche de l'Europe, & qui faiſoit le plus grand & le plus aſſuré com-

merce d'argent. Il ſentoit ſes forces ; il y vouloit des ménagemens proportionnés ; & les Contrôleurs-Généraux, qui avoient bien plus ſouvent à faire à lui, qu'il n'avoit à faire à eux, le traitoient avec des égards & des diſtinctions fort grands. Le Roi dit à Deſmarets, qu'il étoit bien aiſe de le voir avec M. Bernard ; puis tout de ſuite dit à ce dernier : » Vous êtes bien homme à n'avoir jamais » vu Marly ; venez le voir à ma prome- » nade, je vous rendrai après à Deſ- » marets. » Bernard ſuivit ; & tant qu'elle dura, le Roi ne parla qu'à Berghiyek & à lui, & autant à l'un qu'à l'autre, les menant par-tout, & leur montrant tout également, avec les égards qu'il ſavoit ſi bien employer, quand il avoit deſſein de combler. J'admirois, & je n'étois pas le ſeul, cette eſpèce de prodigalité du Roi ſi avare de ſes paroles, à un homme de la médiocrité de Bernard. Je ne fus pas long-tems ſans en apprendre la cauſe ; & j'admirai alors juſqu'où les plus

grands Rois ſe trouvent quelquefois réduits. Deſmarets ne ſavoit plus de quel bois faire flèche ; tout manquoit, & tout étoit épuiſé. Il avoit été à Paris frapper à toutes les portes ; on avoit ſi ſouvent & ſi nettement manqué à toutes ſortes d'engagemens pris, & aux paroles les plus préciſes, qu'il ne trouva par-tout, que des excuſes & des portes fermées. Bernard, comme les autres, ne vouloit rien avancer. Il lui étoit beaucoup dû ; en vain Deſmarets lui repréſenta l'excès des beſoins les plus preſſans, & l'énormité des gains qu'il avoit faits avec le Roi ; Bernard demeura inébranlable : voilà le Roi & le Miniſtre cruellement embarraſſés ; Deſmarets dit au Roi que, tout bien examiné, il n'y avoit plus que Bernard qui pût le tirer d'affaire, parce qu'il n'étoit pas douteux, qu'il n'étoit queſtion que de vaincre ſa volonté, & l'opiniâtreté qu'il lui avoit montrée ; que c'étoit un homme acceſſible à la vanité, capable d'ouvrir ſa bourſe, ſi le Roi daignoit le flatter.

Dans la néceſſité ſi preſſante des affaires, le Roi y conſentit ; & pour tenter le ſecours avec moins d'indécence, & ſans eſſuyer de refus, Deſmarets propoſa l'expédient que je viens de raconter ; Bernard revint de la promenade du Roi tellement enchanté, que d'abord il lui dit qu'il aimoit mieux riſquer ſa ruine, que de laiſſer dans l'embarras un Prince, qui venoit de le combler, & dont il ſe mit à faire les plus grands éloges. Deſmarets en profita ſur le champ ; & en tira beaucoup plus qu'il ne s'étoit propoſé.

LIVRE SECOND.

HISTOIRE PARTICULIÈRE ET ANECDOTES DE LA FAMILLE DE LOUIS XIV, ET DE PLUSIEURS PERSONNAGES DE SA COUR, OU DE SON TEMS.

HISTOIRE PARTICULIÈRE DU GRAND DAUPHIN, FILS DE LOUIS XIV.

MOnſeigneur étoit plutôt grand que petit, fort gros, mais ſans être trop entaſſé, l'air fort liant & fort noble, ſans rien de rude, & il auroit eu le viſage fort agréable, ſi Monſieur le Prince de Conti ne lui eût caſſé le nez par malheur en jouant, étant tous deux enfans.

Il étoit d'un très-beau blond, avoit le viſage fort rouge, de hâle partant, & fort plein; mais aucune phyſiognomie; les

plus belles jambes du monde, les pieds ſingulièrement petits & maigres. Il tâtonnoit toujours en marchant, & mettoit le pied à deux fois. Il avoit toujours peur de tomber, & ſe faiſoit aider pour peu que le chemin ne fût pas parfaitement doux & uni. Il étoit fort bien à cheval, & y avoit grande mine, mais il n'y étoit pas hardi; Caſſan couroit devant lui, à la chaſſe; s'il le perdoit de vue, il ſe croyoit perdu; il n'alloit guère qu'au petit galop, & attendoit ſouvent, ſous un arbre, ce que devenoit la chaſſe, la cherchoit lentement, & s'en revenoit. Il avoit fort aimé la table, mais ſans indécence, depuis une grande indigeſtion, qui fut priſe d'abord pour une apoplexie; il ne faiſoit guère qu'un vrai repas, & ſe contenoit fort, quoique grand mangeur, comme toute la maiſon Royale: preſque tous ſes portraits lui reſſemblent bien. De caractère, il n'en avoit aucun; du ſens aſſez, ſans trop de pénétration, comme il parut dans l'affaire du teſtament d'Eſpagne; de la hauteur, de

de la dignité par nature, par preſtance, par imitation du Roi ; de l'opiniâtreté ſans meſure, & une chaîne de petits ſoins arrangés, qui formoient tout le tiſſu de ſa vie ; l'air doux, dur au fond, avec un extérieur de bonté, qui portoit beaucoup ſur des ſubalternes, & qui ne s'exprimoit que par des queſtions communes. Il étoit avec eux d'une familiarité prodigieuſe ; ſilentieux juſqu'à l'incroyable, conſéquemment fort ſecret, juſques-là qu'on a cru qu'il n'avoit jamais parlé affaires d'Etat à Mademoiſelle Choin ; peut-être parce que tous les deux y prenoient peu de part ; en même tems, jaloux de reſpect, & attentif à ce qui lui étoit dû.

Il dit une fois à Mademoiſelle Choin, ſur ſa retenue dont elle lui parloit, que les paroles des gens, comme lui, portoient un grand poids, & obligeoient ainſi à de grandes réparations, quand elles n'étoient pas meſurées ; il aimoit

mieux ſouvent garder le ſilence que de parler. Cette maxime excellente, qu'il outroit, étoit apparemment une des leçons du Roi, ou du Duc de Montauſier, qu'il avoit le mieux retenue.

Son arrangement étoit extrême pour ſes affaires particulières. Il écrivoit lui-même toutes ſes dépenſes priſes ſur lui; il ſavoit ce que lui coûtoient les moindres choſes. Il avoit fort aimé toutes ſortes de gros jeux; mais depuis qu'il s'étoit mis à bâtir, il s'étoit réduit à des jeux aſſez médiocres; du reſte, économe au-delà de ſon rang, excepté dans de très-rares occaſions, qui ſe bornoient à quelques penſions à des valets; mais il diſtribuoit d'aſſez abondantes aumônes au Curé, & aux Capucins de Meudon.

Monſeigneur, tel pour l'eſprit & le caractère, qu'il vient d'être repréſenté, n'avoit pu profiter de l'excellente culture qu'il reçut du Duc de Montauſier, de

Boſſuet & de Fléchier, Evêques de Meaux & de Niſmes ; ſon peu de lumieres s'éteignit au contraire ſous la rigueur d'une éducation dure & auſtère, qui donna le dernier poids à ſa timidité naturelle, & le dernier dégré d'averſion pour toute eſpèce, non pas de travail & d'étude, mais d'amuſemens & d'eſprit, en ſorte que, de ſon aveu, depuis qu'il avoit été affranchi des Maîtres, il n'avoit de ſa vie lû que l'Article de Paris de la Gazette de France, pour y voir les morts & les mariages.

Tout contribua donc en lui ; timidité naturelle, dur joug d'éducation, ignorance de beaucoup de choſes, à le faire trembler devant le Roi, qui de ſon côté n'omit rien pour entretenir & prolonger cette terreur toute ſa vie. Toujours Roi, preſque jamais père avec lui, ou, s'il lui en échappa bien rarement quelques traits, ils ne furent jamais purs & ſans mélange de royauté, non pas même dans les momens les plus particuliers & les plus

intérieurs. Ces momens étoient rares tête-à-tête, ſans liberté, ſans aiſance; toujours en contrainte & en reſpect, ſans jamais oſer rien haſarder, ni uſurper, tandis que tous les jours il voyoit faire l'un & l'autre au Duc du Maine avec ſuccès, & à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, dans une habitude des plus familiers badinages & des privautés avec le Roi, quelquefois peu meſurés. Il en ſentoit contre eux une ſecrette jalouſie; mais l'imagination ne lui fourniſſoit rien, comme à M. du Maine, fils d'ailleurs de la perſonne, & non de la Royauté: il n'étoit plus de l'âge de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, à qui on paſſoit encore les enfantillages par l'habitude & par la grace qu'elle y mettoit; il ne lui reſtoit donc que la qualité de fils & de ſucceſſeur, titres, qui préciſément tenoient le Roi en garde, & lui ſous le joug.

Il n'avoit pas l'ombre de crédit auprès de ſon père; il ſuffiſoit même que ſon goût ſe marquât en faveur de quelqu'un,

pour que ce quelqu'un en ſentît un contre-coup nuiſible ; & le Roi étoit ſi jaloux de montrer qu'il ne pouvoit rien, qu'il n'a rien fait pour aucun de ceux qui ſe ſont attachés à lui faire une cour particulière, non pas même pour aucun de ſes Ménins, quoique choiſis & nommés par le Roi, qui eût trouvé fort mauvais qu'ils n'euſſent pas ſuivi Monſeigneur avec grande aſſiduité : j'en excepte Dantin, qui a été ſans comparaiſon de perſonne, & Daugeau qui ne l'a été que de nom, qui tenoit au Roi d'ailleurs, & dont la femme étoit dans la plus parfaite intimité de Madame de Maintenon.

Les Miniſtres n'oſoient s'approcher de Monſeigneur, qui auſſi ne ſe commettoit jamais à leur rien demander ; & ſi quelqu'un d'eux, ou des Courtiſans conſidérables, étoient bien avec lui, comme le Chancelier le premier, Harcourt, le Maréchal d'Uxelles, ils s'en cachoient avec un ſoin extrême, & Monſeigneur s'y prêtoit ; ſi le Roi le découvroit, il

traitoit cela de cabale : on lui devenoit ſuſpect, & on ſe perdoit.

Ce fut la cauſe de cet éloignement ſi marqué pour M. de Luxembourg ; ni l'importance de ſa Charge, ni la néceſſité de s'en ſervir à la tête des armées, ni les ſuccès qu'il y eut, ni toutes les ſoumiſſions qu'il employa, ne purent jamais le rapprocher.

Auſſi Monſeigneur, preſſé de s'intéreſſer pour quelqu'un, répondoit franchement que ce ſeroit le moyen de tout gâter pour lui.

La part entière que Monſeigneur avoit à tous les ſecrets d'Etat, depuis bien des années, n'avoit jamais eu aucune influence aux affaires. Il les ſavoit, & c'étoit tout. Cette ſéchereſſe, peut-être auſſi ſon peu d'intelligence, l'en faiſoit retirer tant qu'il pouvoit. Il étoit cependant aſſidu aux Conſeils d'Etat ; mais, quoiqu'il eût la même entrée en ceux des Finances & des Dépêches, il n'y alloit preſque jamais. Quant au travail particulier du Roi, il n'en

fut pas queſtion pour lui ; & hors des grandes nouvelles, pas un Miniſtre n'alloit jamais lui rendre compte de rien, beaucoup moins les Généraux d'Armée, ni ceux qui venoient d'être employés dehors.

Ce peu de conſidération, cette dépendance juſqu'à la mort, de n'oſer faire un pas hors de la Cour, ſans le dire au Roi, équivalant de permiſſion, y mettoit Monſeigneur en mal-aiſe. Il y rempliſſoit les devoirs de fils & de Courtiſan, avec la régularité la plus exacte ; mais toujours le même ſans y rien changer, ni ajouter, & avec un air plus reſpectueux & plus meſuré qu'aucun ſujet. Tout cela enſemble lui faiſoit chérir Meudon, & la liberté qu'il y trouvoit ; & bien qu'il ne tînt qu'à lui de s'appercevoir ſouvent que le Roi étoit peiné de ces fréquentes ſéparations, il n'en fit jamais ſemblant, & ne changea rien en ſes voyages, ni pour le nombre, ni pour la durée. Il étoit fort peu à Verſailles, & rompoit ſouvent par

des Meudons de pluſieurs jours, les Marly quand ils s'allongeoient trop.

De tout cela, on peut juger qu'elle pouvoit être la tendreſſe de cœur ; mais le reſpect, la vénération, l'admiration, l'imitation en tout ce qui étoit de ſa portée, étoit viſible, & ne ſe dementoit jamais, non plus que la crainte & la conduite.

On a prétendu qu'il avoit une appréhenſion extrême de perdre le Roi ; il n'eſt pas douteux qu'il n'ait montré ce ſentiment ; malgré ce que je viens d'en dire, & malgré l'Anecdote ſuivante, dont je ne garantis pas la vérité. On m'a dit quelques mois avant ſa mort, que Madame la Ducheſſe de Bourgogne l'étant allé voir à Meudon, elle monta dans le ſanctuaire de ſon entreſol, ſuivie de Madame de Nogaret, qui, par Biron & par elle-même encore en avoit la privance, & qu'elles y trouverent Monſeigneur avec Mademoiſelle Choin, Madame la Ducheſſe & les deux Liſlebonne, fort

occupés à une table, ſur laquelle étoit un grand livre d'Eſtampes du Sacre, & Monſeigneur fort appliqué à les conſidérer, à les expliquer à la compagnie, & recevant avec complaiſance les propos qui le regardoient là-deſſus, juſqu'à lui dire : » Voilà donc celui qui vous mettra » les Eperons, cet autre le Manteau Ro- » yal, les Pairs qui vous mettront la » Couronne ſur la tête » & ainſi du reſte, & que cela dura fort longtems. Je le ſus deux jours après de Madame de Nogaret, qui en fut fort étonnée, & que l'arrivée de Madame la Ducheſſe de Bourgogne n'eut pas rompu cet amuſement ſingulier, qui ne marquoit pas une ſi grande appréhenſion de perdre le Roi, & de le devenir lui-même.

Il n'avoit jamais pu aimer Madame de Maintenon, ni ſe ployer à obtenir rien par ſon entremiſe. Il l'alloit voir un moment au retour des peu de campagnes qu'il avoit faites, ou aux occaſions très-rares, jamais de particulières ; quelquefois il en-

troit chez elle un inſtant avant le ſouper pour y ſuivre le Roi.

La haine commune de celle-ci & de Mademoiſelle Choin contre Chamillart, & le beſoin de tout pour le renverſer, les rapprocha, & fit le miracle d'y faire entrer puiſſamment Monſeigneur, mais qui ne l'eût jamais oſé ſans l'impulſion toute-puiſſante de Mademoiſelle Choin, la ſûreté de l'appui de l'autre & tout ce qui s'en mêla ; auſſi ce rapprochement ne fit depuis que ſe refroidir & s'éloigner.

Après Mademoiſelle Choin, ſa vraie confiance étoit en Mademoiſelle Liſle-bonne, & par l'intime union des deux, avec Mademoiſelle d'Eſpinoy : preſque tous les matins il alloit prendre du chocolat chez la première ; c'étoit l'heure des ſecrets qui étoit inacceſſible, ſans réſerve, excepté à l'unique Mademoiſelle d'Eſpinoy.

Cette Demoiſelle entretenoit le reſte de conſidération & de commerce du Prince avec Madame la Princeſſe de Conti, & même l'amitié avec Madame

la Ducheſſe, qui ſoutenoit les amuſemens qu'il trouvoit chez elle.

Par-là encore, cette préférence du Duc de Vendôme, ſur le Prince de Conti, à la mort duquel il fut inſenſible. Un tel mérite, ſi reconnu dans un Prince du Sang, joint à la privance de l'éducation, & à l'habitude de toute ſa vie, auroit eu trop de poids ſur Monſeigneur, devenu Roi, ſi l'amitié première s'étoit encore conſervée; & les ſœurs, qui vouloient gouverner, écartèrent doucement le Prince.

Cette même raiſon fut le fondement de cette terrible cabale, dont les effets éclatèrent dans la campagne de Lille, & furent ſoigneuſement entretenus dans l'eſprit de Monſeigneur, naturellement éloigné de la contrainte & de l'auſtérité des mœurs de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, & que l'éloignement de Madame la Ducheſſe, pour Mde.

la Ducheſſe de Bourgogne entretenoit pour tous les deux.

Par les raiſons contraires, il aimoit Monſieur le Duc de Berri, que cette Cabale protégeoit, pour le diviſer avec Monſieur & Madame la Ducheſſe de Bourgogne.

Avec cet aſcendant des deux Liſle-bonne, ſur Monſeigneur, il eſt pourtant vrai qu'il n'épouſoit pas toutes leurs fantaiſies ; ſoit qu'il fût conſeillé par Mademoiſelle Choin, qui, tout en le ménageant, le conſeilloit bien, & ne s'y fioit pas, comme Bignon me l'avoit dit ; ſoit qu'il fût prévenu par Madame la Ducheſſe, qui ſurément ne s'y fioit pas davantage, & qui n'étoit rien moins que coîfée de leurs prétentions.

Inquiet, à cet égard, pour le futur, j'employai l'Evêque de Laon pour découvrir, par Mdlle. Choin, les ſentimens de Monſeigneur entre les Ducs & les Princes. Il étoit frère de Clermain, qui

avoit été perdu pour elle, lorſque Madame la Princeſſe de Conti la renvoya ; & les deux frères étoient demeurés dans la plus intime liaiſon avec elle. Je ſus par lui qu'il étoit échappé quelquefois, quoique très-rarement, des choſes à Monſeigneur, qui montroient que tout l'Empire que ces deux ſœurs avoient ſur lui, n'alloit pas à le rendre auſſi favorable à leur rang qu'elles euſſent voulu, & que Mademoiſelle l'ayant plus particulièrement ſondé là-deſſus, à la prière de l'Evêque, il s'étoit expliqué fort favorablement pour le rang des Ducs, & contre les injuſtices qu'ils étoient dans le cas d'avoir ſouffertes, & dont il étoit perſuadé.

Il étoit incapable, non-ſeulement de menſonge, mais de déguiſement, & Mademoiſelle Choin tout auſſi peu capable, ſur-tout avec l'Evêque, auquel elle ne ſe cachoit pas, non plus qu'à Bignon, de ſes ſecrets ſentimens ſur Mademoiſelle de Liſlebonne & Madame d'Eſpinoy.

Quelque dure qu'eût été l'éducation de

Monſeigneur, il avoit conſervé de l'amitié & de la conſidération pour le célèbre Évêque de Meaux, & un vrai reſpect pour la mémoire de M. le Duc de Montauſier, tant il eſt vrai que la vertu ſe fait honorer des hommes, malgré leur goût & leur amour de l'indépendance & de la liberté. C'eſt peut-être une des choſes qui a le plus ſoutenu Dantin auprès de lui, dans les diverſes aventures de ſa vie, dont la femme étoit fille de la Ducheſſe d'Uzés, fille unique du Duc de Montauſier, & qu'il aimoit paſſionnement. Il le marqua encore à Sainte Maure, qui, embarraſſé dans ſes affaires, ſur le point de ſe marier, reçut une penſion de Monſeigneur ſans l'avoir demandée, avec ces obligeantes paroles, mais qui faiſoient tant d'honneur au Prince: qu'il ne manqueroit jamais au nom & au neveu de Montauſier.

Il n'avoit jamais pu ſouffrir M. du Maine qu'il avoit peu ménagé dans les premiers tems, & qui en étoit bien en peine & en tranſe dans les derniers. Il traîtoit avec

assez d'amitié le Comte de Toulouse, qui avoit eu pour lui toute sa vie, de grandes attentions à plaire, & de grands respects.

Ceux qui étoient le mieux, ou le plus familièrement avec lui de tous ses Courtisans, étoient Dantin & le Comte de Mailly, mari de la Dame d'Atours. C'étoient en petit les deux rivaux de faveur, comme en grand, M. le Prince de Conti & de Vendôme, les Ducs de Luxembourg, de Villeroy, de la Rocheguyon, & ceux là sur un peu de considération & de quelque confiance, Sainte Maure, le Comte de Roucy, Albergetti & Biron, voilà les distingués & les marqués : M. de la Rochefoucault, les Maréchaux de Boufflers, de Duras, de Lorge, Catinat, il les traitoit avec plus d'affabilité & de familiarité. Feu Messieurs de Luxembourg & Clermont frères de Monsieur de Laon, c'étoit l'intimité ; le Maréchal de Choiseul avec distinction ; sur la fin, le Maréchal d'Uxelles ; mais qui s'en cachoit comme

Harcourt, le Chancelier & le premier Ecuyer, qui l'avoit initié auprès de Mademoiſelle Choin, qui s'en étoit mêlée, & avoit perſuadé à Monſeigneur que c'étoit l'homme le plus capable du monde pour tout.

Monſeigneur n'eut d'éloignement marqué que pour deux hommes dans toute la Cour, & ce ſentiment ne lui étoit pas inſpiré, comme à l'égard de Chamillart & de quelques autres. Ces deux hommes étoient le Maréchal de Villeroy & M. de Lauzun. Il étoit ravi dès qu'il y avoit quelques bons contes ſur eux. Le Maréchal étoit le plus ménagé, mais pas aſſez que lui-même n'en fût pas embarraſſé pour l'autre, Monſeigneur ne pouvoit s'en contraindre, & M. de Lauzun, au contraire du Maréchal, ne s'en embarraſſoit point. Je n'ai pû démêler où il avoit pris ce dégoût.

Il en avoit un fort marqué pour les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers; mais

mais c'étoit l'effet de la cabale, aidée de l'entière diſparité des mœurs.

MADEMOISELLE CHOIN.

IL eſt étonnant le peu que le Grand Dauphin donnoit à Mademoiſelle Choin, qu'il aima beaucoup; cela ne paſſoit pas quatre cens louis en or par quartier, faiſant en tout ſeize cens louis par an. Il les lui remettoit lui-même de la main à la main, ſans y ajouter, ni ſe méprendre d'une piſtole, & tout au plus une boîte ou deux par an, encore y regardoit-il de fort près.

Il faut rendre juſtice à cette fille, & convenir auſſi qu'il eſt difficile d'être plus déſintéreſſée qu'elle l'étoit, ſoit qu'elle en connût la néceſſité avec ce Prince, ſoit plutôt que cela lui fût naturel, comme il y a paru dans tout le cours de ſa vie.

C'eſt encore un problême, ſi elle étoit mariée. Tout ce qui a été intimement initié dans leurs myſtères, s'eſt toujours

fortement récrié qu'il n'y a jamais eu de mariage.

C'étoit une groſſe camarde brune, qui, avec toute la phyſionomie d'eſprit, avoit l'air commun, & qui long-tems avant cet événement, étoit devenue exceſſivement graſſe, & encore vieille & rebutante.

Il ne faut pas taire un beau trait de cette fille ou femme ſi ſingulière. Monſeigneur, ſur le point d'aller commander l'Armée de Flandre, la Campagne d'après celle de Lille, où pourtant il n'alla pas, fit un teſtament; & dans ce teſtament, il laiſſa un bien fort conſidérable à Mademoiſelle Choin : il le lui dit, & lui montra une lettre cachetée pour elle, qui en faiſoit mention, pour lui être rendue, s'il mé-ſarrivoit de lui. Elle fut fort ſenſible, comme il eſt aiſé de le croire, à cette marque d'affection & à cette prévoyance; mais elle n'eut point de repos qu'elle ne lui eût fait mettre devant elle le teſtament & la lettre au feu; & elle proteſta que,

ſi elle avoit le malheur de lui ſurvivre, mille écus de rente qu'elle ayoit amaſſés, ſeroient encore trop pour elle. Après cela, il eſt ſurprenant qu'il ne ſe ſoit trouvé aucune diſpoſition dans les papiers de Monſeigneur.

Mademoiſelle Choin avoit une chienne dont elle étoit folle, à qui tous les jours le Maréchal d'Uxelles, de la porte Gaillon où il logeoit, envoyoit des têtes de lapins rôties, attenant le petit Saint-Antoine où elle demeuroit, & où le Maréchal alloit ſouvent, & étoit reçu & regardé comme un Oracle. Le lendemain de la mort de Monſeigneur, l'envoi des têtes de lapins ceſſa, & onques depuis Mademoiſelle Choin ne le revit, ni n'en ouit parler; à la fin, lorſqu'elle fut revenue à elle-même, elle s'en apperçut, & s'en plaignit même comme d'un homme ſur qui elle avoit eu lieu de compter, & qu'elle avoit fort avancé dans l'eſtime & la confiance de Monſeigneur; le Maréchal d'Uxelles le ſut: il n'en

fut point embarraſſé, & répondit froidement qu'il ne ſavoit ce qu'elle vouloit dire; qu'il ne l'avoit vue que forr rarement, & que pour Monſeigneur, à peine en étoit-il connu.

HISTOIRE PARTICULIÈRE DE M. LE DUC ET DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

M. LE DUC DE BOURGOGNE.

LE Duc de Bourgogne étoit né avec un caractère à faire trembler; il étoit fougueux juſqu'à vouloir briſer les pendules, lorſqu'elles ſonnoient l'heure qui l'appelloit à ce qu'il ne vouloit pas, & juſqu'à s'emporter de la plus étrange manière contre la pluye, quand elle s'oppoſoit à ce qu'il vouloit faire. La réſiſtance le mettoit en fureur; c'eſt ce dont j'ai été ſouvent témoin dans ſa première jeuneſſe;

d'ailleurs un goût ardent le portoit à tout ce qui eſt défendu au corps & à l'eſprit. Sa raillerie étoit d'autant plus cruelle, qu'elle étoit plus ſpirituelle & mordante, & qu'il attrapoit tous les ridicules avec juſteſſe. Tout cela étoit aiguiſé avec une vivacité de corps & d'eſprit, qui alloit à l'impétuoſité, & qui ne lui permit jamais, dans les premiers tems, d'apprendre rien, qu'en faiſant deux choſes à la fois. Tout ce qui eſt plaiſir, il l'aimoit avec une paſſion violente, & tout cela avec plus de hauteur qu'on en peut exprimer; dangereux de plus à diſcerner & gens & choſes, & à appercevoir le futile d'un raiſonnement, & à raiſonner plus fortement & plus profondement que ſes maîtres; mais auſſi dès que l'emportement étoit paſſé, la raiſon le ſaiſiſſoit & ſurnageoit à tout. Il ſentoit ſes fautes; il les avouoit; & quelquefois avec tant de dépit qu'il rappelloit ſa fureur. Un eſprit vif, actif, perçant, ſe roidiſſant contre les difficultés, à la lettre

tranſcendant en tout genre. Le prodige eſt qu'en très-peu de tems, la dévotion & la grâce en firent un autre homme, & changèrent tant & de ſi redoutables défauts en vertus parfaitement contraires: il faut donc prendre à la lettre toutes les louanges qu'on lui donna.

Ce Prince, qui avoit toujours eu du goût & de la facilité pour toutes les ſciences, les mit à la place des plaiſirs dont l'attrait toujours ſubſiſtant en lui, les lui faiſoit fuir avec frayeur, même les plus innocens; ce qui joint à cet eſclavage de charité du prochain dans un novice qui tend d'abord en tout à la perfection, & qui ignore les bornes des choſes, & à une timidité qui l'embarraſſoit par-tout, faute de ne ſavoir que dire & que faire; à tous les inſtans, entre Dieu qu'il craignoit d'offenſer en tout, & le Monde avec lequel cette gêne perpétuelle le mettoit de travers, le jetta dans un particulier ſans bornes, parce qu'il ne ſe trouvoit en liberté que

ſeul, & que ſon eſprit & les ſciences lui fourniſſoient de reſte de quoi ne s'y pas ennuyer, outre que la prière y occupoit beaucoup de ſon tems.

La violence qu'il s'étoit faite ſur tant de défauts, & tous véhémens, ce deſir de perfection, l'ignorance, la crainte, le peu de diſcernement qui accompagne toujours une dévotion preſque naiſſante, le faiſoient excéder dans le contre-pied de ſes défauts, & lui inſpiroient une autorité qu'il outroit en tout, & qui lui donnoit un air contraint & ſouvent, ſans s'en appercevoir, de cenſeur; ce qui éloigna Monſeigneur de lui de plus en plus, & dépitoit le Roi même.

J'en dirai un trait entre mille, qui partit d'un excellent principe, & qui mit le Roi hors des gardes, & révolta la Cour. Nous étions à Marly, où il y eut un Bal le jour des Rois. Monſieur le Duc de Bourgogne n'y voulut ſeulement pas paroître, & s'en expliqua aſſez tôt, pour que le Roi, qui le trou-

va mauvais, eût d'abord le tems de lui en parler en plaiſanterie ; puis plus amérement ; enfin, en ſérieux & piqué de ſe voir condamné par ſon petit-fils. Madame la Ducheſſe de Bourgogne, ſes Dames, M. de Beauvilliers même, voulurent l'engager à ſe montrer ; jamais on n'en put venir à bout : il ſe renferma à dire que le Roi étoit le maître, qu'il ne prenoit pas la liberté de blâmer rien de ce qu'il faiſoit ; mais que l'Epiphanie étoit une triple fête, & celle des Chrétiens en particulier, par la vocation des Gentils, & par le Baptême de Jeſus-Chriſt ; il ne croyoit pas devoir la profaner en ſe détournant de l'application qu'il devoit à un ſi ſaint jour, pour un ſpectacle tout au plus ſupportable pour un jour ordinaire. On eut beau lui repréſenter qu'ayant donné la matinée & l'après-dînée aux Offices de l'Egliſe, & d'autres heures encore, à la Prière dans ſon cabinet, il en pouvoit & devoit donner la ſoirée au reſpect & à la

complaiſance de ſujet & de fils : tout fut inutile : hors le tems du ſouper avec le Roi, il fut enfermé tout le ſoir ſeul dans ſa chambre.

Avec cette auſtérité, il avoit conſervé de ſon éducation une préciſion & un littéral, qui ſe répandoit ſur tout, & qui le gênoit lui & tout le monde avec lui; parmi lequel il étoit toujours comme un homme en peine & preſſé de le quitter, comme ayant toute autre choſe à faire; qui ſeul perd ſon tems, & qui le veut mieux employer d'un autre côté. Il reſſembloit fort à ces jeunes Séminariſtes, qui gênés tout le jour par l'enchaînement de leurs Exercices, s'en dédommagent à la récréation par tout le bruit & les puérilités qu'ils peuvent, parce que tout autre plaiſir eſt interdit dans leur maiſon.

Ce jeune Prince étoit paſſionnement amoureux de Madame la Ducheſſe de Bourgogne; il s'y livroit en homme ſévérement retenu, & toutes fois il s'amuſoit avec les jeunes Dames de leurs par-

ticuliers, ſouvent en récréation ; elles en jeuneſſe étourdie & audacieuſe.

Le Duc de Bourgogne avoit été accompagné à la Guerre de Flandres par Gamaches. Il étoit peu capable de le conſeiller ; mais il n'avoit pu ſe contraindre de le reprendre en face & en public des enfantillages qui échappoient à ce Prince ; & ſur ſon exemple, à Monſieur le Duc de Berry. Il leur diſoit quelquefois qu'en ce genre, ils auroient bientôt un plus grand maître qu'eux, qui ſeroit M. le Duc de Brétagne.

Gamaches revenant une fois de la meſſe à la ſuite de Monſieur le Duc de Bourgogne, dans des momens vifs où il l'auroit mieux aimé à cheval : » vous aurez, » lui dit-il, tout haut, le Royaume du » Ciel ; mais pour celui de la terre, le » Prince Eugène & Malborough s'y » prennent mieux que vous : » mais ce qu'il dit, & tout publiquement, aux deux Princes ſur le Roi d'Angleterre, fut admirable. Ce pauvre Prince vivoit ſous

ſon *incognito*, dans le même reſpect avec les deux Princes, que, s'il n'eût été qu'un médiocre particulier; eux en abuſoient auſſi avec la dernière indécence, ſans la moindre attention que ce qu'il étoit, exigeoit d'eux plus d'égards. Ils le laiſſoient très-ordinairement attendre parmi la foule, dans les antichambres, & ils ne lui parloient preſque point. Le ſcandale en fut d'autant plus grand qu'il dura toute la Campagne, où le Chevalier de St. Georges s'étoit concilié l'eſtime & l'affection de toute l'Armée par ſes manières & toute ſa conduite.

Vers les derniers tems de la Campagne, Gamaches, pouſſé à bout d'un procédé ſi conſtant, s'adreſſant aux deux Princes devant tout le monde : » Eſt-ce une ga-» geure, leur dit-il ? parlez franchement: » ſi c'en eſt une, il n'y a rien à dire; » mais au moins après cela, parlez un » peu à M. le Chevalier de St. Georges, » & traitez-le un peu plus honnêtement.» Toutes ces ſaillies euſſent été bonnes

tête à tête & fort à propos ; mais en public toutes ces vérités n'en pouvoient couvrir l'indiſcrétion. On étoit accoutumé aux ſiennes ; elles ne furent pas mal priſes, mais elles ne ſervirent à rien.

M. Le Duc de Bourgogne, après pluſieurs Campemens, avoit paſſé le Rhin. Le Maréchal de Vauban le joignit peu après ; & le quinze Août, Briſſac fut inveſti. Marſin avoit paru le matin du même jour devant Fribourg. Le Gouverneur ſe comptant inveſti, brûla ſes Faux-bourgs, & celui de Briſſac lui envoya quatre cens hommes de ſa garniſon, & ſoixante Canonniers. Tous deux en furent les dupes, & Briſſac fut inveſti le ſoir. Il tint juſqu'au ſix Septembre.

La garniſon, compoſée de trois mille cinq cens hommes, ſortit avec tous les honneurs de la guerre, & fut conduite à Rhinfeltz. La défenſe fut médiocre.

M. le Duc de Bourgogne s'acquit beaucoup d'honneur par ſon application, ſon aſſiduité aux travaux avec une va-

leur ſimple & naturelle, qui n'affecte rien, & qui va par-tout où il convient, ſans s'appercevoir du danger. La libéralité, le ſoin des bleſſés, l'affabilité lui acquirent les cœurs de toute l'Armée. Il la quitta à regret, ſur les ordres réitérés du Roi, pour retourner à la Cour, où il arriva le vingt-deux Septembre à Fontainebleau.

MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

JAmais Princeſſe, arrivée ſi jeune à la Cour de France, ne vint ſi bien inſtruite, & ne ſut mieux profiter des inſtructions qu'elle avoit reçues. Son habile père, qui connoiſſoit à fond notre Cour, la lui avoit dépeinte, & lui avoit appris la manière unique de s'y rendre heureuſe.

Beaucoup d'eſprit naturel & facile l'y ſeconda, & beaucoup de qualités aimables lui attachèrent les cœurs, tandis que ſa ſituation perſonnelle avec ſon époux, avec le Roi, avec Madame de Maintenon, lui attirèrent les hommages

de l'ambition. Elle avoit ſu travailler à s'y mettre dès les premiers momens de ſon arrivée ; elle ne ceſſa, tant qu'elle vécut, de continuer un travail ſi utile, & dont elle recueilloit ſans ceſſe tous les fruits.

Douce, timide, mais adroite ; bonne juſqu'à craindre de faire la moindre peine à perſonne, & toute légère & vive qu'elle étoit, capable de vues & de ſuites de la plus longue haleine. La contrainte juſques dans la gêne dont elle ſentoit tout le poids, ſembloit ne lui rien coûter. La complaiſance lui étoit naturelle, couloit de ſource ; elle en avoit juſques pour la Cour.

Réguliérement laide, les joues pendantes, le front avancé, un nez qui ne diſoit rien, de groſſes lèvres tombantes, des cheveux & des ſourcils châtains-bruns, fort bien plantés, des yeux les plus parlans & les plus beaux du monde, peu de dents & toutes pourries, dont elle parloit & ſe moquoit la pre-

mière, le plus beau tein & la plus belle peau, peu de gorge, mais admirable, le col long avec un ſoupçon de goître qui ne lui ſeïoit point mal, un port de tête galant, gracieux, majeſtueux, & le regard de même, le ſourire le plus expreſſif, une taille longue, ronde même, aiſée, parfaitement coupée, une marche de déeſſe ſur les nues, elle plaiſoit au dernier point.

Les graces naiſſoient d'elles-mêmes de tous ſes pas, de toutes ſes manières, & de ſes diſcours les plus communs. Un air ſimple & naturel, toujours naïf, mais aſſaiſonné d'eſprit, charmoit, avec cette aiſance, qui étoit en elle, juſqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchoit. Elle vouloit plaire même aux perſonnes les plus inutiles & les plus médiocres, ſans qu'elle parût le rechercher; on étoit tenté de la croire toute & uniquement à celle avec qui elle ſe trouvoit. Sa dignité, ſa gaieté, jeune, vive, active, animoit tout; & ſa légéreté de nymphe la portoit par-

tère, & que l'étude & l'expérience lui avoient acquiſes pour meſurer ſes degrés d'enjouement & ſaiſir les à propos.

Son plaiſir, ſes agrémens, je le répète, ſa ſanté même ; tout leur fut immolé. Par cette voie, elle s'acquit une familiarité avec eux, dont aucun des enfans du Roi, pas même le Duc du Maine, n'avoient pu approcher.

En public, ſérieuſe, meſurée, reſpectueuſe avec le Roi, & en timide bienſéance avec Madame de Maintenon, qu'elle n'appelloit jamais que *ma tante*, pour confondre joliment le rang & l'amitié ; en particulier, cauſant, voltigeant autour d'eux, tantôt perchée ſur les bras d'un fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt ſe jouant ſur leurs genoux ; elle leur ſautoit au col, les embraſſoit, les baiſoit, les careſſoit, les chiffonnoit, leur tiroit le deſſous du menton, les tourmentoit, fouilloit leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetoit, les liſoit quelquefois malgré eux, ſelon qu'elle les

voyoit en humeur d'en rire, & parloit quelquefois deſſus.

Admiſe à tout, à la réception des courriers qui apportoient les nouvelles les plus intéreſſantes, entrant chez le Roi à toute heure, même des momens, pendant le Conſeil; utile & fatale aux Miniſtres même, mais toujours portée à obliger, à ſervir, à excuſer, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment pouſſée contre quelqu'un, comme elle le fut contre Pontchartrain, qu'elle nommoit quelquefois au Roi, *votre vilain borgne*; ou par quelque cauſe majeure, comme elle le fut contre Chamillart; ſi libre, qu'entendant un ſoir le Roi & Madame de Maintenon, parler avec affection de la Cour d'Angleterre, dans le tems qu'on eſpéra la paix par la Reine Anne. » Ma tante, ſe mit-elle à » dire, il faut convenir qu'en Angle- » terre, les Reines gouvernent mieux » que les Rois; & ſavez-vous bien pour- » quoi, ma tante? » & toujours cou-

rant, gambadant, » C'eſt que ſous les » Rois, ce ſont les femmes qui gou- » vernent, & que ce ſont les hommes » ſous les Reines. » L'admirable eſt qu'ils en rirent tous les deux, & qu'ils trouvèrent qu'elle avoit raiſon.

Je n'oſerois jamais écrire, dans des mémoires curieux, le trait que je vais rapporter, s'il ne ſervoit plus qu'aucun autre, à montrer juſqu'à quel point elle étoit parvenue d'oſer tout dire, & tout faire avec eux. Un ſoir, qu'il y avoit comédie à Verſailles, la Princeſſe, après avoir bien parlé toute ſorte de langages, vit entrer Nanon, ancienne femme de chambre de Madame de Maintenon, & auſſi-tôt s'alla mettre tout en grand habit, comme elle étoit & parée, le dos à la cheminée, debout, appuyée ſur le petit paravent entre les deux tables. Nanon paſſa derrière elle, & ſe mit comme à genoux, le Roi qui en étoit le plus proche, s'en apperçut, & leur demanda ce qu'elles faiſoient là.

La Princeſſe ſe mit à rire, & répondit qu'elle faiſoit ce qui lui arrivoit ſouvent de faire, les jours de comédie. Le Roi inſiſta. » Voulez-vous le ſavoir, » puiſque vous ne l'avez pas encore » remarqué ? » C'eſt que je prends » un lavement d'eau. Comment, s'é- » cria le Roi mourant de rire, actuel- » lement, là : vous prenez un lave- » vement d'eau ! & vraiment oui, » dit-elle.—— Et comment faites-vous » cela ? » —— Et les voilà tous les quatre à rire de tout leur cœur. Nanon apportoit la ſéringue toute prête ſous les jupons, levoit ceux de la Princeſſe qui ſe tenoit comme ſe chauffant, & Nanon lui gliſſoit le clyſtère ; les jupons retomboient, & Nanon remportoit la ſéringue ſous les ſiens. Il n'y paroiſſoit pas. Ils n'y avoient pas pris garde, ou ils croyoient que Nanon rajuſtoit quelque choſe à l'habillement. La ſurpriſe fut extrême, & tous deux trouvèrent cela fort plaiſant. Le vrai eſt

qu'elle alla, avec ce lavement, à la comédie, ſans être preſſée de le rendre; quelquefois même elle ne le rendoit qu'après le ſouper du Roi & le cabinet. Elle diſoit que cette eau la rafraîchiſſoit, & empêchoit que la chaleur du lieu de la comédie ne lui fît mal à la tête. Depuis la découverte, elle ne s'en contraignit pas plus qu'auparavant.

Elle les connoiſſoit en perfection, & ne laiſſoit pas de voir & de ſentir ce que c'étoient que Madame de Maintenon & Mademoiſelle Choin. Un ſoir qu'allant ſe mettre au lit, où M. le Duc de Bourgogne l'attendoit, & qu'elle cauſoit dans ſa garde-robe avec Meſdames de Nogaret & du Châtelet, qui me le contèrent le lendemain; & c'étoit là qu'elle s'ouvroit le plus volontiers, elle leur parla avec admiration de la fortune de ces deux perſonnages; puis ajouta en riant: » Je voudrois mourir avant M. le Duc » de Bourgogne, mais voir pourtant ici » ce qui s'y paſſeroit. Je ſuis ſûre qu'il

» épouſeroit une ſœur griſe, ou une
„ tourière. »

Auſſi attentive à plaire à Monſieur le Duc de Bourgogne qu'au Roi même, quoique ſouvent trop haſardeuſe, & ſe fiant trop à ſa paſſion pour elle, & au ſilence de tout ce qui pouvoit l'approcher, elle prenoit l'intérêt le plus vif à ſa Grandeur perſonnelle & à ſa gloire. On ſait juſqu'à quel point elle fut touchée des événemens de la Campagne de Lille & de ſes ſuites; tout ce qu'elle fit pour le relever, & combien elle lui fut utile en tant de choſes principales dont il lui fut entièrement redevable.

Le Roi ne pouvoit ſe paſſer d'elle; tout lui manquoit dans l'intérieur, lorſque des parties de plaiſir que la tendreſſe & la conſidération du Roi, pour elle, vouloit ſouvent qu'elle fît pour la divertir, l'empêchoient d'être avec lui; & juſqu'à ſon ſouper public, quand rarement elle y manquoit, il y paroiſſoit par un nuage de plus de ſérieux & de ſilence

ſur toute la perſonne du Roi. Auſſi, quelque goût qu'elle eût pour ces ſortes de parties, elle y étoit fort ſobre, & ſe les faiſoit toujours commander. Elle avoit grand ſoin de le voir en partant & en arrivant ; & ſi quelque bal en hyver, ou quelque partie en été lui faiſoit paſſer la nuit, elle ajuſtoit ſi bien les choſes qu'elle alloit embraſſer le Roi dès qu'il étoit éveillé, & l'amuſer du récit de la fête.

Quant à la contrainte où elle étoit du côté de Monſeigneur & de toute ſa Cour particulière, je n'en repéterai rien ici, ſinon qu'au gros de ſa Cour, il n'y paroiſſoit rien, tant elle avoit ſoin de le cacher par un air d'aiſance avec lui, de familiarité avec ce qui lui étoit le plus oppoſé dans cette Cour, & de liberté à Meudon, parmi eux ; mais avec une ſoupleſſe & une meſure infinie : auſſi le ſentoit-elle bien ; & depuis la mort de Monſeigneur, ſe promettoit-elle de s'en délivrer.

Un jour qu'à Fontainebleau, où toutes les Dames des Princeſſes étoient dans le même cabinet qu'elle & le Roi; après ſouper, elle avoit baragouiné toutes ſortes de langues, & fait cent enfances pour amuſer le Roi qui s'y plaiſoit; elle remarqua Madame la Ducheſſe & Madame la Princeſſe de Conti qui ſe regardoient, ſe faiſoient ſigne, & hauſſoient les épaules avec un air de mépris & de dédain. Le Roi levé & paſſé à l'ordinaire dans un arrière-cabinet pour donner à manger à ſes chiens, & venir, après, donner le bon ſoir aux Princeſſes, la Dauphine prit Madame de St.-Simon d'une main & Madame de Lévi de l'autre; & leur montrant Madame la Ducheſſe & Madame la Princeſſe de Conti, qui n'étoient qu'à quelques pas d'elle; „ Avez-vous vu, avez-vous vu, leur „ dit-elle? je ſais comme elles, qu'à tout „ ce que j'ai dit & fait, il n'y a pas le „ ſens commun, & que cela eſt miſé- „ rable; mais il lui faut du bruit; & ces

» choſes-là le divertiſſent ; & tout de ſuite s'appuyant ſur leurs bras, elle ſe mit à ſauter & chantonner : „ Et je » m'en ris & je me moque d'elles, & je „ ſerai leur reine ; „ ſautant, s'élançant, ſe réjouiſſant de toute ſa force. Ces Dames lui crioient tout bas de ſe taire, que ces Princeſſes l'entendoient, que tout ce qui étoit là la voyoit faire, & juſqu'à lui dire qu'elle étoit folle ; car d'elles elle trouvoit tout bon. Elle de ſauter plus fort, & de chantonner plus haut : „ Et je me „ mocque d'elles, & je n'ai que faire „ d'elles, & je ſerai leur Reine. „ Elle ne finit que lorſque le Roi rentra.

Hélas ! elle le croyoit, la charmante Princeſſe ! & qui ne l'eût cru avec elle ? Il plût à Dieu, pour nos malheurs, d'en diſpoſer autrement bientôt après. Elle étoit ſi éloignée de le penſer, que le jour de la Chandeleur, étant preſque ſeule avec Madame de Saint-Simon dans ſa chambre, preſque toutes les Dames étant allées devant à la Chapelle, & Madame de Saint-

Simon reſtée pour l'y ſuivre au Sermon, parce que la Ducheſſe de Lude avoit la goutte, & que la Comteſſe de Mailly, auxquelles elle ſuppléoit toujours, n'y étoient pas, la Dauphine ſe mit à parler de la qualité des perſonnes de la Cour qu'elle avoit connues, & qui étoient mortes ; puis de ce qu'elle feroit quand elle ſeroit vieille ; de la vie qu'elle meneroit ; qu'il n'y auroit plus guères que Madame de Saint-Simon & Madame de Lauſun de ſon jeune tems ; qu'elles s'entretiendroient enſemble de ce qu'elles auroient vu & fait ; & elle pouſſa ainſi la converſation, juſqu'à ce qu'elle allât au Sermon.

Elle aimoit véritablement Monſieur le Duc de Berry, & elle avoit aimé Madame la Ducheſſe de Berry, & compté d'en faire comme ſa fille. Elle avoit de grands égards pour Madame ; & elle avoit aimé tendrement Monſieur, qui l'aimoit de même, & lui avoit ſans ceſſe procuré tous les amuſemens qu'il avoit pu ; &

tout cela retomba ſur M. le Duc d'Orléans, en qui elle prit un véritable intérêt, indépendamment de la liaiſon qui ſe forma depuis entr'elle & Madame la Ducheſſe d'Orléans; ils ſavoient & s'aidoient de mille choſes par elle, ſur le Roi & Madame de Maintenon.

Elle avoit conſervé un grand attachement pour M. & Madame de Savoye, & pour ſon pays même, qui quelquefois étincelloit malgré elle.

Sa force & ſa prudence parurent ſingulièrement dans tout ce qui ſe paſſa lors & depuis la rupture. Le Roi avoit ſoin d'éviter, devant elle, tout diſcours qui pût regarder la Savoye; & ſur le tout, elle avoit l'art d'un ſilence éloquent, qui par des traits rarement échappés, faiſoient croire qu'elle étoit toute françaiſe, quoiqu'elle laiſſât ſentir en même tems qu'elle ne pouvoit bannir de ſon cœur ſon père & ſon pays. Elle étoit auſſi unie à la Reine ſa ſœur, d'amitié, d'intérêt & de commerce.

Avec de ſi grandes, de ſi ſingulières

& de ſi aimables parties, elle en eut, & de Princeſſes & de femmes, non pour la fidélité & la ſûreté du ſecret, elle en fut un puits; ni pour la circonſpection ſur les interêts des autres, mais pour des ombres de tableaux plus humains. Son amitié ſuivoit ſon commerce, ſon amuſement, ſon habitude, ſon beſoin. Je n'ai guère vu que Madame de Saint-Simon d'exceptée. Elle-même l'avouoit avec une grâce, une naïveté, qui rendoit cet étrange défaut preſque ſupportable en elle; elle vouloit plaire à tout le monde; mais elle ne put ſe défendre que quelques-uns ne lui pluſſent auſſi.

A ſon arrivée, elle avoit été tenue long-tems dans une grande ſéparation; mais dès lors approchée par des vieilles prétendues repenties, dont l'eſprit romaneſque étoit pour le moins demeuré galant, ſi la caducité de l'âge en avoit banni les plaiſirs; peu-à-peu dans la ſuite, plus livrée au monde, les choix de ce qui l'environna de ſon âge ſe firent moins,

pour la plupart, pour la vertu que pour la faveur.

La facilité naturelle de la Princeſſe ſe laiſſoit conformer aux perſonnes qui lui étoient les plus familières ; elle ſe plaiſoit autant, & ſe trouvoit auſſi à ſon aiſe & auſſi amuſée d'après-dinées raiſonnables, mêlées de lectures & de converſations utiles, c'eſt-à-dire, pieuſes ou hiſtoriques, avec les Dames âgées qui étoient auprès d'elle, que des diſcours plus libres & dérobés des autres, qui l'entraînoient plutôt qu'elle ne s'y livroit.

Le mécontentement extrême, trop juſtement connu, contre le Duc de Savoye ſon pere, n'avoit pu apporter la plus petite altération à leur tendreſſe pour elle : elle étoit l'ame de la Cour ; elle en étoit adorée ; tous grands & petits, s'empreſſoient à lui plaire ; tout manquoit à chacun en ſon abſence ; tout étoit rempli par ſa préſence. Son extrême faveur la faiſoit infiniment compter ; & ſes manières lui attiroient tous les cœurs.

Madame de Maintenon aimoit, ou plutôt adoroit la Princeſſe, dont les manières & les charmes lui avoient gagné le cœur. Elle en amuſoit le Roi, fort utilement pour elle; elle-même s'en amuſoit; & ce qui eſt véritable, quoique ſurprenant, elle s'en appuyoit, & quelquefois ſe dévoiloit devant elle.

Avec un penchant vif à la galanterie, jamais femme ne parut moins ſe ſoucier de ſa figure, ni y prendre moins de précautions & de ſoins. Sa toilette étoit faite en un moment. Le peu qu'elle y donnoit, n'étoit que pour la Cour. Elle ne ſe ſoucioit de parure que pour les bals & les fêtes; & ce qu'elle en prenoit, en tout autre tems, & le moins encore qu'il lui étoit poſſible, n'étoit que par complaiſance pour le Roi.

MORT DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, DAUPHINE ET DU DAUPHIN.

LE cinq Février mil ſept cent douze ſur le ſoir, la fièvre prit par friſſons à Madame la Ducheſſe de Bourgogne; elle ſe mit au lit, & ne put ſe lever même pour aller dans le cabinet du Roi après le ſouper. Le Samedi ſix, quoiqu'elle eût eu de la fièvre toute la nuit, elle ne laiſſa pas de ſe lever à ſon heure ordinaire, & de paſſer la journée comme de coutume; mais le ſoir la fièvre la reprit. Elle continua médiocrement toute la nuit, & le Dimanche un peu moins; mais ſur les ſix heures du ſoir, il lui prit tout-à-coup une douleur au-deſſus de la tempe, qui ne s'étendoit pas tant qu'une pièce de ſix ſols, mais ſi violente qu'elle fit prier le Roi, qui la venoit voir, de ne point entrer. Cette ſorte de rage de

douleur dura, ſans relâche, juſqu'au Lundi huit, & réſiſta au tabac en fumée & à mâcher, à quantité d'opium & à deux ſaignées du bras. La fièvre ſe montra davantage, lorſque les douleurs furent un peu calmées; elle dit qu'elle avoit un peu plus ſouffert qu'en accouchant. Un état ſi violent mit la chambre dans la rumeur. Mais on eſpéroit toujours beaucoup d'une Princeſſe adorée, à la vie de laquelle tenoit la fortune diverſe, ſuivant les divers états de ce qui compoſoit ce cercle.

La nuit du Lundi au Mardi, neuf Février, l'aſſoupiſſement fut grand toute la nuit & toute la journée, pendant laquelle le Roi s'approcha du lit bien des fois, la fièvre forte, les reveils courts avec la tête engagée, & quelques marques ſur la peau, qui firent eſpérer que ce ſeroit la rougeole, parce qu'il en couroit beaucoup, & que quantité de perſonnes connues en étoient en même tems attaquées à Verſailles & à Paris. La nuit du Mardi

di au mercredi dix, ſe paſſa d'autant plus mal, que l'eſpérance de rougeole étoit déjà évanouie.

Le Roi vint, dès le matin, chez Madame la Dauphine, à qui on avoit donné l'émétique ; l'opération en fut telle qu'on le pouvoit déſirer ; mais ſans produire aucun ſoulagement. On força le Dauphin, qui ne bougeoit de ſa ruelle, de deſcendre dans les jardins pour prendre l'air, dont il avoit grand beſoin ; mais ſon inquiétude le ramena incontinent dans la chambre.

Le mal augmenta ſur le ſoir ; & à onze heures, il y eut un redoublement de fièvre conſidérable. Le jeudi, onze février, le Roi entra à neuf heures du matin chez la Dauphine, d'où Madame de Maintenon ne ſortoit preſque point, excepté les tems où le Roi étoit chez elle. La Princeſſe étoit ſi mal qu'on réſolut de lui parler de recevoir les Sacremens. Quelque accablée qu'elle fût, elle s'en trouva ſurpriſe. Elle fit des queſtions ſur

ſon état ; on lui fit les réponſes les moins effrayantes qu'on pût ; mais ſans ſe départir de la propoſition ; & peu à peu des raiſons de ne pas différer. Elle remercia de la ſincérité de l'avis, & dit qu'elle alloit ſe diſpoſer.

Au bout de peu de tems, on craignit les accidens. Le Père de la Rue, Jéſuite, ſon Confeſſeur, & qu'elle avoit toujours paru aimer, s'approcha d'elle pour l'exhorter à ne pas différer la confeſſion. Elle le régarda, répondit qu'elle entendoit bien, & en demeura là. Le Père de la Rue lui propoſa de le faire à l'heure même, & n'en tira aucune réponſe. En homme d'eſprit, il ſentit ce que c'étoit ; & en homme de bien, il tourna court à l'inſtant. Il lui dit qu'elle avoit peut-être quelque répugnance de ſe confeſſer à lui ; qu'il la conjuroit de ne s'en point contraindre ; de lui dire qui elle vouloit, & que lui même l'iroit chercher, & le lui ameneroit. Alors elle lui témoigna qu'elle ſeroit bien aiſe de ſe confeſſer à M. Bailly, Prêtre

de la Miſſion de la Paroiſſe de Verſailles. C'étoit un homme eſtimé, qui confeſſoit ce qu'il y avoit de plus régulier à la Cour, & qui, au langage du tems, n'étoit pas exempt du ſoupçon de Janſéniſme, quoique fort rare parmi les Lazariſtes. Il confeſſoit Meſdames du Châtelet & de Nogaret, Dames du Palais, aux quelles Madame la Dauphine en avoit quelquefois entendu parler.

Bailly ſe trouva être allé à Paris; la Princeſſe en parut peinée, & avoit envie de l'attendre; mais ſur ce que lui remontra le Père de la Rue, qu'il étoit bon de ne pas perdre un tems précieux, qui, après qu'elle auroit reçu les Sacremens, ſeroit utilement employé par les Médecins, elle demanda un Récolet qui s'appelloit le Père Noël, que le Père de la Rue fut chercher lui-même à l'inſtant, & lui amena. Rien n'eſt indifférent dans les Cours; & ce changement de Confeſſeur occupa les eſprits.

Le Dauphin avoit ſuccombé; il avoit

caché ſon mal, tant qu'il avoit pu, pour ne pas quitter le chevet du lit de la Dauphine; la fièvre trop forte pour être longtems diſſimulée, l'arrêtoit; & les Médecins, qui lui vouloient épargner d'être témoin des horreurs qu'ils prévoyoient, n'oublièrent rien, & par eux-mêmes, & par le Roi, pour le retenir chez lui, & l'y ſoutenir de moment en moment par des nouvelles factices de ſon épouſe.

La confeſſion fut longue; l'Extrême-Onction fut adminiſtrée incontinent après, & le Saint Viatique tout de ſuite, que le Roi fut recevoir au pied du grand eſcalier. Une heure après, la Dauphine demanda qu'on fît les prières des agoniſans. On lui dit qu'elle n'étoit point dans cet état là; & avec des paroles de conſolation, on l'exhorta d'eſſayer de ſe rendormir. La Reine d'Angleterre vint de bonne heure l'après-dinée. Elle fut conduite par la galerie dans le ſallon, qui la ſépare de la chambre de la Dauphine. Le Roi & Madame de Maintenon étoient

dans ce ſallon, où on fit entrer les Médecins pour conſulter en leur préſence.

Ils étoient ſept de la Cour, ou mandés de Paris; tout d'une voix ils opinèrent à la ſaignée du pied avant le redoublement; & au cas qu'elle n'eût pas le ſuccès qu'ils en déſiroient, à donner de l'émétique à la fin de la nuit. La ſaignée du pied fut exécutée à ſept heures du ſoir, le redoublement vint; ils le trouvèrent moins violent que le précédent. Le Roi vint de fort bonne heure chez Madame la Dauphine. L'émétique qu'elle prit ſur les neuf heures du matin, fit peu d'effet. La journée ſe paſſa en ſymptômes, tous plus fâcheux les uns que les autres; une connoiſſance par rares intervalles. Tout-à-fait ſur le ſoir, la tête lui tourna dans la chambre, où on laiſſa entrer beaucoup de gens, quoique le Roi y fût, qui, peu avant qu'elle expira, en ſortit & monta en carroſſe, au pied du grand eſcalier, avec Madame de Maintenon & Madame de Caylus, & s'en alla à Marly.

Ils étoient l'un & l'autre dans la plus amère douleur, & ils n'eurent pas la force d'entrer chez le Dauphin.

Avec elle s'éclipſerent joie, plaiſirs, amuſemens même, & toute eſpèce de graces. Les ténèbres couvrirent toute la ſurface de la Cour. Elle l'animoit toute entière ; elle en rempliſſoit tous les lieux à la fois ; elle occupoit tout ; elle en pénétroit tout l'intérieur. Si la Cour ſubſiſta après elle, ce ne fut plus que pour languir. Jamais Princeſſe ſi regrettée, jamais Princeſſe ſi digne de l'être. Auſſi les regrets n'en ont-ils pu paſſer, & l'amertume involontaire & ſecrette en eſt conſtamment demeurée, avec un vuide affreux, qui n'a pu être diminué.

Le Roi, pénétré de la plus vive douleur, qui fut la plus profonde qu'il ait jamais eue en ſa vie, entra d'abord chez Madame de Maintenon, en arrivant à Marly, ſoupa ſeul chez lui dans ſa chambre, & fut dans ſon cabinet avec M. Le Duc d'Orléans & ſes enfans naturels.

M. Le Duc de Berry, tout occupé de ſon affliction qui fut véritable & grande, & plus encore de celle de M. Son frère, qui fut extrême, étoit demeuré à Verſailles avec Madame la Ducheſſe de Berry, qui peut-être trop acceſſible à la jalouſie du rang & de la faveur, ſuppléa, tant qu'elle put, au cœur par l'eſprit, & tint une aſſez bonne contenance. Ils allèrent le lendemain matin à Marly, pour ſe trouver au reveil du Roi.

M. le Dauphin, malade & navré de la plus intime & de la plus amère douleur, ne ſortit point de ſon appartement, où il ne voulut voir que M. ſon frère, ſon Confeſſeur, & le Duc de Beauvilliers, qui, malade depuis ſept ou huit jours dans ſa maiſon de la Ville, fit un effort pour ſortir de ſon lit, & pour aller admirer dans ſon pupile tout ce que Dieu y avoit mis de grand, qui ne parut jamais tant qu'en cette affreuſe journée, & en celles qui ſuivirent juſqu'à ſa mort. Ce fut, ſans s'en douter, la dernière fois qu'ils

ſe virent en ce monde ; Cheverny, d'O & Gamaches paſſèrent la nuit dans ſon appartement, mais ſans le voir que des inſtans.

Le ſamedi matin, treize février, ils le preſſèrent de s'en aller à Marly, pour lui épargner l'horreur du bruit qu'il pouvoit entendre ſur ſa tête, où la Dauphine étoit morte. Il ſortit à ſept heures du matin, par une porte de derrière, de ſon appartement, où il ſe jetta dans une chaiſe bleue, qui le porta à ſon carroſſe. Il trouva dans l'une & dans l'autre piece quelques Courtiſans indiſcrets, qui lui firent leur révérence, & qu'il reçut avec un air de politeſſe.

Ses trois Ménins vinrent dans ſon carroſſe avec lui. Il deſcendit à la Chapelle, entendit la meſſe, & de là il ſe fit porter en chaiſe à une fenêtre de ſon appartement, par où il entra. Madame de Maintenon y vint auſſi-tôt : on peut juger quelle fut l'angoiſſe de cette entrevue. Elle n'y put tenir long-tems, & s'en retourna.

Il lui fallut eſſuyer Princes & Princeſſes, qui, par diſcrétion, n'y furent que des momens, même Madame la Ducheſſe de Berry & Madame de Saint-Simon avec elle, vers qui le Dauphin ſe tourna avec un air expreſſif de leur commune douleur. Il demeura quelque tems ſeul avec M. le Duc de Berry.

Le reveil du Roi approchant, les trois Ménins entrèrent; & je haſardai d'entrer avec eux. Il me montra qu'il s'en appercevoit avec un air de douceur & d'affection, qui me pénétra; mais je fus épouvanté de ſon regard également contraint, fixe, avec quelque choſe de farouche, du changement de ſon viſage. Il étoit debout; & peu d'inſtans après, on vint l'avertir que le Roi étoit éveillé. Les larmes qu'il retenoit, lui rouloient dans les yeux. A cette nouvelle, il ſe tourna, ſans rien dire, & demeura. Il n'y avoit que ſes trois Ménins, moi & Duchêne. Les Ménins lui propoſèrent, une fois ou deux, d'aller chez le Roi; il ne remua,

ni ne répondit. Je m'approchai, & lui fis ſigne d'aller ; puis je le lui propoſai à voix baſſe ; voyant qu'il demeuroit & ſe taiſoit, j'oſai lui prendre le bras, lui repréſenter qu'il falloit bien que tôt ou tard il vît le Roi qui l'attendoit, & ſurément avec déſir de le voir & de l'embraſſer ; qu'il y avoit plus de grace à ne pas différer ; & en le preſſant de la ſorte, je pris la liberté de le pouſſer doucement. Il me jetta un regard à percer l'ame ; & partit. Je le ſuivis quelques pas, & m'ôtai de là pour reprendre haleine. Je ne l'ai pas vu depuis. Plaiſe à la miſéricorde de Dieu, que je le voye éternellement, où ſans doute ſa bonté l'a mis !

Tout ce qui étoit dans Marly pour lors, en très-petit nombre, étoit dans le grand ſallon : Princes, Princeſſes, grandes entrées, étoient dans le petit, entre l'appartement du Roi & celui de Madame de Maintenon ; elle dans ſa chambre, qui, avertie du reveil du Roi, entra ſeule chez lui, à travers ce petit ſallon, &

tout ce qui y étoit y entra fort peu après.

Le Dauphin, qui entra dans les cabinets, trouva tout le monde dans la chambre du Roi, qui, dès qu'il le vit, l'appella pour l'embraſſer tendrement, longuement & à repriſes. Ces premiers momens, ſi touchans, ne ſe paſſèrent qu'en paroles, entrecoupées de larmes & de ſanglots.

Le Roi, effrayé du viſage de Monſieur le Dauphin, ordonna aux Médecins de lui tâter le pouls, qu'ils trouvèrent mauvais, à ce qu'ils dirent après; pour lors ils ſe contentèrent de dire qu'il n'étoit pas net, & qu'il ſeroit fort à propos qu'il allât ſe mettre dans ſon lit. Le Roi l'embraſſa encore, lui recommanda fort tendrement de ſe conſerver, & lui ordonna de s'aller coucher. Il obéit, & ne ſe releva pas.

Il étoit aſſez tard dans la matinée; le Roi avoit paſſé une cruelle nuit, & avoit fort mal à la tête. Il vit, à ſon dîner, le peu de Courtiſans conſidérables qui s'y

préſentèrent. L'après-dîner il alla voir le Dauphin, dont la fièvre étoit augmentée, & le pouls encore plus mauvais, il paſſa chez Madame de Maintenon, ſoupa ſeul chez lui, & fut dans ſon cabinet avec ceux qui avoient coutume d'y entrer.

Le Dauphin ne vit que ſes Ménins, & des inſtans les Médecins; peu de ſuite; M. ſon frère aſſez, ſon confeſſeur, un peu M. de Chévreuſe, & paſſa la journée en prières, & à ſe faire faire des lectures ſaintes.

La liſte pour Marly ſe fit; & les admis avertis, comme il s'étoit pratiqué à la mort de Monſeigneur, arrivèrent ſucceſſivement. Le lendemain dimanche, le Roi reçut, comme il avoit fait la veille. L'inquiétude augmenta ſur le Dauphin. Lui-même ne cacha pas à Baudin, en préſence de Duchêne & de M. de Cheverny, qu'il ne croyoit pas en relever. Il s'en expliqua plus d'une fois de même, & toujours avec un détachement, un mépris du monde, & de tout ce qu'il y a

de grand, une ſoumiſſion & un amour de Dieu incomparables. On ne peut exprimer la conſternation générale.

Le lundi quinze, le Roi fut ſaigné, & le Dauphin ne fut pas mieux que la veille. Le Roi & Madame de Maintenon le voyoient ſéparément plus d'une fois le jour. Du reſte perſonne que M. ſon frère, des momens. Ses Ménins preſque point; M. de Chevreuſe quelque peu; & toujours en lectures & en prières.

Le mardi ſeize, il ſe trouva plus mal. Il ſe ſentoit dévoré par un feu conſumant, auquel la fièvre ne répondoit pas à l'extérieur; mais le pouls enfoncé & fort extraordinaire étoit très-menaçant. Le mardi fut encore plus mauvais, mais il fut trompeur.

Le mercredi dix-ſept, le mal augmenta conſidérablement. J'en ſavois à tout moment des nouvelles par Cheverny; & quand Boulduc pouvoit ſortir des inſtans de la chambre, il venoit me parler. c'étoit un excellent Apothicaire du Roi,

qui, après ſon père, avoit été & étoit encore le nôtre, avec un grand attachement, & qui en ſavoit autant que les meilleurs Médecins, comme nous l'avons expérimenté ; & avec cela beaucoup d'eſprit & d'honneur, de diſcrétion & de ſageſſe. Il ne nous cachoit rien, à Madame de Saint-Simon & à moi ; il m'avoit parlé auſſi net, dès le ſecond jour, ſur le Dauphin. Je n'eſpérois donc plus ; mais il ſe trouve pourtant qu'on eſpère juſqu'au bout contre toute eſpérance.

Le mercredi, les douleurs augmentèrent. Le ſoir fort tard, le Dauphin envoya demander au Roi la permiſſion de communier le lendemain, de grand matin, & ſans aſſiſtance, à la meſſe qui ſe diſoit dans ſa chambre. Le même ſoir du mercredi, j'allai aſſez tard chez le Duc & la Ducheſſe de Chévreuſe, qui logeoient au premier Pavillon, & nous au deuzième, tous deux du côté du village de Marly. J'étois dans une déſolation extrême ; à peine voyois-je le Roi une fois

le jour ; aux nouvelles, j'allois plusieurs fois le jour ; & uniquement chez M. & Madame de Chévreuse, pour ne voir que des gens aussi touchés que moi, & avec qui je fusse tout à fait libre. Madame de Chévreuse, non plus que moi, n'avoit aucune espérance ; M. de Chévreuse toujours tranquille, toujours espérant, toujours voyant tout en beau, essaya de nous prouver, par ses raisonnemens de physique & de Médecine, qu'il y avoit plus à espérer qu'à craindre, avec une tranquillité qui m'excéda, & me fit fondre sur lui avec assez d'indécence ; mais au soulagement de Madame de Chévreuse & de ce peu qui étoit avec eux, je m'en revins passer une cruelle nuit.

Le Jeudi matin dix-huit Février, j'appris dès le grand matin, que le Dauphin, qui avoit attendu minuit avec impatience, avoit ouï la messe bientôt après, & communié ; avoit passé deux heures après dans une grande communication avec Dieu ; que sa tête s'étoit après embarrassée ;

& Madame de Saint-Simon me dit qu'il avoit reçu enſuite l'Extrême-onction ; enfin qu'il étoit mort à huit heures & demie. Ces mémoires ne ſont pas faits pour y rendre compte de ce qui m'eſt perſonnel ; en les liſant, on en connoîtra aſſez, ſi jamais après moi ils paroiſſent, & dans quel état je pus être & Madame de Saint-Simon auſſi : je me contenterai de dire qu'à peine parûmes-nous, les premiers jours, un inſtant chacun, que je voulus tout quitter, & me retirer de la Cour & du monde ; & que ce fut tout l'ouvrage de la ſageſſe, de la conduite de Madame de Saint-Simon ſur moi, que de m'en empêcher avec bien de la peine.

M. le Duc de Bourgogne, l'héritier néceſſaire, puis préſomptif de la Couronne, nâquit terrible ; & dans ſa première jeuneſſe, fit trembler. Dur, colère juſqu'aux derniers emportemens contre les choſes inanimées, impétueux avec fureur, incapable de ſouffrir la moindre réſiſtance, même des heures & des élémens, ſans

ſans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne ſe rompît dans ſon corps ; opiniâtre à l'excès ; paſſionné pour tout excès de volupté. Il n'aimoit pas moins le vin, que les femmes, la bonne chere, la chaſſe avec fureur, la muſique avec une ſorte de raviſſement, & le jeu encore, où il ne pouvoit ſupporter d'être vaincu, & où le danger avec lui étoit extrême. Enfin livré à toutes les paſſions, & tranſporté de tous les plaiſirs ; ſouvent farouche, naturellement porté à la cruauté, barbare en railleries ; faiſiſſant les ridicules avec une juſteſſe qui aſſommoit, de la hauteur des Cieux, il ne regardoit les hommes que comme des atomes, avec qui il n'avoit aucune reſſemblance, quels qu'ils fuſſent. A peine Meſſieurs ſes frères lui paroiſſoient intermédiaires entre lui & le genre humain, quoiqu'on eût toujours affecté de les élever tous trois dans une égalité parfaite. L'eſprit, la pénétration brilloient en lui de toutes parts, juſques dans ſes emporte-

mens ; ſes reparties étonnoient ; ſes réponſes tendoient toujours au juſte & au profond, même dans ſes fureurs. Il ſe jouoit des connoiſſances les plus abſtraites. L'étendue & la vivacité de ſon eſprit étoient prodigieuſes, & l'empêchoient de s'appliquer à une ſeule choſe à la fois, juſqu'à l'en rendre incapable.

La néceſſité de le laiſſer deſſiner, en étudiant, à quoi il avoit infiniment de goût & d'adreſſe ; & ſans quoi ſon étude étoit infructueuſe, a peut-être nui à ſa taille. Il étoit plutôt petit que grand, le viſage long & brun ; le haut parfait avec les plus beaux yeux du monde, un regard vif, touchant, frappant, admirable, aſſez ordinairement doux, toujours perçant, & une phyſionnomie agréable, liante, fine, ſpirituelle juſqu'à inſpirer de l'eſprit ; le bas du viſage aſſez pointu ; & le nez long, élevé, mais point beau, n'alloit pas ſi bien ; des cheveux chatains ſi crépus & en telle quantité qu'ils bouffoient à l'excès ; les lèvres & la bouche

agréables, quand il ne parloit point; mais, quoique ses dents ne fussent pas vilaines, le ratelier supérieur s'avançoit trop, & emboîtoit presque celui de dessous; ce qui, en parlant & en riant, faisoit un effet désagréable.

Il avoit les plus belles jambes & les plus beaux pieds, qu'après le Roi, j'aie jamais vus à personne; mais trop longues, aussi bien que ses cuisses, pour la proportion de son corps. Il sortit droit d'entre les femmes. On s'apperçut de bonne heure que sa taille commençoit à tourner. On employa aussi-tôt & longtems, la croix de fer qu'il portoit tant qu'il étoit dans son appartement, même devant le monde; & on n'oublia aucuns des jeux & des exercices propres à le redresser. La nature demeura la plus forte; il devint bossu, mais si particulièrement d'une épaule, qu'il en fut enfin boiteux, non qu'il n'eût les cuisses & les jambes parfaitement égales, mais parce qu'à mesure que son épaule grossit, il

n'y eut plus, des hanches jusqu'aux deux pieds, la même distance ; & au lieu d'être à plomb, il pencha d'un côté. Il n'en marchoit ni moins aisément, ni moins long-tems, ni moins vîte, ni moins volontiers ; & il n'en aima pas moins la promenade à pied, & à monter à cheval, quoiqu'il y fût très-mal.

Ce qui doit surprendre, c'est qu'avec des yeux perçans, un esprit si élevé, & parvenu à la vertu la plus extraordinaire & à la plus éminente & la plus solide piété, ce Prince ne se vit jamais tel qu'il étoit ; pour sa taille, on ne s'y accoutuma jamais. C'étoit une foiblesse qui mettoit en garde contre les distractions & les indiscrétions, & qui donnoit de la peine à ceux de ses gens qui, dans son habillement & dans l'arrangement de ses cheveux, masquoient ce défaut naturel, le plus qu'il leur étoit possible, se tenoient en garde de lui laisser sentir qu'ils apperçussent ce qui étoit si visible.

Il en faut conclure qu'il n'eſt pas donné à l'homme d'être ici bas exactement parfait. Tant d'eſprit & une telle force d'eſprit, joint à une telle vivacité, à une telle ſenſibilité, à de telles paſſions, & toutes ſi ardentes, n'étoient pas d'une éducation facile. Le Duc de Beauvilliers, qui en ſentoit exactement les difficultés & les conſéquences, s'y ſurpaſſa lui-même, par ſon application, ſa patience, la variété des remèdes. Peu aidé d'ailleurs, il ſe ſécourut de tout ce qu'il trouva ſous ſa main.

Fénélon, Fleury, ſon Précepteur, qui a donné une ſi belle hiſtoire de l'Egliſe, quelques Gentilshommes de la manche, Moreau, premier valet de chambre fort au-deſſus de ſon état, ſans ſe méconnoître, quelques rares valets de l'intérieur, le Duc de Chévreuſe ſeul du dehors; tous furent mis en œuvre, & tous du même eſprit, travaillerent chacun, ſous la direction du Gouverneur, dont l'art déployé dans un récit, ſeroit

un ouvrage également curieux & inſtructif; mais Dieu qui eſt le maître des cœurs, & dont le divin eſprit ſouffle où il veut, fit de ce Prince un ouvrage de ſa droite; & entre dix-huit à vingt ans, il accomplit ſon œuvre.

De cet abyme ſortit un Prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeſte, pénitent, & autant & quelquefois au delà de ce que ſon état pouvoit comporter; humble & auſtère pour ſoi, tout appliqué à ſes obligations; & les comprenant immenſes, il ne penſa plus qu'à allier les devoirs de fils & de ſujet à ceux auxquels il ſe voyoit deſtiné. La briéveté des jours faiſoit toute ſa douleur. Il mit toute ſa force & ſa conſolation dans la prière, & ſes préparatifs en de pieuſes lectures.

Son goût pour les ſciences abſtraites, ſa facilité à les pénétrer lui déroba d'abord un tems qu'il reconnut bientôt devoir à l'inſtruction des choſes de ſon état, & à la bienſéance d'un rang deſtiné à

régner, & à tenir, en attendant, une Cour.

L'apprentiſſage de ſa dévotion & l'appréhenſion de la foibleſſe pour les plaiſirs, le rendirent d'abord ſauvage. La vigilance ſur lui-même, à qui il ne paſſoit rien, & à qui il croyoit ne devoir rien paſſer, le renferma dans ſon cabinet, comme dans un aſile impénétrable aux occaſions.

Que le monde eſt étrange ! il l'eût abhorré dans ſon premier état, & il fut tenté de mépriſer le ſecond. Le Prince le ſentit, il le ſupporta, il attacha avec joie cette ſorte d'opprobre à la croix de ſon Sauveur, pour ſe confondre ſoi-même dans l'amer ſouvenir de ſon orgueil paſſé. Ce qui lui fut le plus ſenſible, il le trouva dans les traits les plus appéſantis de ſa plus intime famille.

Le Roi, malgré ſa dévotion & ſa régularité, vit bientôt, au moins avec étonnement, un Prince de cet âge cenſurer, ſans le vouloir, ſa vie par

ſienne, ſe refuſer un Bureau neuf pour donner aux pauvres le prix qui y étoit deſtiné, & le remercier modeſtement d'une dorure nouvelle, dont on vouloit rajeunir ſon petit appartement.

On a vu combien il fut piqué de ſon refus trop obſtiné, de ſe trouver à un Bal de Marly le jour des Rois. Véritablement ce fut la faute d'un novice; il devoit ce reſpect, tranchons le mot, cette charitable condeſcendance au Roi ſon grand-père, de ne pas l'irriter par cet étrange contraſte; mais au fond & en ſoi, action bien grande, qui l'expoſoit à toutes les ſuites du dégoût qu'il donnoit de lui au Roi, & aux propos d'une Cour dont le Roi étoit l'idole, & qui tournoit en ridicule une telle ſingularité.

Monſeigneur ne lui étoit pas une épine moins aiguë; tout livré à autrui, dont la politique redoutoit dèjà ce jeune Prince, n'en appercevoit que l'écorce & la rudeſſe, & s'en aliénoit comme d'un cenſeur.

Madame la Ducheſſe de Bourgogne alarmée d'un époux ſi auſtère, n'oublioit rien pour lui adoucir les mœurs. Ses charmes dont il étoit pénétré, la politique & les importunités effrénées des jeunes Dames de ſa ſuite, déguiſées en cent formes diverſes ; l'appas des plaiſirs & des parties auxquelles il n'étoit rien moins qu'inſenſible ; tout étoit déployé chaque jour dans l'intérieur des cabinets.

Les remontrances de Madame de Maintenon, & les propos du Roi, l'aliénation de Monſeigneur, les préférences malignes de la Cour intérieure, & les ſciences trop naturelles pour M. le Duc de Berry, que ſon ainé, traité là en étranger qui peſe, voyoit chéri & attiré avec applaudiſſement ; il faut une ame bien forte pour ſoutenir de telles épreuves, & tous les jours, ſans en être ébranlé ; il faut être puiſſamment ſoutenu de la main inviſible, quand tout après ſe refuſe au-

dehors, & qu'un Prince de ce rang ſe voit livré au dégoût des ſiens, devant qui tout fléchit, & preſque au mépris d'une Cour qui n'étoit plus retenue, & qui avoit une ſecrette frayeur de ſe trouver un jour ſous ſes loix.

Cependant rentré de plus en plus en lui-même par le ſcrupule de déplaire au Roi, de rebuter Monſeigneur, & de donner aux autres de l'éloignement pour la vertu, l'écorce rude & dure s'adoucit peu-à-peu; mais ſans intéreſſer la ſolidité du tronc.

Il comprit enfin ce que c'eſt que de quitter Dieu pour Dieu, & que la pratique fidèle des devoirs de l'état où Dieu vous a mis en la piété ſolide qui lui eſt la plus agréable ne ſuffiſoit pas ſeule. Il ſe mit donc à s'appliquer preſque uniquement aux choſes qui pouvoient l'inſtruire au Gouvernement. Il ſe prêta plus au monde; il le fit même avec tant de grâce & un air ſi naturel qu'on ſentit bientôt la raiſon de s'y être refuſé, & la peine à ne faire

que s'y prêter ; & le monde qui ſe plait tant à être aimé, commença à devenir raiſonnable.

Il réuſſit fort au gré des troupes, à ſa première Campagne en Flandre, avec le Maréchal de Boufflers. Il ne plut pas moins à ſa ſeconde, avec le Maréchal de Tallart : & s'y montra par-tout fort libre & fort au delà de ce que vouloit Marſin, qui lui avoit été donné pour ſon mentor.

Devenu le dépoſitaire du Roi, de ſon autorité dans les affaires & dans les grâces, & des ſoins pour le détail du Gouvernement, ce fut alors qu'il redoubla plus que jamais d'application aux choſes du Gouvernement, & à s'inſtruire de tout ce qui pouvoit l'en rendre plus capable. Il bannit tout amuſement des ſciences pour partager ſon cabinet entre la prière qu'il abrégea & l'inſtruction qu'il multiplia ; & le dehors entre ſon aſſiduité auprès du Roi, ſes ſoins pour Madame de Maintenon ; la bienſéance & ſon goût

pour ſon épouſe, ſon attention à tenir une Cour, & à s'y rendre acceſſible & aimable.

Plus le Roi l'éleva, plus il affecta de ſe tenir ſoumis en ſa main; plus il lui montra de conſidération & de confiance, plus il ſut répondre par le ſentiment, par la ſageſſe, les connoiſſances, ſur-tout par une modération éloignée de tous déſirs & de toutes complaiſances en ſoi-même, beaucoup moins de la plus légère préſomption. Son ſecret & celui des autres fut toujours impénétrable chez lui.

Sa confiance en ſon Confeſſeur n'alloit pas juſqu'aux affaires. On ne ſait ſi celle qu'il auroit priſe en M. de Cambrai, auroit été plus étendue; on n'en peut juger que par celle qu'il avoit en M. de Chévreuſe, & plus en M. de Beauvilliers qu'en qui que ce fût.

On peut dire, de ces deux beaux-frères, qu'ils n'étoient qu'une ame, & que M. de Cambrai en étoit la vie & le mouvement. Leur abandon pour lui

étoit ſans bornes ; leur commerce ſecret étoit continuel. Il étoit ſans ceſſe conſulté ſur les grandes & les petites choſes, publiques, politiques, domeſtiques. Leur confiance de plus étoit entre ſes mains. Le Prince ne l'ignoroit pas, & je me ſuis toujours perſuadé, ſans néanmoins aucune notion ; ſeulement par préſomption, que le Prince ſe conſultoit par eux, & que c'étoit par eux que s'entretenoit cette amitié, cette eſtime, cette confiance pour lui, ſi haute & ſi connue.

Il comptoit ſûrément les entendre tous trois, quand il écoutoit l'un d'eux. Sa confiance néanmoins avoit des degrés entre les beaux-frères. S'il l'avoit avec abandon pour quelqu'un, c'étoit certainement pour le Duc de Beauvilliers. Toutes fois, il y avoit des choſes où le Duc n'entâmoit point ſon ſentiment, par exemple, beaucoup de celles de la Cour de Rome, d'autres qui regardoient le Cardinal de Noailles, quelques autres de goût & d'affection ; c'eſt ce que j'ai vu de

mes yeux & oüi de mes oreilles.

Le diſcernement de ce Prince n'étoit donc point aſſervi ; mais, comme l'abeille, il ramaſſoit la plus parfaite ſubſtance des plus belles & des meilleures fleurs. Il s'attachoit à connoître les hommes, à tirer d'eux les inſtructions & les lumières qu'il en pouvoit eſpérer. Il conféroit quelquefois, mais rarement avec quelques-uns, & à la paſſade, ſur des affaires particulières ; plus rarement en ſecret ſur des éclairciſſemens qu'il jugeoit néceſſaires, mais en paſſant & ſans habitude.

Je n'ai point ſu, & cela ne m'auroit point échappé, qu'il travailloit habituellement avec perſonne autre qu'avec les Miniſtres, (le Duc de Chévreuſe l'étoit) & avec quelques Prélats.

Hors de ce nombre, j'étois le ſeul qui eût ſes accès libres & fréquens, ſoit de ſa part ou de la mienne. Là il découvroit ſon ame, & pour le préſent & pour l'avenir, avec confiance, & toutefois

avec ſageſſe, avec retenue, avec diſcrétion. Il ſe laiſſoit aller ſur les plans qu'il croyoit néceſſaires; il ſe livroit ſur les choſes générales; il ſe retenoit ſur les particulières, & plus encore ſur les particuliers; mais, comme ſur cela même, il vouloit tirer de moi tout ce qui pouvoit lui ſervir, je donnois adroitement lieu à des échappées, & ſouvent avec ſuccès, par la confiance qu'il avoit priſe en moi de plus en plus, & que je devois au Duc de Beauvilliers, & en ſous ordre, au Duc de Chévreuſe, à qui je ne rendois le même compte qu'à ſon beau-frère, mais à qui je ne laiſſois pas que de m'ouvrir fort ſouvent, comme lui à moi.

Un Volume ne décriroit point ſuffiſamment ces divers tête-à-tête entre ce Prince & moi. Quel amour du bien! quel dépouillement de ſoi-même! quelles recherches! quels fruits! quelle pureté d'objets! oſerai-je le dire, quels effets de la divinité dans cette ame candide, ſimple, forte, qui, autant qu'il eſt don-

né à l'homme ici bas, en avoit conſervé l'image!

On y ſentoit briller les traits d'une éducation généralement laborieuſe & induſtrieuſe, également ſavante, ſage, chrétienne, & les réflexions d'un diſciple lumineux, qui étoit né pour le commandement. Là s'éclipſoient les ſcrupules qui le dominoient en public. Il vouloit ſavoir à qui il avoit, & à qui il auroit affaire; il mettoit en jeu le premier pour profiter d'un tête-à-tête ſans fard & ſans intérêt: mais que ſon entretien étoit vaſte! & que les charmes qui s'y trouvoient étoient agités par la variété, où le Prince s'eſpaçoit, & par art & par entraînement de curioſité, & par la ſoif de ſavoir! De l'un à l'autre, il promenoit ſon homme ſur tant de matières, ſur tant de choſes, de gens & de faits, que qui n'auroit pas eu à la main de quoi le ſatisfaire, en ſeroit ſorti bien mal content de lui, & ne l'auroit pas laiſſé ſatisfait.

La préparation étoit également impré-

vue

vue & impoſſible. C'étoit dans les impromptus que le Prince cherchoit à puiſer des vérités, qui ne pouvoient ainſi rien emprunter d'ailleurs, & à éprouver ſur des connoiſſances, ainſi variées, quel fond il pouvoit faire, en ce genre, ſur le choix qu'il avoit fait.

De cette façon, ſon homme qui avoit compté ſur une matière à traiter avec lui, & en avoir pour un quart-d'heure, pour une demie-heure, y paſſoit deux heures & plus, ſuivant que le tems laiſſoit plus ou moins de liberté au Prince. Il le ramenoit toujours à la matière qu'il avoit deſtiné de traiter en principal; mais à travers les particulières qu'il préſentoit, & qu'il manioit en maître, & dont quelques-unes étoient aſſez ſouvent ſon objet principal; là, nul verbiage, nul compliment, nulle louange, nulle chéville, aucune préface, aucun conte, pas la plus légère plaiſanterie. Tout objet, tout deſſein, tout ſerré, tout ſubſtantiel, au fait, au but, rien ſans raiſon, rien ſans cauſe,

rien ſans amuſement & par plaiſir. C'étoit là que la charité générale l'emportoit ſur la particulière, & que ce qui étoit ſur le compte de chacun, ſe diſcutoit exactement. C'étoit là que les plans, les arrangemens, les changemens, les choix ſe formoient, ſe nourriſſoient, ſe découvroient ſouvent tous arrangés, ſans le ſavoir, avec le Duc de Beauvilliers; quelquefois lui & le Duc de Chévreuſe, qui néanmoias tous deux enſemble étoient très-rarement avec lui. Quelquefois encore il y avoit de la réſerve pour tous les deux, ou pour l'un ou l'autre, quoique rarement pour Monſieur de Beauvilliers. Mais en tout & par-tout un inviolable ſecret dans toute ſa profondeur.

Avec tant & de ſi grandes parties, ce Prince ſi admirable ne laiſſoit pas que de montrer un recoin d'homme, c'eſt-à-dire, quelques défauts; & c'eſt ce qu'avec tant de ſolide & de grand, on avoit peine à comprendre, parce qu'on ne vouloit pas ſe ſouvenir qu'il n'avoit été que

vices & défauts, ni réfléchir ſur les prodigieux changemens, & ce qu'il en avoit dû coûter, pour qui en avoit fait un Prince déjà ſi proche de toutes perfections, qu'on s'étonnoit, en le voyant de près, qu'il ne l'eût pas encore atteinte juſqu'à ſon comble.

J'ai touché ailleurs quelques-uns de ſes légers défauts, qui, malgré ſon âge, étoient encore des enfances, qui ſe corrigeoient aſſez tous les jours, pour faire ſainement augurer que bientôt elles diſparoîtroient toutes.

Un plus important que la réflexion & l'expérience auroient guéri, c'eſt qu'il étoit quelquefois des perſonnes, mais rarement, pour qui l'eſtime & l'amitié, de goût même aſſez familieres, ne marchoient pas de compagnie : ſes ſcrupules, ſes mal-aiſes, ſes minuties de dévotion, diminuoient tous les jours ; & tous les jours il réuſſiſſoit en quelque choſe. Sur-tout il étoit bien guéri de préférer pour le choix, la piété à tout autre talent, c'eſt-à-dire,

de faire un Miniſtre, un Ambaſſadeur, un Général, plus par rapport à ſa piété, qu'à ſa capacité & à ſon expérience ; & il s'étoit encore perſuadé que de fort honnêtes gens, & propres à beaucoup de choſes, pouvoient l'être, ſans être livrés aux pratiques de la dévotion, & devoient être mis en œuvre, & qu'il y avoit du danger à faire des hypocrites.

Comme il avoit le ſentiment trop vif, il le paſſoit aux autres, & ne les en aimoit & eſtimoit pas moins. Jamais homme ſi amoureux de l'ordre, ne s'y connut mieux, ni ſi déſireux de le retablir en tout, d'ôter la confuſion, & de mettre les gens & les choſes à leur place.

Inſtruit au dernier point de tout ce qui doit régler cet ordre, par maximes, par juſtice & par raiſon, & attentif, avant qu'il fût le maître, de rendre à l'âge, au mérite & à la naiſſance, au rang, la diſtinction propre à chacune

de ces choſes ; & de la marquer en toutes occaſions.

Ses deſſeins allongeroient trop ces Mémoires ; les expliquer ſeroit un ouvrage à part, mais un ouvrage à faire mourir de regrets, ſans entrer dans mille détails ſur le commun, ſur les perſonnes, je ne puis m'en refuſer toutefois ici quelque choſe.

L'anéantiſſement de la nobleſſe lui étoit odieux ; & ſon égalité entr'elle inſupportable. Cette dernière nouveauté, qui ne ſe doit qu'aux dignités, & qui confondoit le noble, avec le gentilhomme, & ceux-ci avec les Seigneurs, lui paroiſſoit de la dernière injuſtice ; & ce défaut de gradation fut une cauſe prochaine & deſtructive d'un Royaume tout Militaire.

Il ſe ſouvenoit que la France n'avoit dû ſon ſalut, dans les plus grands périls, ſous Philippe de Valois, ſous Charles V, ſous Charles VII, ſous Louis XII, ſous François I, ſous ſes petits fils ;

ſous Henri IV. qu'à cette Nobleſſe, qui ſe connoiſſoit & ſe tenoit dans les bornes de ſes différences réciproques; qui avoit la volonté & le moyen de marcher au ſecours de l'Etat par bandes & par Provinces, ſans embarras, ni confuſion, parce qu'aucun n'étoit ſorti de ſon état, & ne faiſoit difficulté d'obéir à plus grand que lui; il voyoit ce ſecours éteint par les contraires, & qu'il n'y avoit aucun parvenu qui n'en ſoit venu à prétendre l'égalité à tout autre; par conſéquent plus rien d'organiſé, plus de commandement & d'obéiſſance.

Quant aux moyens, il étoit touché, juſqu'au plus profond de ſon cœur, de la ruine de la Nobleſſe, des voies priſes & toujours continuées pour s'y tenir; abâtardiſſement que la misère & le mélange du ſang, par les continuelles méſalliances, néceſſaires pour avoir du pain, établit dans les courages, & pour valeur, & pour vertu & pour ſentiment.

Il étoit indigné de voir cette Nobleſ-

ſe Françoiſe ſi célèbre, ſi illuſtre, devenue un peuple preſque de la même ſorte que le peuple même, & ſeulement diſtingué de lui, en ce que le peuple a la liberté de tout travail, de tout négoce, des armes, au lieu que la Nobleſſe eſt devenue un autre peuple, qui n'a d'autre choix, ou qu'une mortelle & ruineuſe oiſiveté, qui par ſon inutilité à tout, la rend à charge & mépriſée; ou d'aller à la guerre ſe faire tuer à travers les inſultes des Commis, des Secrétaires d'Etat & des Secrétaires des Intendans, ſans que le plus grand nombre de cette Nobleſſe par la naiſſance & par les dignités, qui, ſans ſortir de ſon ordre, les met au-deſſus d'elle, puiſſe éviter ce même ſort d'inutilité, ni les dégoûts des maîtres de la plume, lorſqu'ils ſervent dans les Armées; ſur-tout il ne pouvoit ſe conſoler ſur l'injure faite aux armes, par leſquelles cette Monarchie s'eſt fondée & maintenue; qu'un Officier vétéran, ſouvent couvert de bleſ-

ſures, même Lieutenant-Général des Armées, retiré chez lui avec eſtime & réputation, avec penſions même, y ſoit réellement mis à la taille avec tous les autres payſans de la Paroiſſe, s'il n'eſt pas noble; &, comme je l'ai vu arriver à d'anciens Capitaines, Chevaliers de St. Louis & à penſions, ſans remède pour les en exempter, tandis que les exemptions ſont ſans nombre pour les vils employés de la petite robe & de la Finance, même après les avoir vendus, & quelquefois héréditaires.

Ce Prince ne pouvoit s'accoutumer qu'on ne pût parvenir à gouverner l'Etat en tout ou en partie, ſi on n'avoit été maître des Requêtes, & que ce fût entre les mains de la jeuneſſe de cette magiſtrature, que toutes les Provinces fuſſent miſes pour les gouverner en tout genre & ſeuls, chacun la ſienne à ſa pleine & entière diſcrétion, avec un pouvoir infiniment plus grand & une autorité plus libre & plus entière ſans

nulle comparaiſon, que le Gouverneur de ces Provinces en avoit jamais eue ; qu'on avoit pourtant voulu ſi bien abattre, qu'il ne leur en étoit reſté que le nom & les appointemens uniques ; & ne trouvoit pas moins ſcandaleux que le commandement de quelque Province fût joint, & quelquefois, attaché à la place du chef du Parlement de la même Province, en l'abſence du Gouverneur & du Lieutenant-Général en titre ; laquelle étoit néceſſairement continuelle, avec le même pouvoir ſur les troupes qu'eux.

Je ne répéterai point ce qu'il penſoit ſur le pouvoir & ſur l'élévation des Secrétaires d'Etat, des autres Miniſtres & de la forme de leur gouvernement. On ſait ce qu'il ſentoit & penſoit ſur la Finance & ſur les Financiers. Le nombre immenſe de gens employés à lever & percevoir les impoſitions ordinaires & extraordinaires, & la manière de les lever ; la multitude énorme d'Offices &

d'Officiers de Juſtice de toute eſpèce ; celle des procès, des chicanes, des frais.

L'iniquité de la prolongation des affaires, les ruines & les cruautés qui s'y commettent, étoient des objets d'une impatience qui lui inſpiroit preſque celle d'être en pouvoir d'y remédier. La comparaiſon qu'il faiſoit des pays d'État avec les autres, lui avoit donné la penſée de ſéparer le Royaume en parties, autant qu'il ſe pouvoit égaler pour la richeſſe, de faire adminiſtrer chacune par ſes États, de les ſimplifier tous pour en bannir la cohue & le déſordre ; & d'un extrait auſſi fort ſimplifié de tous ces États des Provinces, en former quelquefois des États Généraux du Royaume.

Ce n'étoit pas qu'il leur crût aucune ſorte de pouvoir. Il étoit trop inſtruit pour ignorer que ce corps, tout auguſte que ſa repréſentation le rendroit, n'eſt qu'un corps de plaignans, de remontrans ; & quand il plait au Roi de le lui

permettre, un corps de propoſans ; mais ce Prince ſe ſeroit plu dans le ſein de la Nation raſſemblée ; il croyoit trouver des avantages infinis, d'être informé des maux & des remèdes, par des Députés qui connoitroient les premiers par expérience, & de conſulter les derniers avec ceux ſur qui ils devoient porter. Mais dans ces États, il n'en vouloit connoître que trois, & laiſſoit fermement dans le troiſième celui qui ſi nouvellement a paru vouloir s'en tirer.

A l'égard des rangs, des dignités, des charges ; les rangs étrangers, ou prétendus tels, n'étoient pas dans ſon goût & dans ſes maximes. Voilà ce qui en étoit pour ſa règle des rangs.

Il n'étoit pas plus favorable aux dignités étrangères ; ſon deſſein n'étoit pas auſſi de multiplier les premières dignités du Royaume.

Il vouloit néanmoins favoriſer la première Nobleſſe par des diſtinctions. Il ſentoit combien elles étoient impoſſibles

par naiſſance entre les vrais Seigneurs ; & il étoit choqué qu'il n'y eût ni diſtinction, ni récompenſe à leur donner que les premières, & le comble de toutes.

Il penſoit donc, à l'exemple, & non ſur le modèle de l'Angleterre, à des dignités moindres en tout que celles de Duc, les unes héréditaires & de divers dégrès avec leur rang & leur diſtinction propres, les autres à vie, en leur manière de Ducs non vérifiés ou à brevet.

Le Militaire en auroit eu auſſi dans le même plan, & par la même raiſon, au-deſſous des Maréchaux de France.

L'Ordre de Saint-Louis auroit été moins commun, & celui de Saint-Michel, tiré de ſon obſcurité & remis en honneur, pour rendre plus réſerré celui du Saint-Eſprit.

Pour les charges, il ne comprenoit pas comment le Roi avoit eu pour les Miniſtres la complaiſance de laiſſer tomber les premières, après les grands de

ſa Cour, dans l'abjection où de l'une à l'autre toutes ſont tombées.

Le Dauphin auroit pris plaiſir d'y être ſervi & environné par de véritables Seigneurs, & il auroit illuſtré d'autres charges moindres, & ajouté quelques-unes de nouvelles pour des perſonnes de qualité moins diſtinguées.

Ce tout enſemble, qui eût décoré ſa Cour & l'Etat, lui auroit fourni beaucoup de récompenſes; mais il n'aimoit pas les perpétuelles, ni que la même charge, le même gouvernement devînt comme patrimoine, par l'habitude de paſſer toujours de père au fils.

Son projet de libérer peu-à-peu toutes les charges de cour & de guerre, pour en ôter à toujours la vénalité, n'étoit pas favorable aux brévets de retenue, ni aux ſurvivances qui ne laiſſoient rien aux jeunes gens à prendre, ni à déſirer.

Quant à la guerre, il ne pouvoit goûter l'ordre du tableau que Louvois

a introduit de ſon autorité. Ce Prince regardoit cette innovation comme la deſtruction de l'émulation, par conſéquent du déſir de s'appliquer, d'apprendre; & de faire comme la cauſe de ces immenſes promotions, qui font des Officiers-Généraux, ſans nombre, qu'on ne peut pour la plupart employer, ni récompenſer; & parmi leſquels on en trouve ſi peu qui aient de la capacité & du talent; ce qui remonte enfin juſqu'à ceux qu'il faut bien faire Maréchaux de France; & entre ces derniers, juſqu'aux Généraux des Armées, dont l'Etat éprouve les funeſtes ſuites, ſur-tout depuis le commencement de ce ſiècle, parce que ceux qui ont précédé cet établiſſement, n'étoient déjà plus, ou hors d'état de ſervir.

Cette grande & ſainte maxime, que les Rois doivent aux peuples, étoit ſi avant imprimée dans ſon ame, qu'elle lui avoit rendu le luxe & la guerre odieux. C'eſt ce qui le faiſoit

quelquefois s'expliquer trop librement ſur la dernière, emporté par une vérité trop dure pour les oreilles du monde; ce qui a quelquefois fait dire ſiniſtrement, qu'il n'aimoit pas la guerre. Sa juſtice étoit munie de ce bandeau impénétrable, qui en fait toute la ſureté. Il ſe donnoit la peine d'étudier les affaires qui ſe préſentoient à juger devant le Roi, aux Conſeils des Finances, des Dépêches; & ſi elles étoient grandes, il y travailloit avec gens du métier, dont il puiſoit les connoiſſances, ſans ſe rendre eſclave de leurs opinions.

Il communioit au moins tous les quinze jours, avec un recueillement & un abaiſſement qui frappoit; toujours en collier de l'Ordre, en Rabat & en manteau court. Il voyoit ſon Confeſſeur, Jéſuite, une ou deux fois la ſemaine, & quelquefois fort long-tems; ce qu'il abrégea beaucoup dans la ſuite, quoiqu'il approchât plus ſouvent de la communion. Sa converſation étoit aimable, tant qu'il

pouvoit, ſolide, & par goût, toujours meſurée à ceux à qui il parloit. Il ſe délaſſoit volontiers à la promenade, c'étoit là où elle paroiſſoit le plus; s'il y trouvoit quelqu'un avec qui il pût parler de ſciences, c'étoit ſon plaiſir; mais plaiſir modeſte ſeulement, pour s'amuſer & s'inſtruire; en diſſertant quelque peu, & en écoutant davantage; mais ce qu'il y cherchoit le plus, c'étoit l'utile, des gens à faire parler ſur la guerre & les places, ſur la Marine & le Commerce, ſur les pays & les Cours Etrangères, quelquefois ſur des faits particuliers & publics, ſur des points d'hiſtoire, ou de guerre, paſſée depuis long-tems. Ces promenades qui l'inſtruiſoient beaucoup, lui concilioient les eſprits, les cœurs, l'admiration, les plus grandes eſpérances. Il avoit mis, à la place des ſpectacles, qu'il s'étoit retranchés depuis fort long-tems, un petit jeu, où les plus médiocres bourſes pouvoient atteindre, pour pouvoir varier & partager l'honneur

neur de jouer avec lui, & ſe rendre cependant viſible à tout le monde. Il fut toujours ſenſible au plaiſir de la table & de la chaſſe ; il ſe laiſſoit aller à la derniere avec moins de ſcrupule ; mais il craignoit ſon foible pour l'autre, & y étoit d'excellente compagnie, quand il s'y laiſſoit aller.

Il connoiſſoit parfaitement le Roi ; il le reſpectoit ; & ſur la fin, il l'aimoit en fils, & lui faiſoit une cour attentive de ſujet ; mais qui ſentoit ce qu'il etoit. Il cultivoit Madame de Maintenon avec les égards que leur ſituation demandoit. Tant que Monſeigneur vécut, il lui rendit tout ce qu'il lui devoit avec ſoin. On y ſentoit la contrainte, encor plus avec Mlle. Choin, & le mal-aiſe avec tout cet intérieur de Meudon.

Il aimoit les Princes, ſes Freres, avec tendreſſe, & ſon épouſe avec la plus grande paſſion. La douleur de ſa perte pénétra ſes plus intimes moëlles. La piété y ſurnagea par les plus prodigieux ef-

forts. Le ſacrifice fut entier ; mais il fut ſanglant dans cette terrible affliction ; rien de bas, rien de petit, rien d'indécent. On voyoit un homme hors de lui, qui s'extorquoit une ſurface unie, & qui y ſuccomboit. Ses jours en furent bientôt abrégés. Il fut le même dans ſa maladie. Il ne crut point en relever ; mais grand Dieu ! quel ſpectacle vous donnâtes en lui ! & que n'eſt-il permis encore d'en révéler des parties ſi ſecretes & ſi ſublimes qu'il n'y a que vous qui puiſſiez les donner, & en connoître tout le prix ! Quelle imitation de Jeſus-Chriſt ſur la Croix ! On ne dit pas ſeulement à l'égard de la mort & des ſouffrances ; ſon ame s'éleva bien au-deſſus : quel ſurcroit de détachement ! quels vifs élans d'actions de graces d'être préſervé du Sceptre & du compte qu'il en faut rendre ! quelle ſoumiſſion ! & combien parfaite ! quel ardent amour de Dieu ! quel perçant regard ſur ſon néant & ſes [illegible]és ! quelle magnifique idée de l'[illegible]ſéricorde !

quelle religieuſe & humble crainte ! quelle tempérée confiance ! quelle ſage paix ! quelles lectures ! quelles prières continuelles ! quel ardent déſir des derniers Sacremens ! quel profond recueillement ! quelle invicible patience ! quelle douceur ! quelle conſtante bonté pour tout ce qui l'approchoit ! quelle charité pure, qui le preſſoit d'aller à Dieu ! La France enfin tomba ſous ce dernier châtiment. Dieu lui montra un Prince qu'elle ne méritoit pas ; la terre n'en étoit pas digne ; il étoit mûr déjà pour l'éternité.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Matières contenues dans le premier Volume.

LIVRE PREMIER.

PREMIERES années de Louis XIV. . . . . Pages 1
Commencement du règne de Louis XIV. 7
Maiſon de la Comteſſe de Soiſſons. 10
Madame de la Valliere. 11
Premier Age de ce Règne. . . . 12
Brillantes époques de la gloire de Louis XIV . . . . . Id.
Rivalité des Miniſtres. Cauſe de la guerre. 14
Guerre de Flandre; Conſeil de guerre. Singularités intéreſſantes & peu connues. . . . 15
Suite des guerres & des ſuccès des armes de Louis XIV. . . 21

Second Age de ce Règne, ... 22
Etrange cauſe de la guerre de 1688. Id.
Anecdote de la fenêtre de Trianon, Id.
Faute inſigne qui ſauve l'Armée ennemie. 26
Paix de Riwiſck 30
Troiſième Age de ce Règne. . . 31
Portrait & caractère de Louis XIV. Son peu d'inſtruction. Ses préjugés 32
Suite du caractère de Louis XIV. . 36
Audiences de Louis XIV. . . . 39
Guerre de la Hollande. Inimitié perſonnelle du Prince d'Orange & de Louis XIV 44
Guerre de la France contre l'Empire, l'Angleterre, la Hollande, &c. Quelle en fut la cauſe ſecrette. 47
Intrigue de Louvois contre le Duc de Savoie. 51
Caractère de Louvois. Ses qualités. Son ambition. 53
Projet cruel de Louvois. Colère furieuſe du Roi contre ce Mi-

niſtre 55
Siège de Mons. Nouvelle cauſe de diſgrace de Louvois. Anecdote. 58
Diſgrace de Louvois. Anecdotes. . 61
Mort ſubite de Louvois. Etranges diſpoſitions du Roi à ſon égard. Anecdotes 63
Refus généreux de Chamlai du Miniſtère de la Guerre. Son Portrait. Son éloge. 67
Circonſtances affreuſes de la mort de Louvois. Anecdote de ſon Médecin 71
Suite de l'Hiſtoire particulière de Louis XIV. Sa magnificence au Camp-de-Compiègne. . . 74
Principaux Favoris & Miniſtres. Leur impreſſion ſur le Roi. . 78
Guerre de la Succeſſion d'Eſpagne. Intrigues ſecrettes. 83
Commencemens malheureux des Généraux François. Coup-d'œil rapide ſur leurs opérations. . 87

Malheurs des guerres & des affaires. 90
Petite cauſe qui arrête les grands ſuccès des Puiſſances ennemies de la France. 93
Suites heureuſes & inopinées de la délivrance de Denain en 1712. Id.
Nouvelles obſervations ſur les avantages perſonnels du Roi, & de tout ce qui l'environnoit. . . 94
Prétextes qui engagèrent Louis XIV à s'éloigner de Paris. . . . 102
Origine & raiſons du choix du Roi, pour ſa demeure à Verſailles. . 104
Art des diſtinctions ſingulières, & des préférences par lequel le Roi ſavoit enchaîner les Seigneurs auprès de lui. 106
Curioſité politique & ſecrette de Louis XIV. 111
Secret & diſcrétion du Roi, anecdote, confidence ſingulière. . . . 114
Calculs du Roi pour donner, pour accueillir, pour parler, pour ſaluer; ſes graces, Sa Majeſté,

ſa douceur, ſa politeſſe, ſon exactitude pour ſon ſervice. . 117
Traitement & crédit du Domeſtique intérieur du Roi. 121
Air de galanterie, de grandeur, de majeſté, de repréſentation, admirable & impoſant dans toutes les actions & exercices du Roi. 124
Goût du Roi pour les exercices du Corps 125
Magnificence du Roi; ſa paſſion pour les Bâtimens; l'ambition qu'il eut de créer en ce genre dans les lieux les plus ingrats. Détails ſur Verſailles, Trianon, Clugny, Marly. 127
Anecdotes intéreſſantes. 139
Hiſtoire de la célèbre Maintenon; anecdotes ſingulières & peu connues de ſa fortune; ſa jeuneſſe, ſon mariage avec Scarron, & ſon exiſtence auprès de Louis XIV. 143
Zèle ardent du Roi dans les diſputes de religion. 158

Syſtême contre les Proteſtans. Révocation de l'Edit de Nantes. Suites de cette révocation. . 160
Etabliſſement de St. Cyr par Madame de Maintenon. . . . 165
Boſſuet & Fénélon. 167
Renvoi de Madame de Monteſpan de la Cour. Anecdote & portrait de Monſieur le Duc du Maine, ſon fils. 169
Conduite adroite & épineuſe de Madame de Maintenon; quelles étoient les perſonnes de ſa ſociété, ſes viſites, ſes audiences, ſes occupations, ſa conduite avec les Filles du Roi. Partage de ſon temps. Aſſiduités de Louis XIV. 171
Suite des détails ſinguliers, concernant la vie particulière de Madame de Maintenon. . . . 179
Travail du Roi avec ſes Miniſtres. Sa réſiſtance momentanée à leurs deſirs & à ceux de Madame de

Maintenon. 187
Caractère perſonnel du Roi. Preuves. Anecdotes à ce ſujet. 190
Voyage de Marly. Anecdote de Madame la Ducheſſe de Bourgogne. 196
Qualités que Madame de Maintenon exigeoit des gens qui la ſervoient. 200
Le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris. 202
Artifice de Manſart pour flatter. . 204
Raillerie du Gazetier de Hollande. Colère du Roi. Anecdote du Valet de Serdeau. 206
Honneurs accordés aux Enfans de Monſieur le Duc du Maine. 210
Vieilleſſe de Louis XIV. Faits ſinguliers concernant ſon teſtament. 213
Grandeur du Roi dans les derniers momens de ſa vie. Circonſtances de ſa mort. 222
Sulpplément aux détails, aux faits, & aux anecdotes de la vie de Louis XIV. 226
Cérémonial du repas à l'Armée. . 229

Lever du Roi. Emploi de ſa matinée. 231
Conſeils 235
Diner ; petit & grand couverts. . . 238
Sortir de la table 242
Amuſemens ordinaires du Roi. Promenades. Chaſſes. Jeux. Loteries de Bijoux. 244
Soirée chez Madame de Maintenon. Souper du Roi 250
Coucher du Roi. 253
Jours d'indiſpoſition 255
Régularité du Roi. 256
Habillement & coſtume du Roi. . 260
Viſites & Cérémonial. 262
Les divers ſentimens occaſionnés par la mort du Roi 264
Vols extraordinaires faits chez le Roi. 266
La Maureſſe de Moret. 271
Aventure du Maréchal-ferrant de Salon en Provence 274
Anecdote ſur Samuël Bernard . . 283

LIVRE SECOND.

Hiſtoire particulière & anecdotes de la famille de Louis XIV & de pluſieurs perſonnages de ſa Cour ou de ſon temps . . . 287
Hiſtoire particulière du grand Dauphin, fils de Louis XIV. . Id.
Mademoiſelle Choin. 305
Hiſtoire particulière de Monſieur le Duc & de Madame la Ducheſſe de Bourgogne. 308
Monſieur le Duc de Bourgogne. . Id.
Madame la Ducheſſe de Bourgogne. 317
Mort de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, Dauphine & du Dauphin. 335

Fin de la Table du Tome premier.

VAL 1535577

141 g 13-18

Digitized by Google